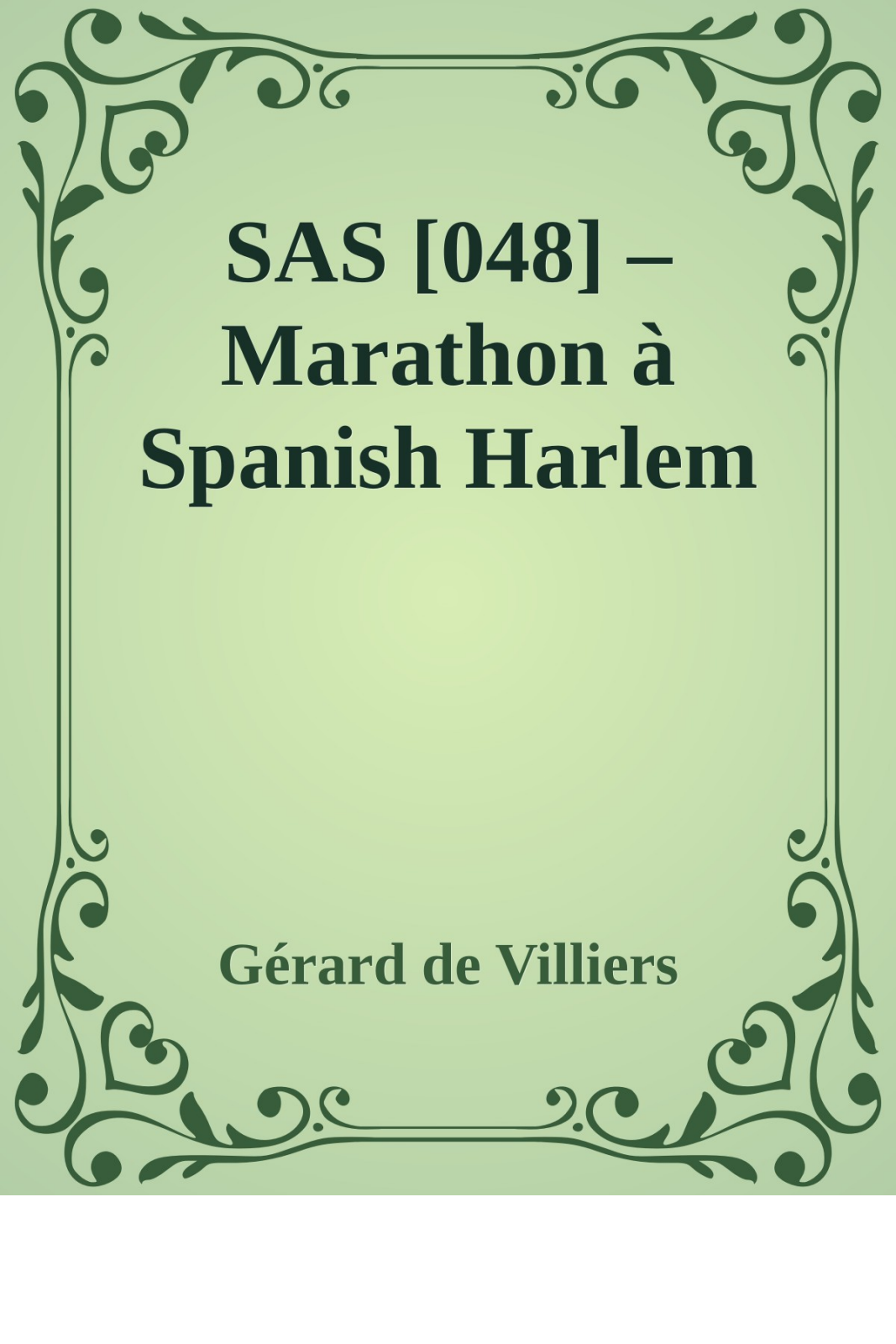


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [048] – Marathon à Spanish Harlem

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MARATHON À SPANISH HARLEM

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

MARATHON À SPANISH HARLEM

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

COUVERTURE

Photographie : Thierry Vasseur

Casting : Le Mag des castings

Armurerie : Courty et fils

44, rue des Petits-Champs 75002 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2005.
ISBN 978-2-3605-3326-8

CHAPITRE PREMIER

Christina Lamparo jeta un œil découragé à l'alignement de mâts métalliques plantés le long du trottoir de Pleasant Avenue. Chacun d'eux aurait dû être surmonté d'un parcmètre. Depuis belle lurette, les voyous du quartier les avaient arrachés et fracassés à coup de masse pour récupérer les quelques dîmes qui pouvaient s'y trouver. Dans Spanish Harlem, on tuait parfois pour un dollar ou deux... De toute la rangée, entre la 119^e et 120^e rue, il n'en restait que deux intacts.

Devant l'un stationnait depuis un mois une vieille Buick rouge volée à laquelle on avait dérobé les roues. Devant l'autre, une Chevrolet verte et cabossée appartenant à un jeune « peddler »(1). Lorsque Christina Lamparo avait timidement émis l'idée d'une contravention, il lui avait expliqué avec un grand luxe de détails horriblement obscènes ce qu'il lui ferait subir, lui et ses amis, si elle réalisait son projet.

Christina avait rengainé son carnet. C'était toujours ainsi ; les plus aimables la menaçaient de la violer sur le capot de leur voiture, les plus énervés de lui couper la gorge. Ce n'était pas un métier d'être « meter maid »(2) à Spanish Harlem. Mais, consciencieusement, Christina Lamparo partait chaque matin du 25^e precinct(3), chevauchant son scooter bleu, inspecter les parcmètres fantômes de sa zone de surveillance.

Elle regarda sa montre. C'était presque l'heure de la pause. Elle allait pouvoir se reposer une heure dans une pièce climatisée du precinct. En cette fin juillet, le thermomètre atteignait 110° Fahrenheit(4). Avec 100 % d'humidité. L'asphalte bouillait. La chaleur lourde et poisseuse collait les vêtements à la peau. Christina tira sur sa jupe d'uniforme marron et décolla de ses seins lourds son chemisier assorti, presque de la couleur de sa peau. Elle avait envie d'arracher sa perruque de courts cheveux lisses, cachant sa toison frisée. Elle était née à San Juan de Porto Rico, vingt-cinq ans plus tôt et avait émigré à New York pour y trouver la fortune.

Une chaleur pareille, ce n'était pas humain. Et dans tout Spanish Harlem, il ne devait pas y avoir deux cents climatiseurs. Les gens vivaient sur les trottoirs, dormaient sur les toits, se douchaient aux bouches d'incendie toute la journée.

Les Portoricains en avaient chassé les Noirs et les Italiens, quelques années plus tôt. Maintenant, de Madison avenue à l'East River et de la 97^e rue à la 122^e, on ne parlait qu'espagnol. Des milliers de « Spikes »(5) essayaient de survivre dans des conditions effroyables au milieu des immeubles éventrés, abandonnés, en ruine, des boutiques

minables, des rues défoncées infestées de drogués, à moins de trente blocs de la richesse de Mid-Manhattan. Ce qui était le quartier le plus élégant de New York, devenait un magma de taudis croulants et nauséabonds.

Christina Lamparo enfourcha son scooter. Un jeune type assis sur le bord du trottoir lui jeta en ricanant :

— Avec le cul que tu as, frangine, tu ferais mieux de faire la pute.

La jupe courte et le chemisier ajusté mettaient en valeur le corps sculptural de la meter maid. Un visage sensuel avec de grands yeux naïfs achevait d'en faire une superbe créature. Coquette comme une chatte, elle sortait du precinct à neuf heures du matin, maquillée comme la reine de Saba, chaussée de hauts talons, en dépit du scooter. Au moment de démarrer, pour se donner l'impression d'être utile, elle cria aux gosses qui jouaient autour de la borne d'incendie au coin de la 119^e rue :

— Hé ! les gosses, arrêtez ça. Sinon on n'aura pas d'eau s'il y a un incendie.

Un des gosses se redressa et hurla :

— Tant mieux ! Comme ça, ce putain de quartier brûlera jusqu'au sol.

Christina haussa les épaules et démarra. Au fond, ils avaient raison. Spanish Harlem, c'était l'enfer. Même les Noirs de Harlem prenaient l'air dégouté en en parlant. Elle tourna pour s'engager dans la 119^e rue, en sens unique vers l'ouest, passant devant les gosses en train de s'asperger autour de la borne d'incendie. Aussitôt, un jet puissant jaillit de la borne, l'inondant, la suivant pendant plusieurs mètres. Le gosse qui lui avait répliqué s'était servi d'une boîte de bière vide pour diriger artistiquement le jet sur sa cible... Abasourdie, trempée, presque désarçonnée par la puissance du jet, Christina Lamparo mit pied à terre, vociférant de rage. Déjà les gosses s'éparpillaient dans tous les sens, laissant le jet de la borne asperger le carrefour. La meter maid resta là, le maquillage dégoulinant, les vêtements trempés collés au corps. Ivre de rage et d'humiliation. Des jeunes Portoricains assis sur les marches d'une maison abandonnée lui lancèrent des commentaires d'une obscénité flamboyante, commentant les formes somptueuses de la meter maid dans un vocabulaire à faire rougir un gardien de Sing-Sing. Enfin une distraction gratuite.

La meter maid regarda autour d'elle. Impossible de rentrer comme ça au precinct. Des groupes assis sur tous les perrons l'observaient en ricanant. Entrer dans un taudis, c'était le viol à coup sûr. Soudain, elle aperçut au-dessus de la porte d'un petit immeuble à peu près entier une pancarte :

Une des innombrables « églises » de Spanish Harlem, se composant généralement d'une seule pièce et d'un prédicateur, fréquentées assidûment par tous ceux qui cherchaient dans la superstition un espoir de sortir de leur misère. Toutes prenaient une forme de société commerciale sans but lucratif, afin de ne pas payer d'impôts sur les maigres dons des fidèles.

Il y avait aussi de vraies églises à Spanish Harlem. La « Holy Rosary Church » dressait sa masse de pierre grise à un demi-bloc de l'église du padre Barranquilla. Mais d'énormes chaînes cadenassées condamnaient ses grilles, pour éviter que les « junkies »⁽⁶⁾ ne la pillent. Ces églises n'ouvraient que quelques heures par semaine, filtrant leurs paroissiens.

Un prêtre se tenait sous la pancarte, en train de frotter un chandelier de cuivre. Christina Lamparo se dirigea vers lui. Il avait une bonne tête avec des joues creuses, des yeux tendres et tristes. Une soutane élimée pleine de taches.

— Padre, demanda la meter maid, est-ce que je peux entrer dans votre église m'arranger un peu ?

Elle le dépassait d'une bonne tête. Il s'effaça aussitôt avec un sourire onctueux.

— Entrez, entrez, ma fille. Ma servante va faire sécher vos vêtements. Les voyous ne respectent rien, hélas...

Christina Lamparo pénétra dans l'« église » qui se composait d'une seule et unique pièce d'une quinzaine de mètres de profondeur, meublée principalement de bancs. Pour les derniers rangs, on avait fait l'appoint avec des vieux sièges de voitures récupérés sur des épaves. Les murs étaient barbouillés de dessins religieux naïfs. Un autel grossier se dressait au fond, ainsi qu'un confessionnal improvisé fait de planches et de vieux rideaux. Dans un coin, il y avait une petite cuisine où une vieille femme en noir épluchait des patates douces.

— Maria va repasser vos vêtements, proposa le curé. Vous pouvez vous déshabiller dans ce confessionnal.

Christina Lamparo n'hésita pas. Pénétrant dans le confessionnal, elle ôta son chemisier et sa jupe, restant en slip et soutien-gorge, et les tendit à la vieille femme en écartant le rideau. Celle-ci disparut vers le fond et sortit dans une cour intérieure. À l'aide d'un paquet de Kleenex, la meter maid entreprit de ravalier son maquillage dévasté. Mais dans l'ombre du confessionnal, ce n'était pas facile. À travers le rideau, elle cria :

— Padre, cela vous ennuie que je sorte ? Je n'y vois rien ici.

La voix légèrement altérée du « pastor » la rassura aussitôt.

— Bien sûr !

La meter maid émergea du confessionnal. Ses formes épanouies soulignées par les dessous de nylon blanc, les jambes encore allongées par les hauts talons. Les yeux du pastor Oswaldo Barranquilla se vidèrent instantanément de toute préoccupation spirituelle. Il resta cloué sur place par cette apparition. Christina Lamparo sentit son regard et en éprouva un petit choc agréable. Elle n'était jamais indifférente au désir des hommes.

— Vous pouvez vous asseoir là, parvint à dire le prêtre, d'une voix altérée.

Il lui montrait un siège de voiture. Elle s'y installa, les genoux remontés sous le menton et sortit sa trousse de maquillage. On entendait vaguement les bruits de la 119^e rue, les cris des gosses, une voiture qui passait.

Après avoir essuyé sa perruque, Christina Lamparo se sentit mieux. Elle leva les yeux : le pastor Oswaldo avait posé un regard intense sur les longues cuisses brunes. Elle lui sourit.

— Ça marche bien l'église ?

— La foi n'est plus ce qu'elle était, soupira le prêtre. Mais nos frères ont encore bien besoin de Dieu. Où habitez-vous, mon enfant ?

— Dans un « project », padre, expliqua la meter maid. Sur Park entre 107 et 108.

Dans Spanish Harlem, Park Avenue, l'artère la plus élégante de Manhattan, changeait de visage, occupée en son centre par le chemin de fer menant au comté de Westchester, bordée de taudis, de terrains vagues, d'immeubles-clapiers en brique construits par l'État de New York pour reloger les Portoricains.

Le quartier « résidentiel » de l'enfer.

— Dieu vous a donné un bien beau corps, dit soudain le pastor Oswaldo d'une voix caverneuse.

Christina Lamparo sourit, flattée. D'habitude on lui disait la même chose avec des termes beaucoup plus brutaux et précis. Son regard balaya le prêtre et ce qu'elle vit la troubla. Il ne cherchait même pas à cacher la manifestation évidente de son désir.

Ils restèrent ainsi plusieurs secondes, immobiles et muets.

Puis le padre Oswaldo allongea le bras, prit Christina Lamparo par le poignet et la fit lever. Elle se laissa faire docilement, les yeux baissés, les jambes coupées. Le contact de la main du prêtre sur sa hanche nue envoya dans sa colonne vertébrale une onde de plaisir. Il la poussa vers le confessionnal en planches.

— Vous ne pouvez pas rester là, ma fille, dit-il d'une voix blanche. Si on vous voyait, votre présence pourrait être mal interprétée.

Il écarta le rideau de toile et elle entra à reculons dans le confessionnal, s'appuya à la cloison du fond.

Le pasteur Oswaldo la fixait, les yeux hors de la tête. Dans une extase qui devait, hélas, peu au mysticisme. Sa main lâcha le poignet et se posa sur la hanche au-dessus du slip de nylon blanc. Christina avala difficilement sa salive. Brusquement le pasteur Oswaldo se rapprocha d'elle. Elle sentit les boutons de la soutane s'incruster dans sa peau nue et un autre contact qu'elle connaissait bien, à peine amorti par le tissu noir de la soutane.

Automatiquement, son bassin bascula, accentuant la pression de leurs deux corps, incrustant le désir du pasteur Oswaldo dans sa chair. Ils restèrent ainsi soudés quelques secondes. Puis Christina sentit les ongles du prêtre s'enfoncer dans ses hanches, son corps agité de soubresauts désordonnés, comme une danse de Saint-Guy intérieure. Elle avait l'impression qu'un courant électrique le traversait, le soudant implacablement à elle. Il poussa un gémissement étriqué.

— Padre ! padre ! murmura Christina Lamparo, il ne faut pas...

Brusquement, il la repoussa, les yeux brillants, le corps encore agité de tremblements. Christina Lamparo allait lui dire de revenir lorsqu'il y eut un bruit de pas du côté de la porte de la rue. Le padre Oswaldo laissa brutalement retomber le rideau sur elle et Christina Lamparo demeura coite au fond du confessionnal. Se demandant qui venait prier avec cette chaleur.

* *

*

Le padre Oswaldo, tremblant encore de son orgasme honteux, observa d'un œil méfiant et furieux le jeune Portoricain vêtu d'un polo rouge et d'un blue-jean, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, qui s'avançait vers lui. Celui-là venait sûrement le taper de quelques dollars pour s'offrir un « fix »(7).

Il s'apprêtait à le rejeter brutalement dans les ténèbres extérieures lorsque trois hommes pénétrèrent à leur tour dans l'église.

Le premier se retourna au bruit de leurs pas, et se précipita vers le prêtre, les traits déformés par la terreur.

— Pastor ! cachez-moi. Ils veulent me tuer !

Oswaldo Barranquilla regarda les trois hommes qui s'avançaient vers eux. Il connaissait vaguement celui qui implorait sa protection sous le nom de « Chiquitin ». Un petit voyou du quartier vivant d'expédients. Les trois autres lui étaient inconnus. L'un était filiforme, tout en bleu, avec des lunettes noires et une tignasse frisée, l'autre, au contraire avait des épaules de gorille, un pantalon jaune et des chaussures vernies blanches. Ses cheveux rejetés en arrière, le nez cassé, l'énorme gourmette ciselée au poignet et la chevalière en cuivre d'une demi-livre, de la couleur de sa peau indiquaient le petit

maquereau de quartier. Le troisième, court sur pattes et empâté, arborait un visage bouffi, une grosse bouche molle et des lunettes noires également. Il était nettement plus élégant, avec une veste tropicale claire tachée de sueur aux aisselles.

Les trois hommes n'étaient plus qu'à un mètre. Silencieux et menaçants.

Le prêtre sentait Chiquitin trembler contre lui, et l'odeur aigre de la peur. Encore une histoire de drogue. Il avait dû les voler.

— Chiquitin ! dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre digne, personne ne s'attaquera à toi dans la maison de Dieu. Pourquoi ces hommes te veulent-ils du mal ? Que leur as-tu fait ?

— Madre de Dios ! gémit le jeune homme, ils veulent me tuer. Ils veulent me tuer ! répéta-t-il d'une voix aiguë.

L'estomac du prêtre se serra brusquement. Dans Spanish Harlem on vous coupait la gorge pour une « dime » (8). Il recula, le jeune Chiquitin accroché à sa soutane, comme une bernicle à son rocher. Il réprima une lâche impulsion qui le poussait à se dégager et faire comme s'il n'avait pas entendu. De toute façon, le garçon s'accrochait à lui de toutes ses forces. Il secoua de nouveau le religieux, égrenant des obscénités à faire crouler le ciel et supplia d'une voix larmoyante :

— Pastor, par la Madone, aidez-moi !

Impressionné, le pastor Oswaldo murmura :

— Va m'attendre dans la sacristie, au fond à droite. Je vais leur parler.

La « sacristie » était un réduit noirâtre où Oswaldo Barranquilla couchait. Il pensa soudain à la meter maid, toujours dans le confessionnal. Pourvu qu'elle ne se manifeste pas. Voyant Chiquitin se diriger vers le fond de la pièce. L'homme au pantalon jaune s'avança, menaçant.

— Eh donde va, maricon ? (9)

— Dans ma chambre, répliqua le prêtre.

Tirant sur sa soutane, il s'avança vers les trois inconnus, une boule d'angoisse dans la gorge. On n'entendait plus que le claquement de joueurs de dominos installés sur le trottoir.

— Frères, que voulez-vous à ce garçon ? demanda-t-il d'une voix qui chevrotait malgré lui.

Le grand filiforme ricana.

— Ne te mêle pas de ça, padre. Laisse-nous emmener cette ordure et vite !

Les yeux du padre Oswaldo battirent rapidement.

Ramassent ce qui lui restait de courage il répondit :

— Il est sous la protection de Dieu ici. Je...

D'une bourrade en pleine poitrine, le gorille aux chaussures vernies, l'envoya valdinguer au milieu des bancs. Étourdi par

l'attaque, le padre Oswaldo tomba en arrière, le souffle coupé. L'autre le suivit, le retourna à plat ventre et commença à lui frotter le visage contre le parquet sale en le tenant par les oreilles. Le prêtre hurla, se débattit, ruant de toutes ses forces.

— Lâche-le ! ordonna soudain le petit gros.

Le gorille tira le prêtre pour qu'il se relève. Il saignait du nez et de la bouche, ses mains tremblaient. À travers ses larmes de douleur, il aperçut des lunettes noires, une bouche molle avec un peu de bave aux commissures. C'était le plus élégant des trois, celui qui avait une veste.

— Tu vas aller le chercher, ce maricon(10), dit-il calmement. Sinon...

Le prêtre passa la langue sur ses lèvres et sentit le goût fade du sang. Ses oreilles bourdonnaient. Son cœur cognait dans sa poitrine. Où était passée Maria avec l'uniforme de la meter maid ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez...

Le gorille au pantalon jaune sortit de sa poche un cylindre enrobé de carton huilé rouge, de la section d'un bâton de chaise, long d'une vingtaine de centimètres, qu'il brandit sous le nez d'Oswaldo Barranquilla.

— On veut lui foutre ça dans le cul et l'allumer, annonça-t-il.

Le prêtre reconnut avec horreur une cartouche de dynamite ! Ses yeux allèrent de l'explosif au visage impassible du petit gros. Ce n'était pas possible, ils plaisantaient !

— Va le chercher, répéta le gorille, brandissant sa cartouche de dynamite.

Le prêtre réussit à ne pas bouger.

— Vous n'allez pas lui faire ça ! protesta-t-il d'une voix chevrotante. C'est horrible.

Le gorille se rapprocha.

— C'est nos oignons, magne-toi, sinon il y en a une pour toi aussi...

Le padre Oswaldo regarda le rectangle clair de la porte donnant sur la rue. Des gosses criaient, des voitures passaient. Personne ne se doutait du drame qui se jouait. Quant à la toile fermant le confessionnal, elle ne bougeait pas. D'ailleurs, la meter maid n'était pas armée. Dépassé, gâteux de terreur, il croisa les mains sur sa soutane élimée et soupira :

— Señor Dios, Tien pieta !(11)

Cet après-midi si bien commencé tournait au cauchemar.

— Arrêtez vos simagrées, fit sèchement le petit gros, et allez le chercher.

— Vous n'allez pas faire cela, répéta le prêtre, les yeux fixés sur la cartouche de dynamite.

— On va se gêner, ricana le filiforme. Maintenant dépêche-toi.

— Il s'est enfermé dans la sacristie, tenta de plaider le prêtre. C'est une porte solide, je ne peux pas le forcer à ouvrir...

Le petit gros s'approcha à le toucher, l'air mauvais :

— Tu vas lui dire qu'on est partis, qu'il peut sortir. Vu ?

Le prêtre chercha le regard derrière les lunettes noires sans le trouver. Puis, il baissa les yeux.

— Vous n'allez pas faire ça ici ? demanda-t-il d'une voix basse, honteuse.

Le petit gros eut un sourire abject et rassurant.

— Puisque tu es gentil, on va te laisser ton église de merde, nous on s'en fout... On ira le faire péter dehors. Maintenant va le chercher.

— Vamos, fit-il aussitôt à haute voix.

Les trois inconnus martelèrent le parquet, le filiforme courut à la porte et la claqua, assombrissant encore la pièce. Puis, ils revinrent tous les trois sur leurs pas.

Les pensées s'entrechoquaient sous le crâne du prêtre. Il avait très honte et très peur. Si seulement quelqu'un pouvait venir ! Il voyait déjà sa misérable église s'effondrer sous l'explosion de la dynamite. Il n'aurait plus rien, serait réduit à la mendicité... Lentement, sans regarder les trois inconnus, il se dirigea vers la porte de la sacristie. Escorté silencieusement par les tueurs. Arrivé devant, il tourna doucement le bouton. Bien entendu, elle résista. Il s'éclaircit la voix et appela à voix basse :

— Chiquitin, tu peux sortir, ils sont partis...

Les autres retenaient leur souffle. Pas de réponse. Il répéta son appel. Il y eut alors un léger frottement de l'autre côté du battant et une voix assourdie demanda :

— C'est vrai ? Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

— Que tu t'étais sauvé, qu'il y avait une fenêtre.

Silence lourd de suspicion.

— Pourquoi y sont pas venus vérifier ? demanda Chiquitin d'une voix pleine de méfiance.

— Je les ai menacés de la colère de Dieu, fit le padre Oswaldo d'une voix emphatique, s'ils violaient cette demeure divine.

C'était presque convaincant.

Mentalement le prêtre demanda pardon au ciel. Il ne pouvait pas laisser détruire la maison de Dieu pour un seul pécheur... Il tourna la tête : les trois tueurs étaient collés contre le mur, impassibles. Le petit gros en costume blanc eut un geste impérieux signifiant que le dialogue avait assez duré. Docilement, le prêtre insista :

— Ouvre-moi, il faut que je prenne des choses. Je te dis qu'il n'y a plus rien à craindre.

Le silence se prolongea d'interminables secondes puis un cliquetis sec brisa la tension, le pêne tourna dans la serrure et le battant

s'entrouvrit. Tout se passa très vite. Le « gorille » au pantalon jaune se rua en avant, repoussant le battant d'un coup d'épaule. De l'autre côté, l'homme traqué poussa un cri aigu, tenta de refermer, mais les trois tueurs se ruèrent ensemble en une mêlée confuse, forçant la porte et se jetant sur lui. En un clin d'œil, il fut à terre, bourré de coups de pied, à plat ventre, le « gorille » à cheval sur ses épaules. D'un ultime effort, il redressa la tête, hurla :

— Salope de curé !

Le petit gros se pencha sur lui, gentiment abject.

— Tu croyais qu'on était partis, Chiquitin ? Tu vois, on est toujours là...

Le « gorille » brandissait toujours sa cartouche de dynamite. Le filiforme avait tiré de la poche de son jean une cordelette blanche en nylon.

En quelques secondes, il lui avait lié les chevilles et les mains derrière le dos.

— Vas-y, fous-le à poil, ordonna le gorille.

Le filiforme farfouilla sous le corps étendu, défaisant la ceinture. Le padre Oswaldo crut défaillir.

— Sur votre âme éternelle, bredouilla-t-il d'une voix blanche, vous n'avez pas le droit d'accomplir une horreur pareille.

— Ta gueule, padre, fit paisiblement le petit gros en costume blanc.

Le filiforme avait achevé de défaire la ceinture, il tira brutalement sur le jean de Chiquitin, puis sur le slip, douteux, découvrant les fesses. Chiquitin hurla d'une voix de fausset. Avec un air gourmand, le petit gros lui écarta les fesses à deux mains, exhibant une raie débordant de poils noirs. D'une main sûre, il posa l'extrémité dépourvue de mèche du bâton de dynamite sur l'anneau brunâtre et plissé de l'anus et poussa de toutes ses forces. Chiquitin poussa un hurlement de porc qu'on égorge. La cartouche s'enfonça de quelques centimètres dans le conduit distendu.

— Arrêtez, cria le padre Oswaldo, c'est une infamie. Vous avez promis... Je vous adjure...

Le petit gros le fixa avec un bon sourire bien visqueux.

— On t'a promis qu'on le ferait sauter dehors, mais on a bien le droit de le « fourrer » à l'intérieur...

Il continua à enfoncer la cartouche de dynamite en tournant, sans se préoccuper des hurlements atroces du supplicié. Le cylindre rouge disparaissait maintenant dans ses entrailles aux deux tiers. Le petit gros se redressa avec un sourire satisfait.

— Ça va, il peut plus la cracher. Vamos... Manuêlo.

— Tu vois, on s'en va, fit le gorille en pantalon jaune.

Avec l'aide du filiforme, il chargea Chiquitin sur son épaule, comme un sac de pommes de terre, la cartouche rouge pointant vers le

ciel. Au passage, le petit gros lui ferma la bouche d'un violent coup de poing.

Ils sortirent de la sacristie. Le padre Oswaldo, pétrifié, les regarda s'éloigner vers la sortie. Soulagé et honteux.

Chiquitin se débattait comme un poisson harponné. De toutes ses forces, le prêtre pria le Seigneur de lui donner la force de courir après ces hommes, de les frapper, d'ameuter la 119^e rue, de faire quelque chose. Mais il resta cloué au sol, l'estomac liquide, résistant à une envie furieuse de se boucher les oreilles. Le petit gros, au moment de sortir, se retourna et cria d'une voix pleine d'ironie :

— Muchas gracias, padre.

Oswaldo Barranquilla avança d'un pas, leva les bras. D'une voix encore chevrotante, il cria :

— Benedicat vos omnipotens Deus !(12).

Le groupe venait de franchir la porte. Les trois hommes s'arrêtèrent quelques secondes sur le trottoir. Chiquitin gigotant sur l'épaule du gorille. Le petit gros fouilla dans sa poche et en sortit un objet brillant : son briquet qui se mit à danser près des fesses dénudées du prisonnier. Oswaldo Barranquilla leva le bras en un signe de croix démentiel.

— Pater et Filius.

Les trois hommes hésitaient. Une vingtaine de gosses occupés à jouer dans l'épave d'une Mercury rouge les regardaient avec curiosité. Soudain, le petit gros avisa, en face, un building abandonné dont presque toutes les ouvertures avaient été condamnées par des parpaings. Mais il restait une fenêtre.

— Balançons-le là-dedans ! dit-il.

Les joueurs de dominos s'étaient arrêtés de jouer. Le gorille en pantalon jaune traversa en courant l'étroite rue, suivi des deux autres.

D'où il était, le padre Oswaldo Barranquilla vit distinctement la flamme du briquet s'approcher de la cartouche de dynamite. Sa main s'éleva en tremblant, achevant le signe de croix de son absolution.

— Et Spiritu Sanctu, cria-t-il d'une voix forte juste au moment où le corps basculait à l'intérieur du building abandonné. Aussitôt, les trois hommes s'enfuirent en courant vers Pleasant Avenue. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien.

Puis une explosion assourdissante secoua la 119^e rue, une gerbe de fumée noire mêlée de débris jaillit de la fenêtre où avait disparu Chiquitin, accompagnée d'une colonne de poussière grisâtre.

Balayé par le souffle, le prêtre tomba à la renverse dans les bancs, puis se releva, muet d'horreur. Ses tympan bourdonnaient. Son absolution avait été donnée de justesse. Il eut un haut-le-corps et vomit. Au même moment, le rideau du confessionnal s'écarta sur Christina Lamparo hagarde, les yeux hors de la tête, toujours en slip et

en soutien-gorge. Le prêtre, qui l'avait oubliée, eut un sursaut de surprise.

— Pourquoi n'avez-vous rien fait ? lui reprocha-t-il. Vous êtes de la police !

La meter maid secoua sa perruque, grise de terreur.

— J'avais trop peur, padre. Où sont mes vêtements ? il faut que je parte.

— Ici, señorita, ici, glapit la voix de la vieille Maria qui surgit de la porte donnant sur la cour. Terrifiée, elle aussi, elle avait assisté à une partie du drame, se gardant bien d'intervenir.

À toute vitesse, la meter maid enfila sa jupe et son chemisier, rafla son sac et sa casquette.

— Je peux sortir par là ? demanda-t-elle.

— Vous traversez la cour, l'autre maison et vous êtes dans la 118^e rue dit Maria.

— Muchas gracias, vous ne m'avez pas vue !

Elle s'engouffra dans la cour. C'était plus sûr de revenir au precinct à pied. Elle dirait que son scooter était tombé en panne. Dehors, une rumeur grossissait, avec dans le lointain, la sirène d'une voiture de police. Le prêtre titubait, avec l'impression d'émerger d'un cauchemar, se répétant que ce n'était pas vrai, qu'il n'avait pas vu un être humain se faire farcir de dynamite et exploser ensuite comme un pétard du 4 juillet(13)...

Il réalisa que son visage était plein de sang, que la tête lui tournait et tomba en petit tas sur le sol. La somptueuse meter maid avait détalé, laissant derrière elle les effluves d'un parfum bon marché.

La sirène de police se rapprochait, descendant la 120^e rue. Elle tourna dans Pleasant Avenue, puis de nouveau, dans la 119^e, passant devant la borne à incendie qui avait arrosé Christina Lamparo.

Les joueurs de dominos s'étaient volatilisés et une meute de gosses dévorés de curiosité essayaient d'apercevoir ce qui restait de Chiquitin. Des débris jonchaient la chaussée.

Deux policiers jaillirent de la voiture bleue du 25^e precinct, la main sur la crosse de leur revolver. L'un d'eux demanda à la cantonade :

— Qu'est-ce qui a pété ici ?

Le plus déluré des gosses cria en s'enfuyant :

— Uno maricon !

CHAPITRE II

Christina Lamparo surgit, hors d'haleine, de la 118^e rue et tourna dans Pleasant Avenue, qui particulièrement en cet endroit, méritait bien mal son nom. Entre la 118^e et la 119^e tous les immeubles étaient démolis. Une voiture du 25^e precinct s'engagea dans la 119^e, toutes sirènes hurlantes. Christina Lamparo réalisa que son scooter allait fatalement attirer l'attention des policiers. Autant aller le chercher. Elle dirait que la douche l'avait fait tomber en panne et qu'elle était retournée chez elle se changer.

Elle essaya de contrôler sa respiration en tournant le coin de la 119^e. Encore terrifiée par ce qu'elle avait vu et furieuse contre elle-même. Elle n'aurait jamais dû s'amuser à éveiller le cochon qui dormait d'un sommeil léger dans le cœur du pastor Barranquilla. Ces choses-là portaient malheur.

En revoyant les yeux brillants du prêtre, elle ne put quand même s'empêcher de ressentir un petit chatouillis agréable au creux de l'estomac. Christina Lamparo était une nature généreuse. Elle ne pouvait rester guère plus de quelques heures sans commettre l'acte de chair. De préférence, dans les situations les plus abracadabrantes. Tout était bon pour assouvir sa fringale sexuelle : jeunes, vieux, Noirs, Blancs, femmes même. Elle avait eu son premier amant à douze ans dans un champ de canne à sucre près de San Juan et avait depuis longtemps perdu le compte des suivants. Le climat de New York n'avait pas refroidi ses ardeurs.

Elle avait perdu son premier job comme liftière chez Macy's(14), le jour où, prise d'une envie subite, elle avait bloqué son ascenseur entre le second et le troisième étage, pour se faire assaillir rapidement et puissamment par un « hard-hat » (15), stupéfait d'une aubaine aussi sublime. Son seul passager. Il avait failli en avaler son casque lorsque Christina, à peine l'appareil en route, s'était directement agenouillée devant lui...

Ce n'était pas le genre de service après-vente que l'on trouvait d'habitude chez Macy's... Le reste appartenait à l'Histoire... Les gens qui attendaient l'ascenseur s'étaient d'abord inquiétés de voir cette cabine stoppée entre deux étages secouée de violentes vibrations qui auraient pu faire croire à un tremblement de terre... Christina Lamparo aurait pu éventuellement plaider la panne technique si le hard-hat, dans sa fougue, n'avait déchaîné ses hurlements de plaisir entrecoupés d'obscénités à faire rougir un démon de première classe.

Elle avait perdu sa place, mais survécu très bien. Simplette, au point de friser la débilité mentale, avec une voix fluette, de grands

yeux naïfs, sachant à peine lire et écrire, mais toujours maquillée comme la reine de Saba, ses cheveux crépus dissimulés par une perruque noire, elle était un défi vivant aux statistiques du chômage.

Ramassée un soir par une voiture de patrouille du 23^e precinct, celui de la 102^e rue, elle avait régalié avec naturel les deux policiers d'une fellation d'une telle qualité qu'ils avaient décidé de garder un tel trésor à portée de la main. Il avait fallu un réseau de complicités tortueuses et basement intéressées pour faire nommer Christina Lamparo meter maid au 25^e precinct par-dessus la tête d'une cinquantaine de postulantes, toutes plus qualifiées et méritantes les unes que les autres.

Depuis, l'ambiance du precinct était au beau fixe. Il y avait bien eu un brigadier emporté prématurément d'un infarctus, mais c'était le seul incident digne d'être noté... Mariée et mère d'une petite fille, Christina Lamparo était d'ailleurs fidèle à elle-même en toutes circonstances, allant jusqu'à tromper son mari pendant qu'il repeignait la cuisine.

Son nouveau métier lui avait apporté la joie supplémentaire de copuler en uniforme. Dès qu'elle avait un verre d'alcool dans le nez, Christina perdait la tête, se prêtant aux pires excentricités, comme de se faire sodomiser à même le sol carrelé du precinct par un brigadier quinquagénaire que sa femme croyait impuissant depuis cinq ans. Sa silhouette altière, sa bouche épaisse, ses formes épanouies facilitaient son incessante quête.

Elle ralentit en arrivant à la hauteur de son scooter. Miracle, on n'avait pas volé les roues... La 119^e rue grouillait de policiers. L'un d'eux, appartenant à son precinct, l'aperçut et cria :

— Bon Dieu, tu arrives bien ! Débarrasse-nous de ces putains de gosses. On dirait qu'ils ont jamais vu un macchabée !

Christina Lamparo rengaina ses explications et se dirigea vers les gosses en train de se faire la courte échelle pour apercevoir par la fenêtre non murée ce qui restait du malheureux Chiquitin.

C'étaient les seuls êtres vivants en vue. Tous les habitants adultes de la 119^e rue se terraient dans leurs trous à rats. Pas concernés. La meter maid aperçut soudain à ses pieds un morceau de chair sanguinolente avec encore un morceau de blue-jean incrusté : une hanche et un bout de fesse. Appuyée à la voiture de patrouille, elle vomit sans pouvoir s'en empêcher.

Une femme-policier en pantalon bleu, blonde, lui tendit une longue matraque en bois.

— Sers-toi de ça, s'ils veulent pas se tirer.

Titubante d'horreur, Christina Lamparo se dirigea vers les enfants.

Parmi les trois hommes qui avaient « dynamité » le jeune Portoricain, elle en connaissait un. Le gorille en pantalon jaune. Un

certain Manuêlo, maquereau et trafiquant de drogue, reconverti dans l'action politique. Depuis quelque temps, les murs de Spanish Harlem fleurissaient d'inscriptions anti-américaines signées du sigle : F.A.L.N.P. Fuerzas Armadas de Liberación Nacional Puertorriquena (16). Elle savait que Manuêlo appartenait au F.A.L.N.P. Mais, jamais, elle n'oserait le dénoncer : surtout pas après ce qu'elle avait vu.

Elle pria mentalement pour que le padre Oswaldo ne mentionne pas sa présence.

* *

*

— God damn it !

Les mains dans les poches de son complet de toile grise froissée, Chuck Buster, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, contemplait les policiers qui disposaient des barrières pour isoler le building où Chiquitin avait explosé. Trois hommes en blouse blanche étaient en train de recueillir avec de longues pinces, des gants en caoutchouc et de grands sacs en plastique ce qui restait de l'infortunée victime. La cartouche de dynamite, en explosant, l'avait éparpillée sur les murs du building condamné. Sauf certains morceaux qui s'étaient retrouvés sur la 119^e rue.

Dans la 118^e interdite à la circulation pour laisser jouer les enfants, ceux-ci continuaient à s'ébattre joyeusement.

Chuck Buster, agent du F.B.I. chargé de pénétrer les milieux portoricains extrémistes, se maudissait. Sans un stupide encombrement sur Madison Avenue, il serait peut-être arrivé à temps pour sauver la vie de son informateur, « Chiquitin » s'était infiltré dans la F.A.L.N.P. et représentait la plus précieuse source d'informations pour le F.B.I. Ou plutôt l'avait été. Ce jour-là, justement, il devait confirmer à son « contact » une information particulièrement importante.

Sa fin tragique en confirmait une partie :

Grâce aux gosses qu'il avait bourrés de chewing-gum, Chuck Buster savait déjà ce qui s'était passé. Il s'avança jusqu'aux barrières. À un policier qui lui barrait le chemin, il exhiba rapidement sa carte du F.B.I. et pénétra aussitôt dans le local de l'Iglesia Pentecostal. Le souffle ne l'avait pas arrangée et elle avait l'air encore plus minable. Plusieurs détectives en civil entouraient le vieux prêtre assis sur un banc, des pansements sur le visage. Bredouillant et abêti. On lui avait donné de l'oxygène, mais cela n'avait pas suffi. Un des détectives se retourna en apercevant le nouveau venu. Chuck Buster dut exhiber de nouveau sa carte et demanda d'une voix faussement indifférente :

— Nous avons peut-être un intérêt dans cette histoire. Vous avez

appris quelque chose ?

Le détective qui sentait la sueur secoua la tête négativement.

— Pas grand-chose. Ça ressemble à une histoire de drogue. Le type est venu se réfugier ici, poursuivi par trois autres gars. Ils ont terrorisé le pastor et foutu une cartouche de dynamite dans le cul du gars, puis ils l'ont allumée. Le pastor prétend ne pas les connaître... À l'air sincère...

— Signalement ?

Le flic haussa les épaules.

— Oh ! rien de précis. Deux types jeunes, l'un très maigre, l'autre costaud. Un plus gros, assez lourd, avec des lunettes noires. On va regarder les empreintes et lui montrer les photos des plus voyous qu'on connaît.

— Mouais...

Chuck Buster enfourna un chewing-gum dans sa bouche mince d'un air dégoûté. Lui savait pourquoi on avait infligé ce traitement brutal à Chiquitin, mais à quoi bon le dire ? Cela l'aurait emmené trop loin.

— Vous voulez qu'on vous envoie une copie du rapport quelque part ? proposa le détective.

— Pas la peine, remercia Chuck Buster, si j'ai besoin d'un détail, je vous téléphonerai.

Ils échangèrent leurs cartes. Chuck Buster s'éloigna en traînant les pieds. Il n'aimait pas du tout ce qui venait de se passer. Jusqu'ici, le F.A.L.N.P. n'avait pas été trop méchant. L'exécution de Chiquitin signifiait que l'informateur ne lui avait pas volé les deux cents dollars de prime qu'il lui avait extorqués la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

Il espéra qu'il avait eu le temps de les dépenser...

La chaleur lui tomba dessus comme une chape de plomb. Inhumaine. À Spanish Harlem, on avait l'impression qu'il faisait plus chaud qu'ailleurs.

L'espace d'un instant, Chuck Buster rêva d'un gigantesque incendie qui ferait disparaître cette lèpre. Mais les miracles se produisaient rarement. Il avait l'impression que sa voiture garée dans Pleasant Avenue se trouvait à des dizaines de milles, qu'il ne l'atteindrait jamais, qu'il allait rester là, les semelles collées au goudron brûlant.

CHAPITRE III

— Vous êtes le seul en qui nous ayons confiance, insista la voix pressante de David Wise au milieu des sifflements intermittents de la communication retransmise par satellite. Le seul foutu témoin visuel. Alors sautez dans le premier avion et venez ! Il fait un temps superbe à Washington, ajouta-t-il. Pas plus de 40° à l'ombre et 100 % d'humidité.

— Et il n'y a probablement pas d'ombre, ironisa Malko, enveloppé dans un peignoir de bain, contemplant à travers la fenêtre les arbres du parc de son château de Liezen. Il faisait un temps idéal en Autriche et il avait envie de prendre l'avion comme d'aller se pendre. D'autant qu'en l'absence d'Alexandra, partie quelques jours en Allemagne, il avait invité à dîner une Viennoise au prometteur sourire de salope. De longues jambes, des dents acérées, des yeux troubles, des cheveux comme un incendie de forêt qui lui mettaient l'eau à la bouche et une mâchoire carrée qui laissait présager une certaine résistance. Sans parler d'une chute de reins à faire jouir un mort.

— Et la climatisation ? contra le Deputy Director de la division « Action » de la Central Intelligence Agency. On a beau avoir une crise d'énergie, on gèle dans mon bureau.

Malko s'accrochant à ses projets, sourit tout seul : il venait de trouver un argument irrésistible.

— De toute façon, dit-il, même si je voulais venir, je ne pourrais pas. Votre suspect s'embarque de Dulles Airport ce soir à six heures quinze, heure de Washington, n'est-ce pas ? Il faudrait donc que je sois là un peu avant, non ? Il est quatre heures trente et une à Liezen. Tous les vols transatlantiques partent au plus tard au début de l'après-midi. Il faudrait que je sois Batman pour franchir l'Atlantique en si peu de temps.

À peine eut-il refermé la bouche qu'il eut l'impression qu'il venait de se faire piéger. Au lieu de protester, David Wise se contentait de dire d'une voix douce, un peu trop suave :

— Mon cher Malko, vous qui faites partie du « jet-set », vous devriez savoir que le « Concorde » vole jusqu'à Washington. En trois heures cinquante-cinq de Paris. Si vous cessez cette conversation stupidement entêtée maintenant, vous avez une heure pour faire vos bagages et gagner Schwechat(17). Vous y trouverez un « Learjet » loué par la « Company ». Il vous conduira à Paris en deux heures quinze. C'est-à-dire que vous serez à Charlie Airport (18) à sept heures quarante-cinq. Or, le Concorde part à huit heures pour Washington. Il y arrivera à cinq heures cinquante-cinq, heure de Washington. On

vous attendra.

Malko resta plusieurs secondes muet de rage. Avant de tenter un dernier argument :

— En Europe, dit-il, on ne peut pas arriver quinze minutes avant le décollage.

— Avec le Concorde, si, dit péremptoirement David Wise.

— À propos, continua l'Américain, nous avons été en contact avec le Dr Werner Liebhardt, le chef des services spéciaux autrichiens. Il nous a réuni un dossier sur Juan Carlos Diaz qui vous attend à l'aéroport. Alors, dépêchez-vous. Il s'agit seulement d'un aller-retour.

La dernière fois que la C.I.A. avait dit ça à Malko, il s'était retrouvé en train de jouer au Radeau de la Méduse au milieu de l'océan Indien. La Central Intelligence Agency adorait l'understatement et David Wise était le roi de la litote.

— Écoutez, essaya-t-il. Il y a à Wahington une cinquantaine d'agents israéliens qui sont comme cul et chemise avec vous. Ils passent leur vie à traquer les terroristes style Diaz. Demandez-leur de l'identifier...

— Sainte Mère de Dieu, soupira David Wise. Nous n'avons aucune confiance dans les Israéliens sur ce sujet. Ils sont complètement paranoïaques. Souvenez-vous de l'incident norvégien. Ils sont parfaitement capables de désigner à notre bras vengeur un vague sosie pour être sûrs de ne pas passer à côté du vrai. Et après, nous paierons les pots cassés !

Silence meublé de grésillements et de sifflements. Malko soupira tandis qu'une silhouette passait devant ses yeux : un tailleur blanc porté à même la peau, contenant avec peine une poitrine épanouie. De longues jambes, un visage faussement sage. Sa future conquête avait du sang hongrois, ce qui était une garantie sur le plan amoureux. La seule et unique fois où ils s'étaient rencontrés, elle lui avait fait comprendre sans la moindre équivoque, l'attirance qu'elle éprouvait pour lui. D'un seul regard. À trois mètres de son mari, un vieil homme d'affaires viennois, plein de distinction et de componction.

— Bon ! soupira-t-il. Mais cela va vous coûter cher...

— Combien ? demanda, quand même David Wise sur ses gardes.

— Le prix d'une chaudière de chauffage central, dit Malko calmement. Il faut que je change la mienne avant l'hiver. Sinon, je gèle... Elle date de la guerre et consomme beaucoup trop. Vous savez bien que nous sommes en période de restrictions d'énergie.

— Va pour la chaudière, fit David Wise résigné.

— Parfait ! conclut Malko, un peu ragaillard. J'ai votre parole. Je m'habille et je fonce à Schwechat.

Il avait omis de préciser à l'Américain qu'une chaudière de chauffage central pour un château de cent cinquante pièces valait le

prix d'un petit chasseur-bombardier... Mais la Central Intelligence Agency avait les moyens. Il lui avait fait déjà économiser assez d'argent. Il sonna et Krisantem apparut quelques instants plus tard.

— Krisantem, dit Malko, je suis obligé de faire un petit voyage d'affaires en Amérique. Préparez ce que j'ai de plus léger. N'oubliez pas mon savon surtout.

Maniaque, Malko emmenait toujours son propre savon en voyage. Du Jacques Bogart. Krisantem attendait la suite des instructions.

— Tâchez de retenir la dame qui viendra ce soir, continua Malko. Installez-la dans la meilleure chambre. Distrayez-la. Jurez-lui que je n'en ai que pour deux jours.

L'œil du Turc brilla.

— Certainement, Votre Altesse, je ferai le nécessaire.

Pour plaire à son maître, Krisantem était prêt à tout. Même à kidnapper une blanche colombe. Malko se leva. Quelle malchance, il avait eu de se trouver à Vienne, l'hiver précédent lors de l'attentat contre l'O.P.E.P. mené par des terroristes internationaux. La C.I.A. n'était pas intervenue directement, mais lui avait demandé de suivre les événements de très près, afin de recueillir le maximum de renseignements sur les terroristes. À toutes fins utiles.

Grâce à la police viennoise, il avait pu les surveiller à la jumelle, suivre leur départ et leur embarquement. On était sûr de pouvoir identifier leur chef : un certain Juan Carlos Diaz. Il revoyait son profil au moment de s'embarquer dans l'avion qui emmenait les otages en Libye : un nez camus, busqué, de grosses lèvres, un visage joufflu de bébé méchant, avec un béret basque enfoncé jusqu'aux yeux. Une silhouette trapue et épaisse. Sa fantastique mémoire lui permettrait de le reconnaître partout avec 100 % de certitude. Qu'est-ce que ce dangereux terroriste responsable déjà de nombreux meurtres et attentats en Europe avait pu aller faire aux U.S.A., si loin de son terrain d'action habituel ?

Malgré les centaines de milliers de kilomètres qu'il avait déjà parcourus en avion, Malko se rendit compte soudain, qu'il était curieux de prendre le Concorde.

Sa mission lui apporterait au moins cela.

* *

*

L'hôtesse d'Air France attendait, souriante, près d'une des énormes boules bleues jalonnant le parcours des privilégiés du supersonique au sein de l'aéroport de Roissy. En compagnie d'un bagagiste qui s'empara immédiatement de sa valise. L'hôtesse lui tendit une carte d'embarquement.

— J'ai cru bien faire en vous enregistrant, sir. Siège 8A, première cabine. Ce siège vous convient-il ? Voulez-vous me suivre jusqu'au salon « Concorde » ?

L'employé de l'ambassade américaine de Paris qui était venu chercher Malko à la coupée du Learjet et avait effectué le transfert, lui serra la main.

— Good luck, sir.

Malko était déjà loin.

À peine franchie la porte du salon « Concorde », il avait déjà une coupe de Dom Pérignon dans la main... Un peu étourdi par cette rapidité, il s'assit et trempa les lèvres dans le liquide glacé. Le salon était un oasis de calme et de fraîcheur, avec des vitrines de minéraux et une nuée d'hôtessees remplissant les verres avant même qu'ils ne soient vides. Il n'eut pas beaucoup le temps d'en profiter. Celle qui l'avait amené s'approcha.

— Sir, l'appareil décolle dans quinze minutes... Il y a encore un salon en haut.

Malko lui emboîta le pas. Jusque-là, le plan de David Wise avait marché à la minute près, il était même arrivé à Roissy avec dix minutes d'avance. De nouveau, il suivit l'itinéraire magique des grosses boules bleues, jusqu'au satellite 5 où se trouvait « l'espace Concorde » protégé des regards indiscrets par une cloison de lamelles de bois et de plantes vertes. À peine y pénétrait-il qu'un garçon bondit sur lui, une bouteille de J and B dans la main gauche et une de Moët dans la droite... Ça continuait. Le bar croulait sous les alcools les plus fins. Du cognac Gaston de Lagrange au Martini Bianco en passant par le J and B, la vodka Laïka, le Moët et Chandon. Le rêve impossible de l'économiquement faible. Il prit quand même une coupe de Moët. Autour de lui, un groupe de touristes américains vêtus comme des clowns, buvaient pratiquement des deux mains, éblouis par une telle munificence. Malko regarda le Concorde de l'autre côté de la glace, haut sur pattes, fin, d'un blanc éblouissant, oiseau d'un autre âge. Il avait un peu l'impression de faire partie d'un film de science-fiction. Cet accueil contrastait tellement avec la bousculade habituelle des départs aériens ! On appelait déjà les passagers de la seconde cabine. Ils embarquèrent sans lâcher leurs verres...

Malko se leva son tour venu. La cabine était longue et étroite, éclairée de petits hublots, décorée d'un beige reposant. Il s'installa à sa place, puis son voisin arriva : visiblement un homme d'affaires français. Voyant l'air curieux de Malko, il lui demanda :

— C'est la première fois que vous prenez Concorde ?

Malko dut avouer que « oui ». L'autre sourit et dit :

— Vous verrez, quand on l'a essayé, on ne peut plus s'en passer. C'est un autre monde, un autre siècle. Je suis obligé pour les affaires

d'aller une ou deux fois par semaine aux États-Unis. Avant, c'était un cauchemar. Il me fallait deux jours pour me remettre chaque fois... Deux jours pendant lesquels j'étais incapable de prendre une décision ou d'assister à un meeting. Maintenant, je ne ressens plus de fatigue, ou presque. Alors, croyez-moi, même si cela coûte un peu plus cher, je fais quand même une sérieuse économie. Il se pencha d'un air plein de mystère : « Savez-vous que les cadres de certaines boîtes nationalisées n'ont pas le droit de prendre le Concorde... Soi-disant pour ne pas faire de frais excessifs... »

— C'est de la fausse bonne gestion, dit Malko. Par définition, les administratifs sont des gens sans imagination. Pour eux, la fatigue ne se comptabilise pas...

Un grondement sourd les interrompit : Concorde décollait. Avec un angle impressionnant. Un Américain habillé tout en vert comme un perroquet poussa un cri de joie strident. À part les petits hublots, rien n'indiquait qu'on se trouvât dans un avion différent des autres... Fatigué, Malko mit les écouteurs qu'on lui avait distribués et se laissa aller en arrière dans son fauteuil.

La stéréo était superbe. Il prit la deuxième chaîne et resta là, observant le ballet des hôtes en élégantes robes rayées en soie. Toutes ravissantes et actives comme des fourmis : dès que vous leviez la tête, il y avait un verre devant vous... Malko regarda le « machmètre » placé à l'avant de la cabine à droite, indiquant la vitesse de l'appareil. Il lut Mach 1,2. Ils volaient déjà à une vitesse supersonique. Rien ne l'indiquait, ni vibrations ni sensation de vitesse. Son voisin s'était endormi. Il commença à examiner les photos de Juan Carlos Diaz remises par les services spéciaux autrichiens. Se demandant si c'était vraiment le même homme qu'il allait retrouver à Washington.

Un tueur dangereux, froid comme un cobra.

Autour de lui, les passagers assaillis de caviar, de foie gras, de homard, essayaient de goûter à tout sans éclater.

C'était Byzance.

Malko laissa les photos pour un peu de caviar et un verre de vodka, il tenait à garder la tête claire. Puis, il s'assoupit un peu. Lorsqu'il se réveilla, les chiffres verts du machmètre indiquaient Mach 2,03. Ils volaient à plus de deux mille deux cents kilomètres à l'heure, dix-huit mille mètres au-dessus de l'Atlantique. Le ciel était d'un bleu uni, pas une secousse n'ébranlait le Concorde et la musique arrivait toujours aussi claire dans ses oreilles. Brusquement, il eut l'impression d'appartenir à une autre race d'êtres humains, à une élite en prise directe sur les délices de l'avenir. C'était quand même fabuleux. Et là-bas, les chiffres restaient sur 2,03. Ce n'était pas une illusion.

Il se leva pour aller satisfaire un besoin naturel. Le Concorde, en

classe unique, était divisé en deux cabines, séparées par les toilettes. Quand il revint la voix du commandant de bord annonçait :

— Nous allons bientôt commencer notre descente sur Wahington où nous arriverons à cinq heures cinquante-cinq, heure locale, exactement à l'heure prévue. Le temps est beau et couvert, température 95°Fahrenheit...

Un gentil petit four, Malko n'en revenait pas. Il avait l'impression qu'il venait de quitter Paris, cette longue glissade au-dessus des six mille kilomètres d'océan avait passé comme un rêve. Les hôteses essayèrent bravement de gaver une dernière fois leurs passagers et la descente commença. L'atterrissage fut si doux que Malko s'aperçut à peine qu'ils venaient de toucher le sol. Déjà le Concorde roulait à une vitesse incroyable, ralentissait ; par le petit hublot, il aperçut le long bâtiment d'acier et de verre de Dulles Airport. Stupéfait de ne ressentir aucune fatigue. Il consulta sa Seiko Quartz encore à l'heure de Paris. Exactement trois heures cinquante-quatre de vol.

— Et voilà ! fit son voisin français. Bon séjour, monsieur.

S'il avait su la raison du voyage de Malko...

Le Concorde s'immobilisa en fin de bretelle. À Washington, des bus aux cabines télescopiques venaient chercher les passagers aux avions. Ceux qui allaient à New York trouvaient une correspondance des Calgan Airways, partant une heure plus tard, qui les mettait à New York La Guardia à vingt heures. L'heure à laquelle ils étaient partis de Paris. Sans la mauvaise foi flagrante des autorités portuaires de New York, le voyage aurait duré deux heures trente de moins et ils n'auraient pas eu à changer d'avion.

Malko aperçut un bus s'approchant du supersonique, suivi d'une voiture grise. Après une courte attente, la porte avant de l'appareil s'ouvrit. Presque aussitôt, une hôtesse retint les passagers qui se préparaient à débarquer, après avoir parlé quelques instants avec un civil qui venait de pénétrer dans l'avion.

— Monsieur Malko Linge, appela-t-elle, est prié de se présenter à l'avant de l'appareil.

Malko se précipita. Un civil lui serra la main aussitôt :

— Venez, sir.

Le bus à cabine télescopique était là, collé à la porte, avec son conducteur au milieu, l'œil fixé sur son écran de télévision. Avec un bizarre intérieur peint en noir. Malko y pénétra seul et aussitôt la cabine se mit à descendre au niveau du sol, sans qu'il s'éloigne de l'avion. Arrivé au point le plus bas, le chauffeur se tourna vers lui et ouvrit la porte pneumatique.

— Voilà, sir, vous pouvez descendre.

Malko reçut en pleine figure une giclée d'air brûlant et humide et se retrouva sur le ciment de la piste, presque entre les roues du

Concorde. D'en bas, il était encore plus impressionnant. La limousine grise était là. À travers le pare-brise, il aperçut un visage poupin aux yeux gris qu'il connaissait bien : Chris Jones, « gorille » de la C.I.A. après avoir été une des meilleures gâchettes du « Secret Service ». Il avait déjà rempli bien des missions avec lui. L'Américain ouvrit la portière et cria en riant :

— Arrêtez de contempler votre merveille volante et venez, bon sang ! On n'a pas le temps.

La cabine du bus était de nouveau en train de s'élever le long de ses bras télescopiques pour chercher les autres passagers. Malko se hâta vers la voiture. Ils se trouvaient à un demi-mille du terminal.

* *

*

— Où allons-nous ? demanda Malko, en s'asseyant à côté de Chris Jones.

— Au départ du vol American Airlines 109 pour San Juan, dit le gorille. Porte 23. On est juste. Si on n'avait pas un peu bavardé avec la tour de contrôle, il serait déjà parti. Tenez, je vous présente Virgil Miller, de la D.O.D.(19) et John Vedenek de l'Airport Authority. C'est grâce à lui que tout est possible.

Malko serra les deux mains. La Domestic Opération Division n'avait qu'une existence para-légale, s'occupant des cas normalement traités par le F.B.I. Cela sentait le coup fourré.

La limousine se dirigeait à toute vitesse vers le bâtiment international.

— Comment avez-vous su qu'il prenait cet avion ? demanda Malko. Chris Jones eut un rire froid.

— Grâce à la « Puerto Rican Hot Line ». Vous savez que la nouvelle folie, ici, c'est le C.B., le Citizen Band, les radios amateurs qu'on met dans les voitures, partout.

— Il y a un "channel" réservé aux Emergencies, le 11. Tous les "Spikes" de New York s'en servent pour parler à leur famille à Porto Rico sans bourse délier, avec des émetteurs gonflés. Mais il n'y a pas que des conversations innocentes.

— Et pourquoi ne pas l'arrêter ?

— Si c'est le type que nous pensons, fit l'Américain c'est délicat. On n'a encore rien à lui reprocher, mais on sait qu'il n'est pas ici en vacances. Par contre, une fois à Porto Rico, on peut lui monter un turbin là-bas de façon à ce que son voyage se termine avec un extrême préjudice pour lui.

Les yeux gris de Chris Jones pétillaient. Malko savait ce que signifiait cette expression dans la bouche du gorille. La C.I.A. avait

simplement décidé de liquider Juan Carlos Diaz hors du territoire américain, afin d'éviter les possibles retombées politiques. Depuis le Watergate, les officiels des services spéciaux devenaient paranoïaques dès qu'il s'agissait d'opérations « noires » menées sur le territoire américain. Aucun sénateur n'irait fourrer son nez à Porto Rico.

— Pourquoi aller si loin ? demanda Malko.

Ce n'était pas dans les habitudes de la C.I.A. de tuer les gens gratuitement.

Chris Jones sourit, mystérieux.

— Nous sous-traisons pour des amis... et nous sommes sûrs qu'il prépare un sale coup avec les excités du F.A.L.N.P. We kill two birds with one stone(20)...

La limousine stoppa le long du bâtiment des salles de départ. Elles étaient toutes au premier étage. Devant la limousine, s'ouvrait une petite porte et un escalier. Malko comprenait mieux la raison de son voyage précipité. Quelques mois plus tôt en Norvège, les agents spéciaux israéliens avaient abattu par erreur un innocent Marocain, croyant l'avoir identifié comme un des terroristes de Munich... La C.I.A. ne voulait pas recommencer. Sa responsabilité était écrasante. S'il disait à Chris Jones « Oui, c'est Carlos Diaz », il condamnait à mort le terroriste... Chris Jones se retourna.

— Il est dans la salle de départ 23. Nous y avons deux hommes. Tout à l'heure il se trouvait près de la porte. Il a un costume clair rayé, des lunettes noires et un sac marron. Il est tout seul. Regardez, on peut le voir d'ici.

Malko leva la tête et aperçut la masse des voyageurs à travers la vitre donnant sur le tarmac. Un bus venait se coller à la porte. L'espace d'une fraction de seconde, Malko vit une silhouette claire parmi les passagers agglutinés près de l'entrée.

Juan Carlos Diaz, d'après la C.I.A.

Malko sortit de la limousine et s'engouffra dans l'étroit escalier métallique suivi de Chris Jones. Ils débouchèrent dans la coursive desservant les salles de départ. Un homme y faisait les cent pas. Il adressa un clin d'œil à Chris Jones ; Malko nota l'épingle verte à son veston. Comme celle que Chris arborait. Le vieux truc classique de reconnaissance. Chris Jones s'arrêta.

— Allez-y seul. Les types des American Airlines sont prévenus. Ils ne vous demanderont rien. Regardez-le bien. Dès que vous serez sûr, faites un signe de tête, qu'on fasse dire aux voyageurs d'embarquer. Restez dans la salle. On vous récupère ensuite.

Malko entra dans la salle de départ. Une centaine de personnes attendaient, sagement massées devant la porte. Pour la plupart des Portoricains. Ce n'était pas la saison du tourisme. Malko se faufila le plus discrètement possible, le long de la queue, s'excusant d'un

sourire, comme s'il voulait demander un renseignement à un des employés se tenant près de la sortie. Bientôt il aperçut le dos de l'homme qu'il était chargé d'identifier. La taille correspondait à son souvenir. Il avança encore jusqu'à se trouver à deux mètres derrière lui. Il se demandait comment il allait se rapprocher encore lorsque l'homme au costume rayé, comme s'il sentait sa présence dans son dos, se retourna lentement. Si lentement que Malko eut largement le temps de voir son profil.

Son estomac se serra : c'était l'homme de Vienne, Juan Carlos Diaz, le terroriste qui avait déjà à plusieurs reprises abattu des policiers et des otages. Un des hommes les plus dangereux du monde. Ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes noires. Il remarqua de petites gouttes de sueur sur le front et une légère bave à la commissure des lèvres. À une certaine crispation des muscles du visage, il se rendit compte que Diaz était inquiet. Quelque chose le glaça. D'où il se trouvait, il voyait parfaitement la limousine grise qui l'avait amené. Donc, Juan Carlos Diaz avait pu le voir arriver ! Il essaya de se fondre dans la foule, immobile. Regardant la nuque devant lui, évaluant la corpulence. Il examina tes mains grassouillettes et fortes, les oreilles, se passant mentalement des photos devant les yeux. Pas de risque d'erreur, c'était l'homme que l'on connaissait sous le nom de Juan Carlos Diaz et sous une douzaine d'autres identités.

Il était inquiet. Malko essaya de se dire que c'était normal dans un aéroport. Tournant la tête, il chercha le regard de Chris Jones, de l'autre côté de la glace et inclina doucement la tête.

L'Américain disparut aussitôt de son champ de vision. De nouveau, Juan Carlos Diaz se retourna, sans que Malko puisse voir l'expression de ses yeux, à cause des lunettes. Il y eut un remue-ménage devant lui. La porte s'ouvrait sur l'intérieur noir des bus télescopiques. Les premiers passagers s'y ruèrent. Malko laissa glisser le flot le long de lui. Comme s'il attendait quelqu'un. Quand il ne resta plus que quelques passagers, il regagna discrètement la courative. Chris Jones lui donna une grande tape sur l'épaule, avec un sourire de triomphe.

— Beau boulot ! Dans deux heures, il sera à San Juan. Là bas, il y a un quartier qui s'appelle la Perla. Dangereux. Nous y avons des amis. Ils s'occuperont de lui...

À travers la paroi de verre, ils virent coulisser les portes du bus. Son chargement achevé, il commença à s'éloigner doucement du bâtiment, roulant vers le « 727 » des American Airlines.

Malko était un peu déçu d'être venu pour si peu de chose. Il n'avait plus qu'à reprendre le prochain Concorde. Pour boucler son voyage dans la journée... Chris l'attira par la manche.

— Venez, Mr. Wise vous attend à Langley. Ensuite, vous avez une suite retenue au Mayflower. On va récupérer votre valise au passage.

— Parfait, dit Malko.

Ils reprirent l'escalier pour retrouver la limousine grise. Malko machinalement, chercha le bus des yeux. Il se trouvait déjà à deux cents mètres. Soudain, alors que Malko le suivait des yeux, il incurva doucement sa trajectoire : au lieu de filer vers le « 727 » des American Airlines, il revenait vers l'aéroport ! À côté de lui, Chris Jones poussa une exclamation angoissée.

— God damn it ! Qu'est-ce qui se passe ?

Malko craignait de connaître la réponse. Maintenant le bus qui ressemblait à un véhicule de science-fiction avec ses deux gros cylindres sortant du toit, filait à toute vitesse vers l'extrémité sud du terminal.

CHAPITRE IV

Juan Carlos Diaz essuya ses mains grassouillettes couvertes de sueur, essayant de calmer les battements désordonnés de son cœur. Il n'aimait pas se trouver dans un espace confiné sans ouverture. Autour de lui, les passagers du bus se tassaient tant bien que mal sur quatre rangs de sièges. Lui resta près du conducteur. Il y avait des choses qui l'inquiétaient.

D'abord le retard de son avion, inexpliqué.

Puis, ceux qui avaient circulé dans la courative. Des têtes de flics.

Cette limousine qui était arrivée à la dernière minute et cet homme qui s'était retrouvé derrière lui dans la queue en train de l'observer.

De sa place, il examinait les passagers qui entraient. C'étaient les derniers. Un vieux couple franchit la passerelle, puis un hippie, un Portoricain et enfin l'hôtesse. Les portes se refermèrent avec un couinement hydraulique et le bus s'ébranla.

Juan Carlos Diaz avait l'impression d'avoir une pierre dans la poitrine : l'homme blond n'était pas à bord. Il était venu seulement pour le repérer. Quelque chose se préparait contre lui. Il ignorait quoi, mais c'était vicieux et fait par des gens qui avaient le bras long. Sinon, on n'aurait pas pu retenir l'avion. Immédiatement, il pensa à la C.I.A. qui travaillait avec les Israéliens. Le F.B.I. n'aurait pas agi ainsi... Le bus roulait doucement vers le « 727 ». Il restait à Juan Carlos Diaz quelques secondes pour agir. À son avis, on l'attendait dans l'avion.

Il fallait prendre ses adversaires de vitesse. Tranquillement, il essuya ses mains contre son pantalon et posa son sac par terre. Il l'avait trouvé dans un « locker » à l'intérieur de la zone de surveillance. Le réseau du F.A.L.N.P. marchait bien... Il sentit contre sa paume le contact massif de la crosse de l'automatique tchèque. Il restait au bus cent mètres à parcourir avant d'atteindre l'avion.

D'un geste qui n'attira l'attention de personne, il se releva, tenant l'arme à bout de bras et la braqua contre le visage du conducteur.

— Demi-tour, ordonna-t-il, d'une voix douce en anglais. Nous retournons. Accélérez ou je vous tue.

Le conducteur le fixa, abasourdi, l'hôtesse qui avait vu la scène, poussa un cri strident. Alors Juan Carlos Diaz appuya sur la détente, visant le plafond peint en noir. Le coup partit, assourdissant, suivi d'un silence de mort.

— C'est sérieux, cria le terroriste, je veux que tout le monde se couche. Ceux qui resteront debout seront abattus ! Vite.

Les gens commencèrent docilement à se laisser glisser par terre. Le chauffeur, les yeux rivés sur l'arme, tourna son volant.

— Plus vite, dit sèchement Juan Carlos Diaz.

Il fallait sortir d'abord du bus et ensuite de Dulles Airport. S'il n'avait pas de plan, ses adversaires n'en avaient probablement pas non plus pour l'en empêcher. Il ne fallait pas leur laisser le temps de s'organiser.

* *

*

Chris Jones et Malko débouchèrent, essoufflés, dans l'immense hall des arrivées. Une foule compacte s'y pressait. Derrière eux, le responsable de l'aéroport parlait fiévreusement dans sa radio portative. Depuis trois minutes, Dulles Airport était en état d'alerte. Mais il s'agissait du dispositif classique, basé seulement sur les policiers en uniforme. Malko avait peur que cela ne suffise pas avec un homme comme Diaz. Apparemment, en dépit des filtrages de sécurité, il était armé. Le chauffeur du bus avait parlé d'un pistolet.

— Le bus arrive ! cria Chris Jones.

Il se dirigea vers un groupe de policiers en uniforme et brandit sa carte du « Secret Service ».

— Venez avec moi !

Il les entraîna vers le côté faisant face aux pistes. Les gens ignoraient encore ce qui se passait et déambulaient sans se douter du danger. Malko se tourna vers le responsable de l'aéroport.

— Faites évacuer ce hall, dit-il. Coûte que coûte. Sinon, nous risquons un drame...

— Je vais essayer, promit John Venedek, mais cela risque de déclencher une panique monstre.

À travers les glaces, Malko apercevait le gros bus qui s'approchait de l'aérogare. Il faudrait que Juan Carlos Diaz franchisse la police et la douane avant d'arriver jusqu'à eux. À moins qu'il ait une autre idée...

Deux voitures de la sécurité suivaient le bus à bonne distance. Il s'arrêta en face d'une porte. À côté, un autre bus, déversait le contenu d'un « 747 » de la Panam...

Les portes du bus s'ouvrirent. D'abord, ils ne distinguèrent que la masse des gens puis un uniforme gris émergea : l'hôtesse. Une silhouette était collée contre elle, comme une monstrueuse protubérance : l'homme au complet rayé blanc. Il enfonçait le canon d'un pistolet automatique dans sa gorge et la poussait devant lui.

— Bon Dieu ! explosa Chris Jones.

Impossible de tirer sans risquer de l'atteindre. Malko suivait la scène des yeux, impuissant.

Le terroriste descendit la rampe du bus, tenant son otage et s'engouffra dans la porte ouverte, disparaissant à leurs yeux. Il risquait

de réapparaître dans le couloir d'où émergeaient les gens, la douane passée.

Malko jeta à Chris :

— Il ne faut rien tenter maintenant. Suivez-le...

Les policiers s'écartèrent. Quelques minutes plus tard, il y eut des cris de panique, des appels et Juan Carlos Diaz surgit de la douane, toujours collé à son otage.

Il avançait lentement, se dirigeant vers la sortie. Les portes donnaient sur les parkings, les bus, les taxis. Les policiers, leur arme sortie, ne bougeaient pas. Tout à coup une voix haletante et caverneuse fit trembler les haut-parleurs du hall :

— Un dangereux terroriste armé se trouve dans cet aéroport, annonça la voix. Vous êtes priés d'évacuer tous les bâtiments dans le calme.

Dans le calme... En trente secondes, ce fut la panique. Juan Carlos Diaz fut bousculé par des gens qui ne réalisaient même pas qu'il tenait une arme.

Malko se dit qu'on pourrait peut-être le coincer dans la bousculade. Il joua furieusement des coudes pour se rapprocher du terroriste, suivi de Chris Jones.

Juan Carlos Diaz venait de s'immobiliser avec son otage juste sous le grand tableau d'affichage des arrivées et semblait hésiter. Il cherchait dans la foule les policiers en civil qui rappliquaient de tous les coins de l'aéroport. Il savait qu'il lui restait très peu de temps pour organiser sa fuite. Sinon, il n'arriverait jamais à sortir de Dulles. Soudain, il prit sa décision d'un coup. La fille contre lui tremblait de tous ses membres, en pleine crise d'hystérie.

— Ne bouge pas, connasse ! intima-t-il brutalement.

Sa main gauche plongea dans le sac marron accroché à son épaule, y fouilla rapidement. Il frémit de joie en sentant le contact de la grenade quadrillée. Il y en avait trois semblables. Des M.26 volées dans un dépôt de l'armée U.S., à Porto Rico.

Il la sortit, porta la grenade à sa bouche, la dégoupilla en arrachant l'anneau avec ses dents. Puis il leva le bras gauche et la jeta de toutes ses forces vers les uniformes, tout en se précipitant à l'abri d'un pilier de pierre, tenant toujours la fille.

La grenade rebondit sur le marbre du sol avec un bruit métallique, roulant vers Chris Jones, Malko et les policiers.

Malko la vit le premier et hurla :

— Duck ! Duck everybody ![\(21\)](#)

Les gens affolés par les ordres des haut-parleurs n'entendirent pas ou ne comprirent pas. Ils continuaient à se croiser dans le hall. Horrifié, Malko vit une vieille dame contourner la grenade en lui jetant un regard étonné, mais pas effrayé, en dépit du chuintement qui

s'en échappait. Tout à coup, un jeune policier se jeta en avant, plongeant vers la M 26.

Il était encore en l'air lorsque l'explosion fit trembler le hall. Le policier sembla demeurer en équilibre, puis rebondit dans l'air avant de retomber un peu plus loin, recroquevillé sur lui-même. Une fumée noire s'éleva immédiatement de l'endroit où la grenade avait explosé, puis des cris de douleur éclatèrent partout, dominant le fracas des haut-parleurs.

Malko se releva, indemne, les oreilles bourdonnantes. Il y avait des corps étendus partout. Juste devant lui, celui d'une petite fille qui regardait d'un air ébahi sa jambe gauche arrachée par un éclat de la M.26. Une hôtesse se tordait sur le sol, le visage en sang. Un homme était couché sur le dos, semblant dormir. Mort. La moitié de la tête arrachée ; la vieille dame avait été projetée à plus de vingt mètres, inondée de sang. Partout des blessés gémissaient, se traînaient pour échapper à une autre explosion. Le policier qui avait voulu attraper la grenade gisait, les deux mains à son ventre, sans casquette, blanc comme un mort.

— Mon Dieu, c'est un massacre ! dit Chris Jones d'une voix blanche. Où est-il ce salaud ?

Juan Carlos Diaz avait disparu. Derrière le pilier où ils s'étaient abrités, Malko et Chris trouvèrent l'hôtesse-otage, en pleine crise d'hystérie Chris Jones la secoua.

— Où est-il ?

— Là-bas, glapit-elle.

Elle montrait la sortie.

Ils s'y ruèrent, émergèrent sur le trottoir extérieur.

D'abord, ils ne virent que la masse des gens qui fuyaient. Puis Malko aperçut le terroriste qui courait le long du trottoir, vers le parking.

Chris l'avait vu aussi. Le gorille sortit son Smith et Wesson 38 Stainless, s'accroupit, visa et se releva avec un juron : impossible de tirer à cause de la foule.

Juan Carlos Diaz s'était retourné et les avait vus. Il accéléra, courant le long des voitures qui venaient chercher des passagers, sur la rampe descendant au niveau du sol... Il tira dans leur direction un coup de feu. Il avait toujours son sac, à l'épaule.

— On va l'avoir ! cria Malko.

Diaz était traqué. Et il n'avait plus d'otage pour se protéger.

* *

*

Juan Carlos Diaz avait les poumons en feu, les oreilles

bourdonnantes. Sa main gauche saignait, atteinte par un minuscule éclat de la grenade. Il ne ressentait absolument rien, qu'une immense fatigue et une féroce volonté de vivre. Il savait qu'après la grenade, il se ferait lyncher si on le prenait. Il se retourna, les deux hommes couraient derrière lui. Des dangereux, ceux-là. L'un d'eux s'accroupit. Un tireur professionnel.

Il arrivait en bas de la rampe. Devant lui les voitures avançaient au pas. Il s'approcha d'une Pontiac jaune occupée par son seul conducteur, ouvrit la portière à la volée, menaça l'homme de son arme.

— Out, fast !

Ébahi, le conducteur ne broncha pas. Juan Carlos Diaz le saisit par l'épaule, le tira hors du véhicule, pour prendre sa place. Déséquilibrée, sa victime tomba sur le côté. Le terroriste réalisa soudain que l'inconnu devait peser quatre-vingt-dix kilos ! Il risquait de se défendre. Froidement, il abaissa le canon de l'automatique, visant la tête. Il y eut un « clic » sec. La cartouche était mauvaise.

Déjà l'autre se relevait, ivre de rage. Les deux poursuivants se rapprochaient.

Juan Carlos Diaz glissa son arme inutile dans sa ceinture, serra le poing droit, le pouce émergeant. De toutes ses forces, il frappa en avant, enfonçant le pouce dans l'œil gauche du conducteur. Comme on lui avait appris en Algérie, à l'école des commandos. Malgré tout, il eut une nausée en sentant le cristallin éclater sous la pression et son pouce s'enfoncer dans le globe oculaire. L'homme poussa un hurlement inhumain et recula.

Juan Carlos Diaz se laissa tomber dans la voiture, automatiquement, sans entendre les cris de sa victime, passa la marche arrière, heurtant le véhicule qui se trouvait derrière lui, braqua tout à gauche et sortit de la file en plein sens interdit. Très vite, il fut protégé de ses poursuivants par un gros bus et se retrouva sur le « Dulles Airport Accès » un freeway rejoignant vingt milles plus loin les berges du Potomac. Il avait quelques minutes de répit avant que la police ne mette en place des barrages. Un mille plus loin, il tourna dans Sully Road, un autre freeway, filant vers le nord. Puis de nouveau, trois milles plus loin, sur la route 606 East. Cette partie de la Virginie, vallonnée et charmante, était sillonnée de dizaines de routes semblables. La police ne pouvait pas les surveiller toutes.

Il essuya son pouce souillé contre le tissu du siège et mit la climatisation plus forte. Il n'avait qu'une idée : gagner New York où se trouvaient toutes ses planques. Une question l'obsédait, tandis qu'il filait sur la petite route étroite et accidentée.

Qui l'avait à nouveau trahi ?

CHAPITRE V

— Je veux voir la tête de ce type rouler dans Pennsylvania Avenue ! martela John Peabody, le Deputy Director de la D.O.D. Démerdez-vous. Je veux qu'on le tire à vue, comme un chacal... Qu'on ne lui laisse pas une chance...

Les yeux de l'Américain étaient striés de rouge, comme ceux d'un lapin russe, et sa rage n'était pas feinte. Il était affligé d'un léger goitre qui rendait son apparence encore plus sévère. Sur son bureau s'étalait la dernière édition du Washington Post avec tous les détails du massacre de Dulles Airport : six morts, vingt-sept blessés dont seize très grièvement. Y compris la petite fille que Malko avait vue avec une jambe arrachée... À travers les fenêtres du bureau de John Peabody, situé dans le building central du complexe de la C.I.A. à Langley, on apercevait le paysage verdoyant de la Virginie. Calme, bucolique. La C.I.A. était bien située.

Les journaux se déchaînaient, mais Juan Carlos Diaz était passé à travers tous les barrages. Malko soupira et remarqua :

— Pour le tirer à vue, il faudrait déjà que nous le localisions. Cela n'en prend pas le chemin...

David Wise, dans un coin, admirait ses ongles, Chris Jones contemplait ses pieds et Virgil Miller, l'agent de la D.O.D. qui avait supervisé l'opération à Dulles, essayait de se faire oublier.

Seul, l'assistant Deputy Director du desk « Central Latin America », un gros dossier sur les genoux, semblait à son aise. Parfait type du fonctionnaire incolore, inodore et sans saveur : indescriptible.

Cette « crash-conference » avait été convoquée par le Deputy Director de la D.O.D. pour faire le point de l'affaire Juan Carlos Diaz. Maintenant, il n'y avait plus aucun doute sur l'identité de celui qui avait jeté la grenade. John Peabody s'était fait passer un savon épouvantable par le président pour avoir caché au F.B.I. la présence de Juan Carlos Diaz à Washington... Il risquait de sauter et le savait.

Autant dire que l'ambiance n'était pas à la joie. Le climatiseur arrivait tout juste à maintenir une température décente. Il faisait dehors une chaleur orageuse, lourde et humide, tropicale. Les gens se traînaient ; Malko était amer et nerveux. Son séjour à Washington commençait mal. Il se sentait un peu responsable du massacre de l'aéroport. John Peabody frappa du plat de la main sur son bureau, secoua son goitre, et attaqua :

— Faisons le point. Comment a-t-il entré les armes dans l'aéroport ?

Le représentant de la « Port Authority » secoua la tête :

— Sir, nous pensons qu'elles se trouvaient dans un locker, à l'intérieur de la zone surveillée. Elles auraient pu être amenées par quelqu'un arrivant de Porto Rico. Là-bas les contrôles au départ ne sont pas vraiment efficaces.

John Peabody secoua la tête, accablé.

— Encore les Portoricains ! Pourquoi est-ce que les types du F.A.L.N.P. ont fait appel à ce fumier ?

Le représentant du desk « Central America » leva timidement la main.

— Sir, nous savions depuis longtemps que les Portoricains du F.A.L.N.P. voulaient tenter des coups spectaculaires pour faire parler d'eux. Nos informateurs à San Juan nous ont tenus au courant. Il semble qu'ils aient fait appel à Juan Carlos Diaz comme « spécialiste ».

Le goitre de John Peabody sembla augmenter de volume :

— Bon sang ! Ils n'ont pas mis une petite annonce, grommela le Deputy Director de la D.O.D.

L'autre secoua la tête respectueusement.

— Non, sir. Les gens de la D.G.I.(22) cubaine ont infiltré et contrôlent partiellement les Portoricains du F.A.L.N.P. Certains d'entre eux ont été en stages clandestins à Cuba, nous en avons la preuve... Je crois que c'est par eux que Juan Carlos Diaz a été amené dans ce circuit. L'homme qu'il devait retrouver à Porto Rico est un agent notoire de la D.G.I. et probablement du K.G.B... Or, Diaz est une créature du K.G.B. Il a été formé à Moscou. À New York, nous avons de fortes raisons de croire que c'est un Dominicain que nous savons travailler depuis longtemps pour la D.G.I. qui dirige le F.A.L.N.P.

— Qui ? demanda Malko.

L'Américain consulta sa fiche.

— Un certain Porfirio Aristos. Officiellement, il est avocat et dirige une officine légale dans Spanish Harlem, destinée à faire connaître leurs « Civil Rights » aux Portoricains. Ce qui lui permet de rencontrer beaucoup de monde. Il est plus ou moins subventionné par l'U.N.E.S.C.O...

— Et ce Diaz, aboya John Peabody ? Vous n'avez rien sur lui quand il était à New York ?

Il y eut un silence pesant avant que Virgil Miller ose répondre :

— Nous avons sous-traité avec le F.B.I. Ils n'ont jamais su où il se cachait. Il devait changer souvent d'adresse... Spanish Harlem est plein de buildings abandonnés. Nous étions sur le point de le savoir la semaine dernière. Le F.B.I. avait un informateur bien placé, un certain Chiquitin. Mais vous savez ce qui est arrivé...

Cette fois le silence fut rompu par Malko.

— Qu'est-il arrivé à Chiquitin ? demanda-t-il poliment.

John Peabody soupira.

— Une bavure. Il avait prévenu son contact du F.B.I. où se trouvait Juan Carlos Diaz. L'autre lui a donné rendez-vous dans une église de Spanish Harlem. Les copains de Diaz ont dû l'apprendre. Ils l'ont fait sauter avec de la dynamite... Quand on l'a retrouvé, il tenait tout juste dans une boîte à chaussures...

Un ange passa, horrifié, dans un nuage noir de T.N.T. Malko se dit que cela commençait bien.

— Le F.B.I. a remplacé Chiquitin ? demanda-t-il.

Virgil Miller secoua la tête :

— Non.

Au moins, c'était franc. John Peabody, le goitre en avant, s'était mis à fixer Malko de ses petits yeux enfoncés et rapprochés.

— Vous êtes certain qu'il s'agit de ce Juan Carlos Diaz ? On le signale partout.

— Aussi certain qu'on peut l'être, confirma Malko. Sa réaction renforce encore ma certitude. Il n'a pas hésité à tuer et à blesser des dizaines d'innocents pour s'échapper. Je vous souhaite de le retrouver vite. Et de le mettre hors d'état de nuire, si possible.

— Pourquoi « vous » ? demanda suavement John Peabody.

Malko soutint son regard.

— Quand je dis « vous », je pense au F.B.I. et à la police new-yorkaise, dit-il. Ils sont au courant maintenant.

John Peabody caressa son goitre en le regardant d'un drôle d'air.

— Vous pensez qu'on vous a offert le Concorde uniquement pour passer cinq minutes dans un aéroport ? demanda-t-il.

Malko se rebiffa, furieux.

— C'est le deal. Que j'identifie Juan Carlos Diaz. Je l'ai identifié. Chris Jones le connaît aussi maintenant. Que voulez-vous, que je fasse de plus ? Vous savez bien que vous n'avez pas le droit d'intervenir sur le territoire américain et moi encore moins, comme agent noir de la Division des Plans...

Le goitre avait viré au violet et doublé de volume. John Peabody pointa un doigt sec sur Malko.

— Vous n'allez pas m'apprendre ce que je peux et ce que je ne peux pas faire ! aboya-t-il d'une voix épaisse. Vous avez un nouveau deal. En tant que Deputy Director de la D.O.D., je vous ordonne de partir pour New York.

Malko glissa un œil dans la direction de David Wise. Son patron direct regardait un sprinkler au plafond... C'était l'épreuve de force.

La brutalité de John Peabody l'agaçait prodigieusement. Ce dernier sentit probablement qu'il était allé trop loin et continua d'une voix plus douce :

— Malko, il faut que vous compreniez quelque chose. Si je laisse le F.B.I. se mettre sur le coup, ils vont d'abord foutre la merde avec leurs

gros sabots en arrêtant tous les suspects du F.A.L.N.P. Des types que nous laissons justement en liberté pour savoir ce qui se trame. Et un jour, on n'aura pas de Juan Carlos Diaz, mais une grosse merde qu'on n'aura pas pu prévoir.

— Mais ils peuvent arrêter Diaz, objecta Malko ; ils en ont les moyens.

— OK, OK, admit John Peabody, admettons qu'ils l'arrêtent. Et ensuite ? Il ne passera pas plus de quelques jours en cabane... On va se retrouver avec un commando de Portoricains du F.A.L.N.P. qui prendra des otages pour le faire libérer... Et nous serons pris dans le cercle infernal. Perdre la face ou affronter des risques énormes. Vous savez ce qui s'est passé en Europe. Nous ne sommes pas des Israéliens et nous ne sommes pas en guerre. Jamais l'opinion publique n'acceptera que des innocents soient tués pour s'emparer d'un terroriste inconnu. Vous êtes d'accord ?

Malko hocha la tête, frappé par la justesse de raisonnement de l'Américain.

— Que suggérez-vous ?

John Peabody eut un geste expressif du tranchant de la main sur son goitre.

— Le liquider discrètement, dès qu'on l'aura trouvé. Pour cela, nous avons besoin de vous. Chris Jones, ici présent, n'est pas un enquêteur. Juan Carlos Diaz vient d'Europe comme vous. Nous ne comprenons rien à ces gens-là...

— C'est très beau, tout cela, objecta Malko, mais nous sommes aux États-Unis, pas en Europe. Où voulez-vous que j'aille chercher Diaz ?

— À New York, trancha John Peabody. Nous sommes à peu près certains qu'il est retourné se cacher dans Spanish Harlem, là où sont ses amis. Pour l'instant, il ne peut pas courir le risque de prendre un avion. L'incident de Dulles Airport est encore trop proche.

— C'est grand, Spanish Harlem, remarqua Malko. Et pas facile à pénétrer pour quelqu'un comme moi.

John Peabody daigna esquisser un mince sourire :

— Vous croyez que c'est plus facile à pénétrer pour un type comme lui – il désignait Chris Jones. Vous, au moins, vous êtes exotique...

C'était la première fois que Malko se faisait traiter d'exotique. Décidément, il y avait un début à tout.

— Je ne peux pas courir Spanish Harlem au hasard, protesta-t-il. Apparemment, Diaz se cache bien puisqu'il a liquidé un informateur du F.B.I., sans se faire prendre.

— Il y a quand même une piste, contra John Peabody. Ce Porfirio Aristos, dont on a déjà parlé. C'est par lui que vous commencerez à New York. Juan Carlos Diaz a dû vous repérer à Dulles. Il voudra peut-être se venger s'il vous voit rôder autour de Aristos. C'est là

que... couic...

— Couic, pour qui ? demanda Malko méfiant.

La C.I.A. s'obstinait à lui donner le rôle de la chèvre dans la chasse au tigre. Beau et ingrat...

— Couic pour Diaz, précisa chaleureusement John Peabody. Nous avons ce qu'il faut pour lui. Chris Jones et son partner, Milton Brabeck que vous connaissez. Plus quelques « boys » qui travaillent pour nous à New York. Des-spécialistes qui nous ont déjà rendu de nombreux services. Cela laisse la « Company » hors du coup s'il y a une bavure.

— Tant mieux, dit Malko.

Un ange passa, bavant et presque mort. Les « boys », en argot, c'étaient les gens de la Mafia...

La C.I.A. n'avait pas perdu ses mauvaises habitudes.

— Qu'envisagez-vous comme processus, si je retrouve Juan Carlos Diaz ?

L'Américain eut un sourire suave et méchant.

— Vous ne salirez pas vos blanches mains aristocratiques. Vous vous souvenez de « Crazy Joe » Gallo ? Le capo mafioso abattu l'année dernière dans Little Italy. Ceux qui l'ont liquidé – et ce n'était pas facile – sont nos amis et nos obligés. Diaz aura tellement de plomb dans le corps qu'il coulera comme un sous-marin ! Et personne n'entendra plus jamais parler de lui. Pas plus que de Jimmy Hoffa ; il y a encore de la place dans l'Hudson River. Bien sûr, cela aurait été plus amusant de trimballer ce salaud dans une cage le long de Broadway. Ce ferait une chouette parade... Enfin...

Il se leva, tendit la main à Malko.

— Good luck. Chris va partir avec vous. J'ai fait réserver une suite au Carlyle. C'est un excellent hôtel, et, en plus, il n'est qu'à une vingtaine de blocs de Spanish Harlem. Je serai à New York après-demain. Je veux assister à l'hallali...

Malko eut envie de lui dire que le cimetière d'Arlington était plein d'optimistes, mais se retint. Après les inévitables poignées de main, il se retrouva dans le parking ouest avec Chris, à côté de l'énorme château d'eau. Chris prit le chemin de la sortie donnant sur Turkey Run Farm. Par là, on rejoignait le Cham Bridge Freeway en deux cents mètres.

— Je suis content d'aller à New York, dit Chris Jones.

Il stoppa pour donner son identité au garde en uniforme. Les visiteurs étaient filtrés de la même façon aux trois entrées. Les dizaines d'hectares boisés où se trouvaient répartis les différents bâtiments de la C.I.A. étaient protégés par deux hautes clôtures métalliques distantes d'une vingtaine de mètres et une armada de détecteurs électroniques.

Quelques minutes plus tard, ils débouchèrent sur le freeway,

coupant un paysage bucolique et vallonné. Malko se demanda ce que Juan Carlos Diaz pouvait bien faire à Spanish Harlem. S'il s'y trouvait encore...

CHAPITRE VI

Joe Colombo, écrasa tranquillement le mégot de son cigare sur le plancher de la Ford, en sortit deux autres de sa poche et en tendit un à Malko.

— Z'en voulez un ?

Malko déclina poliment : il ne fumait pas le cigare. Le gros Italien haussa les épaules, une lueur joyeuse dans ses petits yeux porcins, et planta un cigare entre ses lèvres épaisses, remettant le second dans sa poche.

— Z'avez tort. Les « big shots » fument toujours le cigare. Tenez, Carminé Viterbo, vous avez entendu parler, non ? Eh bien...

Malko soupira. Joe était reparti pour une autre histoire de Mafia. Au moins quand il fumait, il se taisait. Joe Colombo était un des « boys » auxquels John Peabody avait fait allusion. Lorsque Malko l'avait retrouvé dans le hall du Carlyle, il avait eu un choc. Avec son nez écrasé de boxeur, ses cheveux noirs bouclés rejetés en arrière et sa silhouette de tonneau avec ses petits bras courts, Joe Colombo ressemblait à un mafioso de cinéma. La C.I.A. l'avait jugé plus apte à se fondre dans le paysage de Spanish Harlem que Chris Jones ou Milton Brabeck.

Malko leva les yeux vers l'immeuble qu'ils surveillaient depuis le matin. Un vieux building marron de quatre étages, dans la 116^e rue, entre la Première et la Seconde avenue. Un calicot barrait la façade au premier étage, annonçant :

« Bureau of Civil Rights. Abogado. Lawyer. »

— C'était l'ancre de Porfirio Aristos. Il y avait un va-et-vient continuel et Malko ne voyait vraiment pas ce qu'il pourrait apprendre là. À moins que Juan Carlos Diaz ne se manifeste en personne.

Mais John Peabody tenait à ce qu'ils soient prêts à intervenir au cas où la C.I.A. intercepterait un coup de fil intéressant... La 116^e rue était à double sens, une des plus larges de Spanish Harlem, bordée de vieux immeubles de quatre ou cinq étages, plus ou moins en piteux état avec leurs échelles d'incendie rouillées sur la façade. Ayant fini d'allumer son cigare, Joe Colombo désigna l'immeuble voisin et dit d'une voix mouillée :

— C'est marrant, ça me rappelle mon enfance, ici. Vous voyez, la pancarte « Mokrone ». C'était le meilleur boulanger du coin. Il est resté quand les « Spikes » ont envahi ce quartier.

Avant, Spanish Harlem était une annexe de Little Italy. Voyant que Malko ne mordait pas sur ses souvenirs d'enfance, le gros Italien soupira :

— Quand même, quelle chiotte ils nous ont filée ! J'ai honte.

La Ford Granada qu'ils occupaient semblait sortir d'une course de stock-cars. Pas un pan de tôle qui ne soit froissé. Un seul enjoliveur sur quatre. Un pare-brise gracieusement étoilé et une des glaces arrière complètement opaque. Jadis beige, elle avait tourné au blanchâtre par plaques. Ils n'en auraient pas tiré plus de cent dollars à la casse. Mais la mécanique était parfaite et le pare-brise était parcouru d'un fil presque invisible qui servait d'antenne à la radio émettrice-réceptrice dissimulée dans la boîte à gants. Cette petite merveille avait été prêtée à la C.I.A. par le Narcotic Bureau.

— Bientôt, vous retrouverez la vôtre, Joe, promet Malko.

Normalement Joe Colombo, quand il ne faisait pas d'extra pour la C.I.A., véhiculait les gros bonnets de la Mafia au volant d'un monstre long comme un autobus équipé comme un paquebot, y compris le téléphone, chose rarissime à New York, une Cadillac carrossée spécialement et équipée de vitres teintées noires. Comme elle était aussi un peu blindée, Joe ne manquait pas de clients, même à cent dollars l'heure. Le bar de la Cadillac était toujours bien garni et en cherchant bien sous les bouteilles, on pouvait trouver un Smith et Wesson automatique à quatorze coups, plus quelques chargeurs.

Modeste dépannage pour les distraits.

— J'espère bien, fit Joe.

On avait l'impression que sa bouche était pleine de pommes de terre chaudes lorsqu'il parlait, ce qui nuisait beaucoup au dialogue. Il se mit à rêver à sa Cadillac et le silence retomba. Heureusement que l'air conditionné marchait, sinon, ils auraient été cuits depuis longtemps. Il faisait 108° Fahrenheit.

Le silence ne dura pas. Joe Colombo arracha soudain son cigare de ses grosses lèvres et laissa échapper un sifflement canaille :

— Porca Madonna ! quelle frangine ! reluquez ça !

Malko suivit son regard et aperçut sur le trottoir d'en face une silhouette en uniforme marron. Une meter maid au teint café au lait, très grande, avec d'interminables jambes découvertes par sa mini-jupe, le chemisier gonflé par une poitrine impressionnante, une bouche sensuelle et un petit nez à peine aplati émergeaient d'un visage plat outrageusement maquillé. La casquette d'uniforme complétait parfaitement l'ensemble. Elle marchait nonchalamment, un carnet de contraventions à la main. Soudain, elle s'arrêta devant l'immeuble de Porfirio Aristos, regarda autour d'elle rapidement et y pénétra. Joe Colombo poussa un grognement de bête.

— Z'avez vu ce cul ?

Malko avait secoué sa torpeur. La meter maid ne pouvait aller que chez l'avocat, les trois autres étages de l'immeuble étant inoccupés. Ce qui ne voulait rien dire en soi, d'ailleurs. Mais c'était le premier

événement insolite depuis le début de la planque. Il regarda autour de lui. À côté d'eux s'ouvrait une impasse entre deux immeubles délabrés et vides. L'escalier d'incendie de gauche avait été descendu jusqu'au sol, probablement par des gosses. De la plate-forme du second, on devait plonger dans le bureau de Porfirio Aristos.

Malko se tourna vers le gros Italien :

— Joe ! J'aimerais bien savoir ce que cette meter maid fait chez Aristos...

Joe haussa ses épaules massives.

— M'faites pas rigoler... elle est on the take. Elle vient toucher sa paie.

— Quand même, suggéra Malko. Ce serait peut-être intéressant de voir s'il lui fait rencontrer quelqu'un ou quels sont leurs rapports. Joe, vous voyez l'escalier, là derrière...

Joe grommela, pas enthousiaste, mais finit par ouvrir la portière de la Ford et s'éloigna. Sa chemise de nylon collée à son dos par la sueur. Il marchait comme un ours et on se demandait s'il possédait un cou. Malko avait eu connaissance de l'enquête sur la mort de Chiquitin. C'était l'impasse.

Il suivit la progression de Joe sur son escalier d'incendie. Heureusement dans ce quartier, on ne s'occupait pas des affaires des autres. Si quelqu'un voulait grimper un escalier d'incendie, en pleine chaleur, c'était son affaire. Joe se hissa le long des marches rouillées à quatre mètres du sol et resta là plongeant dans les fenêtres des bureaux de Porfirio Aristos... Pour passer le temps Malko alluma une Rothmans et essaya de penser à autre chose. Il eut le temps de la fumer entièrement avant de voir Joe Colombo redescendre précipitamment l'escalier d'incendie.

L'Italien revint vers la Ford, marchant aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, et s'y laissa tomber, l'œil hagard, soufflant comme un rhinocéros fatigué. Enfin, il ouvrit la bouche.

— Cré bon Dieu de bordel de merde !

Il ne s'arrêtait pas de jurer, les yeux fixés sur l'immeuble de Porfirio Aristos.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko intrigué.

Joe Colombo se tourna vers lui, les yeux hors de la tête et bredouilla :

— Vous avez pas vu ce que j'ai vu ! Cette... cette salope. Elle est arrivée dans le bureau. L'autre était tout seul. Un petit mec, avec une grosse moustache et un chouette costard blanc. Très « Spike ». Tout de suite, il a fermé la porte à clef. Il se marrait. Il est venu vers elle et il a commencé à défaire les boutons de son chemisier d'uniforme. God damn it ! Vous auriez vu ces seins, elle portait pas de soutien-gorge... Il est beaucoup plus petit qu'elle, alors, il a commencé à foutre ses

moustaches dedans, comme s'il la mordait. Pendant ce temps, cette salope se frottait contre lui comme si elle avait voulu effacer une tache sur sa jupe, les yeux au ciel.

« Ensuite, il l'a poussée jusqu'à son bureau, il l'y a appuyée et il a retroussé sa jupe d'uniforme jusqu'aux hanches. Elle a des cuisses, cré bon Dieu. Il poussa un soupir. Je me serais mis à genoux devant ! Elle avait juste un petit panty qu'il a fait glisser par terre. Pendant ce temps-là, cette salope s'amusait à le branler à travers son froc. Je voyais ses lèvres qui bougeaient sans arrêt. Qu'est-ce qu'elle devait lui dire comme cochonneries ! Lui, il continuait. Sa jupe n'était pas plus large qu'une ceinture autour de sa taille. Elle attendait en se marrant, bien calée contre le bureau. C'est elle qui lui a sorti son truc ! »

Joe avala sa salive, au bord de l'apoplexie et continua :

— Il le lui a mis tout de suite et elle avait l'air drôlement heureuse. Il l'avait attrapée par les hanches et il pompait comme un fou. Moi j'en pouvais plus de voir ça. Vous vous rendez compte qu'elle a même pas ôté sa casquette ! Et ça devait pas être la première fois, il lui a même pas parlé quand elle est entrée...

Joe s'essuya le front avec un mouchoir à carreaux, épuisé par son récit. Malko était troublé. Bizarre incident.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Ensuite ! explosa Joe, quand je suis redescendu, il était en train de la coucher par terre comme une bête et elle se laissait faire, cette salope.

Qu'une meter maid soit folle de son corps, cela n'avait qu'un intérêt anecdotique... Mais qu'elle soit la maîtresse de l'homme que Malko surveillait, c'était nettement plus intéressant. À travers elle, il serait peut-être possible d'en savoir plus sur Porfirio Aristos. Et ses amis. La conjonction d'une police-woman new-yorkaise et d'un agent cubain était intéressante... D'après la description de Joe elle n'avait pas l'air d'une femme farouche... Malko se dit qu'elle allait fatalement ressortir du bureau d'Aristos et continuer sa tournée.

— Joe, dit-il vous êtes libre. Prenez un taxi et rentrez chez vous. Je vais essayer de faire la connaissance de cette volcanique meter maid. OK ?

— OK, fit l'Italien. Je vais aller voir si ma tire est lavée. Ensuite, je serai chez Patsy's. Ses petits yeux brillèrent soudain d'une lueur salace. Eh ! faudra pas salir les coussins...

— N'ayez crainte, dit Malko, nous n'en sommes pas encore là...

Joe s'extirpa de la Ford et avant de refermer la portière, jeta à Malko avec un ricanement joyeux :

— Faites gaffe qu'elle vous foute pas un ticket ; hein ! Ou le clap(23).

Aussitôt, Malko prit sa place au volant, démarra, effectua un

superbe U-Turn à travers la 116^e rue et alla se garer quatre immeubles après celui de Porfirio Aristos, sur la seule place libre : devant une bouche d'incendie. C'était la contravention assurée. La chose qu'il fallait respecter comme la Constitution. Tous les autres emplacements de parcmètres étaient occupés.

Malko coupa son moteur et attendit, l'œil fixé au rétroviseur. Cinq minutes plus tard, la somptueuse silhouette marron de la meter maid apparut sur le trottoir. Sans se presser elle se dirigea dans sa direction, vérifiant les parcmètres au passage.

Malko l'observait dans le rétroviseur. Elle avait un visage ravissant et plein d'innocence avec de grands yeux marron. Arrivée à la hauteur de la Ford, elle s'arrêta, l'observa quelques secondes puis, frappa un petit coup à la vitre. Malko la descendit aussitôt.

— Faut pas rester là, observa la meter maid, c'est interdit.

Elle avait une voix de petite fille, haut perchée, maladroite. Pas agressive. Malko lui adressa un sourire enchanteur.

— J'avais pas trouvé de place ailleurs.

La meter maid hocha la tête.

— Faut vous en aller, autrement je vous mets un ticket...

Ses yeux ne quittaient pas le visage de Malko, avec une expression trouble. Il sauta sur l'occasion.

— Ça ne doit pas être facile de faire votre métier, avec cette chaleur.

Elle soupira, sautant d'un pied sur l'autre.

— Ne m'en parlez pas. Normalement, j'ai un scooter mais il est cassé. Maintenant je dois retourner au precinct pour la pause. Ça fait presque un mille. Je vais me trouver mal.

— Voulez-vous que je vous dépose, proposa Malko.

La meter maid prit l'air comiquement effrayé.

— Eh ! vous n'y pensez pas, je suis en service ! J'ai pas le droit... Et puis je vous connais pas.

Malgré tout, elle ne bougeait pas. Malko décida de frapper un grand coup. Il ouvrit la portière et descendit.

— Regardez, dit-il, c'est climatisé, ça vous permettra de vous rafraîchir.

— C'est chouette ! s'extasia-t-elle.

— Alors, venez ! dit Malko.

Il posa la main sur son dos, le bout de ses doigts débordant contre le sein droit de la meter maid. Elle ne sembla pas s'en apercevoir.

Elle gloussa ; tout à coup.

— Oh ! puis il fait trop chaud. Mais partez vite, faudrait pas qu'une voiture de patrouille me voie monter. J'aurais un blâme.

Elle s'installa sur le siège à côté de lui et il décolla immédiatement du trottoir, filant vers Pleasant Avenue. La casquette de la meter maid

touchait presque le pavillon.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Christina, Christina Lamparo. Et vous ?

— Malko Linge.

Elle pouffa :

— C'est un nom marrant.

Il avait peu de temps pour agir. D'un geste naturel, il posa la main sur le genou découvert.

— Vous avez des jambes superbes, dit-il. Comment une aussi jolie fille que vous fait-elle ce métier ? Vous devriez faire du cinéma.

Elle soupira sans retirer sa main.

— Oh ! mon mari est trop jaloux, il voudrait jamais.

Il bougea ses doigts sur la cuisse brune, repoussant le drap de la jupe. Christina frémit.

— Hé ! soyez sage, dit-elle d'une voix molle.

D'une seule main, Malko tourna dans Pleasant Avenue, remontant vers le nord. Sans regarder sa voisine, il laissa ses doigts remonter jusqu'à ce qu'ils trouvent une barrière de nylon. Alors, il resta là, bougeant doucement.

Au moment où il tournait dans la 120^e rue il sentit des doigts qui effleuraient sa ceinture et qui descendaient.

La glace était rompue.

Il tourna la tête, levant le pied de l'accélérateur. Christina Lamparo le regardait, la bouche entrouverte, les yeux troubles.

— I feel like sucking (24), dit-elle soudain d'une toute petite voix.

Un air comiquement sérieux sur son visage enfantin, elle se laissa soudain glisser à genoux sur le plancher de la Ford. Seule sa casquette apparaissait à la hauteur de la glace.

— Continuez, dit-elle, jusqu'à Lennox. Ensuite vous revenez par la 118^e.

Elle se pencha sur lui, sans ôter sa casquette et l'engloutit d'un geste plein de douceur. Puis sa tête se mit à monter et à descendre, à une cadence très rapide, le bord de la casquette heurtant chaque fois le torse de Malko, les yeux fermés, une ride de concentration sur le front. Au coin de Madison, il dut stopper, le feu était au rouge, mais elle ne s'interrompit pas. Malko tint presque jusqu'à Fifth Avenue, puis explosa dans la bouche docile qui ne se retira pas. Christina Lamparo se redressa aussitôt. L'air ravi.

— J'ai cru que tu n'y arriverais pas ? dit-elle, espiègle.

Malko redescendait sur terre. Elle tira un bâton de rouge de son sac et se refit une beauté. Puis elle se tourna vers Malko.

— Tu sais, je ne fais jamais cela la première fois, mais toi, tu me plais drôlement. Maintenant, il faut que tu me déposes au coin de Lexington et de la 118^e. J'aurai juste un bloc. Tu veux qu'on se

revoie ?

— Avec joie, dit Malko, où et quand ?

L'appétit sexuel de la meter maid semblait ne pas avoir de limite. Dieu sait où ça allait le mener.

— Il y a un bar sur la Troisième avenue, dit Christina Lamparo. Au coin de la 112^e rue. La Borraqueña. Vers sept heures si tu peux. Mais j'aurai pas beaucoup de temps.

— Tu viens en uniforme ?

Christina Lamparo secoua la tête.

— Oh non ! Mais j'aime bien l'uniforme. Je voulais faire hôtesse de l'air, mais j'étais pas assez éduquée. J'ai toujours essayé de faire des trucs en uniforme.

Malko s'arrêta. Ils étaient arrivés. La meter maid descendit rapidement.

— À tout à l'heure.

Elle s'éloigna sur le trottoir, balançant son carnet de contraventions. Malko repartit aussitôt. Songeur. Il se demandait ce qu'allait lui apporter son rendez-vous. Étant donné la facilité avec laquelle la volcanique meter maid dispensait ses faveurs, une aventure avec Porfirio Aristos ne signifiait pas grand-chose.

Mais comme il n'avait pas d'autre piste... Et puis cette fellation motorisée et si naturelle l'avait quand même troublé. Il avait envie de revoir Christina Lamparo.

Après tout, c'était la C.I.A. qui l'avait fait venir à Spanish Harlem. Il serait temps de parler de Christina Lamparo à John Peabody. Si elle se révélait être plus que la meilleure affaire à l'est de l'Hudson River.

* *

*

À peine avoir franchi la porte rouge de la Borraqueña Malko eut l'impression de se retrouver dans un tunnel. Il distinguait des silhouettes, entendait des voix, de la musique espagnole crachée par un juke-box, sans parvenir à se repérer vraiment. La chaleur était presque aussi insupportable que dehors.

L'intérieur de la taverne n'était éclairé que par de minuscules lampes posées sur les tables et deux lumignons sur le bar. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il distingua enfin les détails de la salle. Face à la porte le bar disparaissait sous des groupes compacts de buveurs. De chaque côté une rangée de boxes, s'enfonçaient dans la pénombre, en deux sortes de couloirs encore plus sombres que le reste.

La Borraqueña sacrifiait à la tradition des bars américains où on ne peut pratiquement pas reconnaître la personne en face de soi.

Au bar, il n'y avait que des hommes. Il choisit d'explorer d'abord le

couloir de gauche.

Une vague odeur de marijuana flottait dans l'air. À tâtons, il se dirigea vers la première rangée de boxes, examinant les couples rencognés dans la pénombre. Ce n'est qu'au fond qu'il distingua une silhouette en blanc. Il hésitait encore lorsqu'une main se tendit vers lui. Christina Lamparo avait troqué son uniforme pour une robe de toile blanche boutonnée devant de haut en bas. S'arrêtant à mi-cuisses. Malko se glissa dans le box et directement, elle posa une main sur sa cuisse, remontant jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait. Délicieuse fraîcheur d'âme...

— C'est gentil d'être venu, murmura-t-elle d'une voix émerveillée. J'avais peur que tu me poses un lapin.

Ils n'avaient pourtant pas eu beaucoup le temps de faire connaissance. Brusquement, elle approcha son visage du sien et lui enfonça une langue chaude dans la gorge en se pressant contre lui. Juste au moment où un garçon se matérialisait près de la table.

— Que veux-tu ? demanda Malko. Moi, je prends un daïquiri.

— Oh, moi aussi ! roucoula Christina Lamparo. D'habitude je ne bois que des piragas (25). L'alcool me fait un drôle d'effet, tu sais, ça me rend folle.

Il n'y avait pas beaucoup de chemin à parcourir. Le garçon, prudent, apporta directement quatre daïquiris et se fit payer sur-le-champ. Un jeune Portoricain s'approcha ensuite de Christina et murmura quelque chose à son oreille. Lippu, sale, les yeux hallucinés. Elle secoua la tête en souriant. Lorsqu'il se fut éloigné, elle glissa à Malko :

— Il me proposait un « fix », mais je ne me drogue pas. J'ai pas besoin. J'ai tout le temps envie de faire l'amour... Je ne vis que pour cela.

Elle but son daïquiri d'un coup et ils restèrent enlacés à s'embrasser. D'elle-même, elle ouvrit deux boutons de sa robe, libérant les trois quarts de ses seins.

Peu à peu, ses doigts posés sur Malko s'animaient. Un peu gêné, il se retourna vers les autres boxes.

C'était pareil. Des couples enlacés comme des pieuvres, certains carrément allongés sur la banquette en U, à l'abri de la table.

Christina Lamparo poussa un petit gémissement heureux, et, d'un geste preste, libéra la virilité de Malko, continuant son massage à l'abri de la table.

— Tu viens souvent ici ? demanda Malko, qui avait du mal à parler normalement. Le contact de cette superbe femelle aux instincts primitifs ne le laissait pas indifférent.

— Oh, oui ! répondit-elle sans s'interrompre, je connais le patron, je fais l'amour avec lui de temps en temps. Au moment de la

fermeture. Derrière le bar.

Ses yeux étaient de plus en plus brillants et sa poitrine menaçait de faire sauter quelques boutons de plus.

Tout à coup, elle poussa un petit cri et serra Malko à le faire crier. Elle resta silencieuse quelques secondes et dit d'une voix molle :

— Mon Dieu, j'ai joui !

Elle se tourna aussitôt vers lui.

— J'ai envie que tu me fasses l'amour !

Malko réussit à garder son calme.

— Ici ! Tu ne veux pas qu'on aille chez toi ?

Elle secoua la tête avec un air effrayé de petite fille.

— Non, dit-elle, mon mari est très jaloux. Une fois j'ai fait l'amour chez moi avec un ami, pendant qu'il était dans la cuisine et j'ai eu si peur que je n'ai pas joui. Viens, je n'ai rien dessous, c'est facile.

De la main gauche, elle défit prestement trois boutons du bas de sa robe. Puis aussitôt se tourna vers le mur, assise de côté sur la banquette.

— Viens vite ! fit-elle.

Sa main droite n'avait pas lâché Malko et le tirait vers l'ombre de ses reins. Lorsqu'il en sentit la tiédeur, il bascula à son tour sur le côté, le sang battant dans ses tempes. Il n'entendait plus le brouhaha du bar. Son sexe glissa entre deux parois de chair tiède, et presque sans effort, d'un seul coup de reins, il fut en elle. Des deux mains, Christina s'appuyait maintenant à la cloison, haletante. Sa jambe droite heurta la table et les daïquiris se renversèrent.

Elle tordit le cou vers Malko.

— Fuck me, fuck me, murmura-t-elle (26).

En dépit de sa position inconfortable, elle arrivait à remuer ses hanches. Malko glissa une main sous le tissu de la robe pour s'enfoncer encore plus en elle. Il entendit un ricanement dans le box voisin, puis il y eut le cri rauque de Christina, et immédiatement son propre orgasme. Il se sentit jouir avec un plaisir sauvage. Malgré lui, il poussa pour la clouer encore plus, secouant la table et renversant le dernier daïquiri. Christina se redressa, le faisant glisser hors d'elle. Tranquillement, elle prit un Kleenex dans son sac et entreprit de réparer les dégâts.

— C'était bon, dit-elle. Je voudrais un autre daïquiri.

Le garçon était déjà là comme si de rien n'était. Il ramassa les verres vides sans commentaire. Malko récupéra un peu de dignité sous l'œil tendre de Christina. Réalisant qu'il n'avait pas progressé beaucoup dans son enquête. Les daïquiris arrivèrent. Malko observait la meter maid, rêveur. À sa connaissance, cela faisait la troisième fois qu'elle se livrait à une activité sexuelle en quatre heures. Comme si elle avait deviné sa pensée elle soupira :

— Tu sais, je ne vis que pour le sexe... Si je ne fais pas l'amour plusieurs fois par jour, je suis malade...

Malko commençait à la croire.

— Mais comment fais-tu ?

Elle sourit pleine de candeur.

— Partout où je peux dans mes tournées. Il y a des types que je connais, qui m'attendent. Ce matin quand je t'ai rencontré, je venais de faire l'amour avec un avocat. Lui, il n'a jamais le temps. Alors, il me prend debout contre son bureau, ou par terre. J'aime bien. Mais je l'ai fait aussi dans un chantier, dans une voiture. Et j'ai failli dans une église...

— Dans une église ? fit Malko. Avec le prêtre ?

— Oh ! ce n'est pas de ma faute, protesta Christina Lamparo d'une voix effrayée, et je ne recommencerai plus parce que le bon Dieu m'a punie...

— Tu as attrapé une maladie ? demanda Malko soudain glacé.

Elle secoua la tête en riant.

— Oh non ! je fais attention avec qui je vais.

C'était relatif.

— Alors ?

— Oh ! c'est une drôle d'histoire, fit-elle. C'était il y a une semaine...

Elle entreprit de raconter à Malko ses avatars avec la borne d'incendie et le déchaînement du pastor Oswaldo Barranquilla. Malko écoutait d'une oreille. Tout à coup il faillit enfoncer son ongle dans la table. Christina venait de dire :

— Au moment où le pastor allait me sauter, il s'est passé un truc horrible. Un type est entré dans l'église, poursuivi par trois autres. Il y a eu une discussion avec le pastor. Il s'était caché dans la sacristie. Ils l'ont fait sortir et lui ont mis une cartouche de dynamite dans le cul. Il a été déchiqueté...

Elle avait pris une voix de petite fille effrayée. Malko ne regrettait plus du tout son intermède érotique. Christina venait de lui raconter la mort de Chiquitin, l'informateur de la C.I.A. assassiné vraisemblablement par Juan Carlos Diaz. Il demanda d'une voix indifférente :

— Pourquoi n'es-tu pas intervenue ? Tu fais partie de la police...

Elle baissa les yeux.

— D'abord, j'étais embarrassée, tu penses. Et j'ai eu peur quand j'ai vu qui c'était.

— Tu les connaissais ?

Christina eut un hochement de tête terrifié.

— Un, oui, Manuêlo. Un type dangereux. Il voulait que je vende de la drogue pour lui. Tu penses, avec l'uniforme c'était facile. Il m'a

invitée plusieurs fois pour un verre à un Social Club, le Paticlas, dans la 105^e rue. Il est toujours fourré là-bas. Il est moche, comme un singe et très méchant. Je sais qu'il a tué des gens. Des « junkies » qui lui devaient de l'argent. En les jetant des toits. Elle se mordit brusquement les lèvres. Oh ! je ne devrais pas te dire.

— Oh ! ce n'est rien, fit Malko d'un air dégagé. Le prêtre ne t'a pas dénoncée ?

La Portoricaine eut un sourire embarrassé.

— Non, il doit espérer que je reviendrai, mais j'ai eu trop peur.

Si les gens de la C.I.A. avaient su qu'un membre de la police new-yorkaise avait assisté au meurtre de Chiquitin ils en auraient été malades. Christina lui avait fourni en tout cas une piste.

Tout à coup, la Portoricaine posa la main sur celle de Malko.

— Je t'aime, tu sais, dit-elle d'une voix inspirée.

C'était touchant. Malko avait déjà mis un billet de vingt dollars sur la table. Ils se levèrent. Il avait les jambes en coton, mais Christina semblait en pleine forme. Dès qu'ils furent dehors, elle lui prit la main. Il faisait toujours aussi chaud.

— Nous nous reverrons ?

— Bien sûr, assura Malko.

— Je patrouille toujours le même bloc. Entre la 122^e et la 118^e. De Pleasant Avenue à Park. Maintenant, je te quitte...

Elle se serra hâtivement contre lui et s'éloigna de sa démarche dansante. La chaleur était inhumaine, même à huit heures du soir.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck attendaient dans les bureaux de la D.O.D. à New York, dans le C.B.S. building.

Cette fois, il allait avoir besoin de protection. Avant la fin de la nuit il risquait de se trouver face à face avec un des assassins de Chiquitin. Donc, un proche complice de Juan Carlos Diaz.

CHAPITRE VII

Malko serrant son verre à deux mains, but une gorgée de son cuba libre, mélange de rhum et de coca-cola, essayant de prendre l'air hagard et tendu du drogué en manque. Les mains tremblant légèrement, le regard inquiet, furtif. Cela faisait trois fois que le barman du Social Club, un Portoricain presque chauve, maigre comme un coucou, retournait vers sa table avec un regard inquisiteur.

Il avait bien failli ne pas entrer au Paticlas. Lorsqu'il avait frappé, un Portoricain massif et huileux avait ouvert le battant de quelques centimètres. Il s'apprêtait à le refermer lorsque Malko avait prononcé le nom de Manuêlo. L'autre avait hésité, refermé la porte, l'avait rouverte, deux autres Portoricains – dont le barman – avaient examiné Malko avec méfiance pour finalement lui dire que Manuêlo n'était pas là.

— Je voudrais l'attendre, dit Malko.

Gentiment, il glissa un billet de cinq dollars au portier. Après un nouveau conciliabule, celui-ci lui fit enfin signe d'entrer.

Le Paticlas était assez minable avec un petit bar en coin, des chaises et des tables rustiques, sans nappe, un éclairage nettement déficient. Et l'éternelle musique hispanique. Il n'y avait pas de femmes, rien que des jeunes Portoricains, des gens qui entraient et sortaient sans arrêt. Malko était le seul non-Portoricain, et visiblement, cela déplaisait... Il s'était habillé d'une chemise sport et d'un pantalon et dans sa poche il avait une vieille seringue hypodermique. Plus vraie que nature puisqu'elle avait été prêtée par le Harlem precinct. Cela faisait partie des préparatifs avant de s'aventurer dans la gueule du loup. À l'extérieur, Milton Brabeck et Chris Jones montaient la garde, discrètement.

On l'avait mis à une table à l'écart, comme pour l'empêcher de suivre les conversations.

La porte s'ouvrit pour la trentième fois. Le cerbère qui avait empoché les cinq dollars intercepta aussitôt le nouvel arrivant. Ce dernier se retourna d'un bloc vers la table de Malko, les battements du cœur de ce dernier s'accéléraient : on parlait de lui. Il scruta le nouvel arrivant. Trappu, les épaules larges et basses, de longs bras de gorille, un pantalon jaune et des chaussures vernies blanches. Une énorme gourmette scintillait à son poignet droit. Il portait une chemise hawaïenne ouverte sur un torse velu. Il émanait de lui une brutalité primitive et cruelle. Instinctivement, Malko sut qu'il s'agissait de l'homme qu'il cherchait.

Sa conversation terminée, il se dirigea vers Malko en se dandinant

et se laissa tomber sur la chaise en face de lui. Ses yeux noirs très enfoncés n'arboraient aucune expression. Il fixa Malko comme si c'était un insecte et laissa tomber.

— I'am Manuело. Who are you, schmock ? (27).

— You are Manuело, répéta Malko. I am glad to meet you.

— Je t'ai jamais vu ici, coupa sèchement Manuело. Qu'est-ce que tu fous ? Tu t'es trompé de quartier ou quoi ?

— Non, non, dit hâtivement Malko. Je voulais vous voir.

Manuело, surpris par cette insistance, fronça les sourcils. Visiblement, il n'arrivait pas à situer Malko. Celui-ci était fasciné par la chevalière, au petit doigt du Portoricain. De la taille d'une balle de golf... Il réalisait que la plupart des conversations s'étaient arrêtées dans le Social Club.

Manuело se pencha à travers la table.

— Qui t'a parlé de moi, schmock ?

— Une fille, dit Malko, une certaine Christina, je l'ai rencontrée dans un bar, la Borraqueña.

— Ah ! la puta, fit Manuело, plein de suffisance méprisante. Ses yeux noirs ne quittaient pas Malko.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit cette pute ? demanda-t-il.

Malko baissa les yeux et dit d'une voix imperceptible.

— I need some smack (28).

Il y eut un lourd silence. Les yeux de Manuело étaient complètement morts. Puis, le Portoricain demanda d'une voix faussement suave, pleine d'ironie.

— Qu'est-ce que c'est, du smack ?

Malko réussit à prendre l'air affolé. Il sortit la main de sa poche, pleine de billets pliés et dit d'une voix hachée :

— Écoutez, j'en ai vraiment besoin... Just one spoon (29). Le type qui m'en donne s'est fait coincer. Cette fille m'a dit que vous pourriez me dépanner. Que...

— Ta gueule, fit Manuело. Où tu habites ?

— First Avenue et 88^e dit Malko.

C'était à la limite de Spanish Harlem. Manuело pianotait de ses gros doigts sur la table.

— Je suis pas un flic, jura Malko, je veux seulement que vous me dépanniez...

Son intonation était tellement pathétique qu'il sentit Manuело fléchir. Il fallait absolument qu'il établisse son personnage de drogué. Sinon, il risquait d'éveiller la méfiance du Portoricain et de ne pas sortir vivant du Social Club. Sa main s'ouvrit sur les cinq billets de dix dollars qu'il poussa sur la table. Normalement, le prix de la dose était de trente dollars.

— Take my bread(30).

Manuelo n'hésita qu'une seconde avant de poser une main sur l'argent.

— Attends un peu, dit-il à Malko. Lève-toi et va là-bas.

Il lui montrait une porte au fond, surmontée du signe EXIT en rouge. Malko obéit. Aussitôt, Manuelo et le cerbère de la porte l'entraînèrent. La porte franchie, ils se retrouvèrent dans un étroit couloir avec un téléphone, desservant les toilettes et la sortie de secours. Aussitôt, le cerbère plaqua Malko contre le mur et tâta ses poches. Bien entendu, il tomba sur la seringue, grogna et la remit dans sa poche. Mais, il lui saisit aussitôt le bras droit, releva la manche de la chemise brutalement et le tira à la lumière du téléphone, examinant ses veines. Il y avait une demi-douzaine de petits points rouges sur la veine, entourant la saignée du coude. Autant de marques de piqûres. Manuelo eut un sourire méprisant et lâcha Malko.

— Ça va, fit-il. On croyait que tu étais un « man ». Attends là, on t'amène le truc.

Ils repartirent dans la salle. Malko calma les battements de son cœur. La ruse mise au point deux heures plus tôt avec le médecin du Harlem Precinct avait parfaitement marché. Il lui avait suffi de se faire piquer la veine cinq ou six fois.

Trente secondes plus tard, le cerbère revint avec un petit sachet de plastique qu'il lui tendit.

— Fais vite, fit-il. Tu as de la flotte là. Ensuite, tire-toi.

Il resta là tandis que Malko ouvrait le sachet plein d'une poudre blanche granulée, mélange de lactose et d'héroïne. Malko remplit sa seringue d'eau et y mélangea la poudre. Il commençait à être angoissé. Si l'autre ne partait pas, il allait être obligé de se piquer pour de bon...

Mais le cerbère grogna tout à coup.

— OK, va dans les chiottes. Qu'on te voie pas.

Sans demander son reste, Malko s'enferma dans les W.C., balança aussitôt le contenu de l'ampoule au fond de la cuvette et piqua sa veine jusqu'à ce que cela saigne. Puis il ressortit et regagna sa table. Maintenant, il avait identifié un des proches de Juan Carlos Diaz. Il chercha Manuelo des yeux. Le Portoricain se trouvait à une petite table à gauche du bar, avec un couple. L'homme était petit, les cheveux rejetés en arrière et arborait une énorme moustache en croc. Malko pensa immédiatement aux photos de Porfirio Aristos. À côté de lui était assise une fille très brune, aux yeux un peu globuleux, petite, avec des jambes minces et des hauts talons, élégante dans un tailleur rayé bleu... Trente-cinq ans peut-être.

Manuelo se retourna, aperçut Malko, se leva brusquement, et fonça sur lui.

— On t'a dit de foutre le camp, dit-il. Tu as eu ton « fix », non ?

Malko se leva, avec la docilité heureuse d'un drogué satisfait. Sans

discuter.

— Je pourrai revenir ?

— Si t'as du bread. Et téléphone d'abord.

Malko se retrouva dans la rue déserte, au milieu des poubelles et s'éloigna d'une démarche mal assurée... Il lui fallut plusieurs secondes pour repérer la Ford Granada garée en face d'un building inoccupé. En le voyant, Milton Brabeck jaillit de la voiture. Méconnaissable. Un chapeau de toile à fleurs, un T-shirt bleuâtre, aux manches coupées arborant sur la poitrine, le nom de la bière Beck's, un blue-jean effiloché et des baskets en loques...

Chris Jones était moins folklorique, en polo et pantalon bleu. Malko monta dans la voiture, essuya son visage trempé de sueur, observé par les deux gorilles. Il faisait vraiment une chaleur démentielle. Même à minuit.

— Vous vous rendez compte, fit Milton Brabeck outragé, il y a un mec qui a essayé de nous voler une roue, pendant qu'on était dans la bagnole ! un junkie... Quel quartier. Et vous ?

— Il y a Porfirio Aristos, là-dedans, dit Malko. Avec Manuêlo, l'un des assassins de Chiquitin. Lui nous mènera peut-être plus loin. Moi je suis repéré. Un de vous deux va surveiller la sortie de ce Social Club. Je veux savoir où il va.

Chris Jones plissa le front, soucieux.

— Faudrait peut-être demander du renfort.

— Attendez qu'on ait quelque chose, répliqua Malko. Manuêlo va peut-être tout simplement nous mener chez lui. Ce qui sera déjà un résultat.

— OK, dit Milton, c'est moi qui suis le plus dégueulasse. Je vais planquer. Je garde la tire.

— Très bien, dit Malko, on vous attend à l'hôtel.

Il sortit de la voiture avec Chris et ils s'éloignèrent vers la Seconde avenue pour trouver un taxi. Malko était fou d'excitation. Cela avait été une journée fructueuse. Si Juan Carlos Diaz se trouvait encore à Spanish Harlem, il avait une chance de le retrouver.

* *

*

La sonnerie du téléphone fit sursauter les deux hommes. Il était près de deux heures du matin, et affalés dans les fauteuils de la suite, ils regardaient un vieux film à la T.V. Malko décrocha et eut aussitôt la voix pleine d'excitation de Milton Brabeck.

— Ça y est, ils viennent de rentrer dans un building de la 115^e rue, presque au coin de Park.

— Qui, ils ?

— Une fille, Aristos et un gros type costaud, avec un pantalon jaune.

— Nous arrivons, dit Malko.

Chris Jones ferma la télé et grommela, pas enthousiaste :

— Bon Dieu, on va passer toute la nuit à faire les cons...

Cinq minutes plus tard, la Pontiac de Chris Jones stoppait dans Park, juste avant la 115^e rue. Le coin était plutôt sinistre, Park Avenue étant coupée en deux par le chemin de fer aérien menant au comté de Westchester, construit sur des arches de pierre noirâtre. Les terrains vagues alternaient avec les buildings abandonnés ou à moitié détruits. Sous la voie ferrée pendant trois blocs se tenait un marché couvert, grouillant le jour, fermé la nuit. Milton Brabeck émergea d'une cabine téléphonique cachée sous l'arche enjambant la 115^e rue.

— Ils sont dans cet immeuble, au quatrième, dit-il.

L'immeuble faisait le coin de Park et de la 115^e côté nord. Au rez-de-chaussée, il y avait une boutique fermée annonçant Botanical Products. Sur les cinq étages, un seul avait de la lumière.

L'immeuble voisin n'était plus qu'une carcasse abandonnée : il avait brûlé. En face, la 115^e rue était bordée d'un énorme terrain vague.

— L'immeuble a l'air abandonné, précisa Milton. La porte est ouverte.

— Allons-y, dit Malko. Je serais curieux de voir ce qu'ils font là-dedans.

Ils traversèrent la rue, s'engagèrent dans le couloir sombre, puant, aux murs couverts de graffiti. Un rat fila entre leurs jambes. Il n'y avait pas d'ascenseur et l'escalier sentait encore plus mauvais que le couloir. Ils stoppèrent au premier : les portes des deux appartements bâillaient, ouvertes. Au second et au troisième, c'était pareil. Il n'y avait plus une vitre, ni un meuble. On se serait cru dans un immeuble détruit par un bombardement. Entre le troisième et le quatrième, des bruits de musique commencèrent à leur parvenir, couvrant heureusement les craquements des marches pourries. Milt et Chris avaient leur « 357 Magnum » au poing, à tout hasard, mais jusque-là, ils n'avaient pas rencontré âme qui vive.

Malko s'arrêta sur le palier du quatrième. La porte de droite était fermée, celle de gauche n'existait même plus. La musique venait de droite. C'est là que se trouvaient Manuêlo et les autres. Tout doucement, il s'approcha du battant et y colla son oreille. Il entendit des voix, des rires et le son aigrelet d'une guitare. Une belle voix grave chantait en espagnol : Dice muchas gracias a la vida (31)... Malko s'écarta et s'engagea dans l'escalier menant au cinquième. Chris et Milton lui emboîtèrent le pas.

Un étage plus haut, ils débouchaient sur le toit. La chaleur montait

encore du revêtement d'asphalte plat, en terrasse. Les deux appartements étaient déserts, le toit aussi, avec une magnifique vue sur la voie ferrée et les taudis d'à-côté. Derrière l'immeuble, il y avait une série de buildings abandonnés et noirs, particulièrement sinistres. Malko fit le tour du toit et aperçut, sur la façade arrière, un escalier d'incendie qui s'enfonçait dans l'obscurité. Un de ses paliers se trouvait devant l'appartement qui les intéressait...

— Je vais aller voir, dit-il.

Il s'engagea sur la plate-forme métallique et commença à descendre. Le long de l'immeuble, la température était encore plus étouffante que sur le toit. Il arriva au palier et s'arrêta. Heureusement, il n'y avait pas de rideaux. Malko avança tout doucement, restant dans l'ombre : il aperçut une grande pièce nue, meublée uniquement de quelques poufs et de coussins. Le papier des murs partait en morceaux et une ampoule nue pendait au plafond. Ce n'était pas le luxe...

Un grand barbu, torse nu, chantait en s'accompagnant d'une petite guitare mexicaine, une « cotocordo ». À ses pieds, assise en tailleur sur un pouf, se tenait la brune un peu fanée qu'il avait vue au Social Club avec Aristos. Ce dernier, assis sur un coussin, le dos au mur, un verre à la main, bavardait avec Manuêlo et une fille superbe. Malko la prit d'abord pour une Noire tant sa peau était sombre. D'immenses yeux en amande éclairaient un visage à la beauté farouche, avec de hauts méplats et une grande bouche à l'expression méprisante. Elle était vêtue très romantiquement d'une jupe longue à volants et d'un corsage décolleté en carré sur une poitrine impressionnante.

En dépit de sa beauté, Malko concentra son attention sur l'homme qui lui faisait face, assis sur un pouf, lui aussi, en train de fumer un cigarillo. Rondouillard, des cheveux noirs frisés, un visage poupin avec une bouche trop grande et un nez en bec d'aigle. Juan Carlos Diaz, le tueur de Dulles Airport.

CHAPITRE VIII

Dis merci à la vie ! Dis merci à la vie. Le guitariste s'époumonait, plaquant des accords de plus en plus forts sur sa « cotocordo ». La superbe fille à la peau noire dodelinait de la tête, comme envoûtée par la chanson. Soudain, Juan Carlos Diaz, sans ôter le cigarillo de ses lèvres, s'avança vers elle, la prit par la main, la forçant à se lever. Elle obéit avec un sourire complice et tendre. Il la poussa dans la pièce voisine, séparée par un rideau.

Avec précaution, Malko se déplaça, s'accrochant au garde-fou de l'escalier d'incendie, il parvint, en se penchant au-dessus du vide à apercevoir en partie l'autre pièce.

Il y avait une table faite de planches et deux tréteaux avec des bouteilles, des plats débordant de victuailles. La pièce était éclairée par deux chandeliers posés dessus. Juan Carlos Diaz n'avait pas perdu de temps : il était en train de déboutonner le justaucorps de la fille qu'il avait appuyée à la table.

Elle renversait la tête en arrière d'un air ravi. Il s'assit sur une chaise en face d'elle. En riant, prit une grosse pêche jaune, sur la table. Il la pressa alors entre les globes de sa poitrine. Puis, il se mit à lécher le jus qui coulait, remontant jusqu'aux pointes des seins. Le jus dégoulinait à la commissure de ses lèvres et la fille riait, ses cheveux défaits tombant sur son visage. Dans l'autre pièce, le guitariste continuait à chanter ses chansons mexicaines. Le jus de la pêche léché, Juan Carlos Diaz se leva et poussa la fille en arrière, la renversant sur la table, au milieu des plats, les jambes pendant dans le vide.

Elle prit une bouteille de vin et se mit à boire au goulot, restant dans la position où il l'avait mise. Pendant ce temps, le terroriste ôta tranquillement sa veste. Dès que la fille eut fini de boire, il s'approcha et s'allongea à demi sur elle, commençant à relever la longue jupe à volants de la main gauche.

Malko qui commençait à avoir une crampe, abandonna son poste d'observation. Il avait eu assez de sexe pour la journée. Deux minutes plus tard, il émergeait sur le toit de goudron. Milt et Chris le guettaient anxieusement.

— Alors ?

— Il est là, dit-il en s'époussetant.

— Diaz ? fit Chris Jones, incrédule.

— Oui, confirma Malko. Racontant ce qu'il avait vu.

— *Mother fucker* (32) grommela Chris Jones. Penser que ce terroriste recherché par toutes les polices U.S. était en train de faire l'amour à une fille sur une table rendait Chris Jones fou furieux. Il suffisait de

passer un coup de fil au F.B.I. pour qu'une centaine d'agents cernent le building. C'en serait fini de Juan Carlos Diaz. Mais ce n'était pas ce que la C.I.A. voulait.

— Il faut appeler John Peabody, dit Malko à Chris, c'est lui qui doit prendre la décision... Laissons Milton sur le palier du troisième, en planque.

Ils redescendirent le plus silencieusement possible, abandonnant Milton Brabeck dans un des appartements déserts et gagnèrent la cabine téléphonique d'où Milton avait appelé Malko. Dans l'ombre de l'arche du train juste en face du building.

Chris Jones commença par composer le 203 351 11 00, le numéro de la C.I.A. à Langley, demanda le « Security officier » donna son code, et demanda à ce qu'on contacte le patron de la D.O.D. immédiatement. Emergency A 1 dans l'opération « COBRA ». Il raccrocha après avoir donné son numéro, et ils attendirent. Les lumières brillaient toujours au quatrième, mais Malko craignait que Juan Carlos Diaz ne s'en aille.

Enfin, le téléphone sonna. Il décrocha. John Peabody avait la voix nette et parfaitement réveillée. Il se fit raconter les détails de la traque et de la planque, sans interrompre Malko. Enfin, celui-ci conclut :

— Sir, quelles sont vos instructions ?

Le Deputy Director de la D.O.D. n'hésita pas une seconde :

— Kill him.

Il y eut un clic. Il avait raccroché. C'était un ordre à ne pas discuter et à ne pas interpréter. Chris Jones secoua la tête et regarda Malko.

— Je sais que vous n'aimez pas cela, dit-il, but he has to go...

Malko ne répliqua pas. Il n'était pas armé, les gorilles feraient leur métier. Chris sortit de sa poche un petit « 38 » Smith et Wesson Stainless au canon de deux pouces.

— Comme vous venez avec nous, il ne faut pas que vous ayez les mains vides.

Malko prit le revolver et le glissa dans sa veste.

— Quel est votre plan ?

Chris Jones eut un mince sourire.

— On entre, on flingue le mec et on se tire. Faites-nous confiance. On ne blessera personne.

Ils retraversèrent la rue en silence, s'engouffrèrent dans le couloir nauséabond. Milton Brabeck les guettait dans l'ombre.

— Rien n'a bougé, annonça-t-il. Ils chantent toujours.

— On y va, dit Chris Jones. Toi et moi. Le prince reste ici, au cas où ils se tireraient. Le Goitreux a donné le feu vert. Executive Action. Ça ne devrait pas poser de problème.

— Sûrement pas, dit Milton Brabeck.

Les trois hommes se regardèrent quelques secondes. Malko se

sentait à la fois coupable et soulagé de ne pas participer directement à l'exécution de Juan Carlos Diaz. Mais c'était vraiment contre tous ses principes. Il regarda les deux gorilles de la C.I.A. s'enfoncer dans l'escalier sombre et étroit, le cœur serré.

Pourvu que tout se passe bien. De lui-même, il décida de gagner le palier du quatrième. Il prit le Stainless en main, étonné par son poids pour une si petite arme.

Au moment où il parvenait au palier, il y eut un craquement bruyant, suivi d'un bruit plus sec : Chris Jones venait d'ouvrir la porte d'un coup de pied et de se ruer dans l'appartement des terroristes, suivi de Milton Brabeck.

* *

*

Chris Jones s'arrêta brusquement dans la petite entrée sombre. Il distinguait trois portes, toutes fermées. Il avait pensé déboucher directement dans la pièce où se trouvait Carlos Diaz et il hésita une seconde. Laquelle des portes était la bonne ?

Celle du milieu s'ouvrit soudain sur le guitariste barbu, son instrument à la main. D'abord, il ne vit pas l'arme de Chris Jones et l'interpella violemment :

— Hey, are you crazy or what ?

Il vit alors le « Magnum » poussa une exclamation, se retourna et hurla :

— The police is there !

Chris Jones se ruait déjà dans la grande pièce. En une seconde, il photographia la scène. La femme au tailleur bleu était assise à côté d'un énorme Portoricain en chaussures vernies blanches ; un peu plus loin, il y avait Porfirio Aristos. Ils regardèrent le gorille comme si c'était le diable. Chris couvrant la pièce de son arme cria :

— Où est...

Il n'eut pas le temps de continuer. La tenture séparant les deux pièces s'écarta brusquement sur deux silhouettes accolées. D'abord une fille superbe au corsage ouvert, terrifiée, pieds nus. Elle était poussée en avant par un homme que Chris Jones pouvait à peine voir tant il était collé contre elle, la maintenant par un bras passé autour de sa taille.

Dans l'autre, il brandissait un automatique.

Instinctivement, Chris Jones plongeait derrière la cloison, bousculant Milton Brabeck. Impossible de tirer sans toucher la fille. Mais l'autre allait bien être obligé de la lâcher.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ? cria Porfirio Aristos d'une voix aiguë.

Juan Carlos Diaz s'était déplacé rapidement à travers la pièce, vers la fenêtre donnant sur la plate-forme de l'escalier d'incendie. Tout à coup, il pivota de 45°, braqua son arme sur Porfirio Aristos et fit feu. La balle frappa le Dominicain en pleine poitrine et il bascula en avant avec un cri sourd. Déjà Juan Carlos Diaz avait presque atteint la fenêtre. Au milieu des cris aigus de la fille au tailleur bleu. Toujours se protégeant avec la fille, le tueur l'enjamba, tirant un coup de feu en direction de Chris Jones.

Blême, la fille ne disait pas un mot.

Porfirio Aristos se releva et commença à se traîner sur les genoux vers la porte.

Juan Carlos Diaz allongea le bras et tira trois fois. Cette fois, l'avocat atteint en pleine tête, bascula sur le côté et resta immobile. En une seconde, Juan Carlos Diaz lâcha la fille et disparut dans l'ombre de la plate-forme. Chris Jones se rua en avant, mais comme la fille n'avait pas bougé, il ne pouvait toujours pas tirer. Il l'écarta brutalement et sauta à son tour dehors.

Il regarda vers le bas. Rien. Leva la tête et il lui sembla pendant une fraction de seconde deviner une silhouette se hissant sur le toit. De toute façon, le terroriste n'avait pas eu le temps matériel de descendre les quatre étages. Et il le verrait. Donc, il était sur le toit.

Il ressauta dans la pièce. Milton Brabeck était penché sur Porfirio Aristos. Il se redressa :

— Celui-ci a son compte, dit-il, où est l'autre ?

— Sur le toit, dit Chris.

Au même moment, Malko apparut. Chris lui cria aussitôt :

— Attention, surveillez l'escalier, il est sur le toit.

Les autres protagonistes de la scène étaient devenus totalement muets. Visiblement, ils ne savaient pas très bien à qui ils avaient affaire et le meurtre brutal de Aristos les avait abasourdis.

— Je monte par l'escalier de secours, dit Chris.

— Attention, remarqua Milton Brabeck, il y a un autre escalier d'incendie sur la façade.

— OK, fit Chris Jones, descends vite et couvre la rue.

Milton se ruait déjà dans l'escalier. Chris Jones retraversa la pièce tandis que Malko montait vers le toit. Une large tache de sang s'élargissait autour de la tête de Porfirio Aristos. En montant le long de l'escalier d'incendie, Chris heurta du pied un objet métallique. Il le ramassa. C'était un chargeur vide de 38. Le tueur avait rechargé son arme. Il déboucha avec précaution sur le toit, au moment où Malko émergeait de l'appartement abandonné y aboutissant. Les deux hommes se regardèrent étonnés.

Le toit était absolument vide et il n'y avait aucun endroit pour se cacher... C'était plat comme la main.

Juan Carlos Diaz avait disparu.

— Nom de Dieu, c'est pas possible ! fit Chris Jones, je l'ai vu grimper ici, il ne s'est pas envolé.

Malko s'approcha du bord donnant sur la rue et aperçut, cinq étages plus bas, Milton Brabeck qui lui fit signe que tout était normal.

Il y avait bien cinq mètres de vide d'ici à l'immeuble voisin. De l'autre côté, c'était Park Avenue et en face le terrain vague. Il avait fallu des ailes au terroriste pour disparaître. Malko regarda autour de lui. Juan Carlos Diaz n'avait pas eu le temps matériel de descendre l'escalier.

Donc il se trouvait toujours sur le toit. À moins qu'il ne se soit caché dans un recoin de l'appartement.

— Je vais vérifier l'intérieur, dit-il à Chris. Restez là.

Il plongea dans les pièces sombres et vides, le Stainless au poing.

* *

*

Chris Jones, pour la dixième fois, s'approcha du bord pour vérifier s'il n'y avait pas une corniche à laquelle le terroriste aurait pu s'accrocher.

Rien.

Soudain, en se relevant, il aperçut un trou noir sous le revêtement d'asphalte du toit. Aussitôt, il craqua une allumette et poussa un juron. Le toit était un faux toit. Il y avait un espace de quarante centimètres entre le revêtement d'asphalte et le toit lui-même. Largement assez pour cacher un homme. Aussitôt, Chris se mit à plat ventre, la tête dans le noir et craqua une nouvelle allumette. La lueur éclaira une silhouette tapie à moins d'un mètre de lui. Chris n'eut même pas le temps de réagir. Il vit un éclair jaune, fut assourdi par une détonation et eut l'impression de recevoir un coup violent sur la bouche.

Il voulut bouger le bras, se servir de son arme, mais il n'avait plus aucune force. Brutalement, il perdit connaissance, la bouche pleine de sang.

* *

*

Malko sursauta en entendant le coup de feu et se rua hors de l'appartement qu'il était en train de vérifier. Lorsqu'il déboucha sur la terrasse, il ne vit d'abord personne.

Pendant une fraction de seconde, il pensa que Chris avait été précipité dans le vide par Juan Carlos Diaz. Il courut vers le bord du

toit, côté intérieur et aperçut alors, le corps de Chris Jones à demi enfoncé sous le toit. En même temps, il entendit nettement les marches de l'escalier d'incendie vibrer sous le poids de quelqu'un qui descendait à toute vitesse... Il se pencha et devina une silhouette déjà trois étages plus bas. Il tira au jugé, trois coups de feu. Mais les plates-formes carrées en métal protégeaient le fuyard. Il réalisa qu'il avait très peu de chances de l'atteindre.

Revenant vers Chris, il le tira en arrière péniblement. D'abord il ne vit que le sang inondant le bas du visage, il sentit le poids du corps inerte et se dit que Chris était mort. Fiévreusement, il chercha son pouls et le trouva. Faible et irrégulier. Le sang continuait à couler de sa bouche.

À grand-peine, Malko le mit sur le côté pour qu'il ne s'étouffe pas avec son propre sang, et fonça au bord du toit, côté 115^e rue.

— Milton, cria-t-il. Vite, venez, Chris est blessé.

Lui-même retraversa le toit et plongea dans l'escalier d'incendie. Celui-ci aboutissait dans une sorte de ruelle intérieure se prolongeant tout le long du bloc, parallèle à la 115^e rue, débouchant ensuite dans Madison Avenue.

Malko eut l'impression de voler tant il descendit vite les cinq étages. Il sauta à terre, regarda au fond de la ruelle et devina plus qu'il n'aperçut une silhouette claire qui courait. De toutes ses forces il se lança à sa poursuite. Jamais il n'avait couru aussi vite de sa vie. Il ne sentait plus ni la chaleur ni ses anciennes blessures de Hong-Kong. Il volait sur le sol inégal de la ruelle, entre deux rangées d'immeubles condamnés et morts.

Lorsqu'il déboucha, hors d'haleine, sur Madison, il eut le temps d'apercevoir le terroriste qui tournait le coin de la 115^e rue, filant vers l'East River.

Quand il arriva au coin à son tour, Juan Carlos Diaz était au milieu du bloc, courant coudes au corps. Il se retourna, aperçut Malko et tira un coup de feu dans sa direction. Malko ne ralentit même pas. À cette distance un automatique n'était pas plus dangereux qu'une fronde. Il n'essayait même pas de se servir de son Stainless. Il fallait être à dix mètres. Pensant à Chris Jones, il se mit à courir encore plus vite.

Avec une joie intense, il s'aperçut alors que la distance diminuait... Il n'y avait pas un chat sur le trottoir, et de rares voitures qui se préoccupaient peu de ces deux fous disputant un marathon dans Spanish Harlem.

Juan Carlos Diaz traversa Lexington Avenue comme un boulet de canon, Malko sur ses talons à quarante mètres. Lui non plus ne se souciait pas de tirer. On n'entendait plus que le « tap-tap » des semelles sur l'asphalte chaud. Malko se demandait s'il allait pouvoir tenir le coup. Il aurait donné une aile de son château pour voir une

voiture de patrouille. Mais rien...

Lorsqu'ils franchirent la Troisième avenue, leur allure avait nettement ralenti. Le feu était au vert ils faillirent tous deux se faire écraser par des voitures. Il y avait une circulation nulle dans les rues transversales, mais les avenues étaient encore animées.

Malko commençait à se demander où Juan Carlos Diaz allait. À moins qu'il ne soit parti au hasard. De toute façon, il était décidé à ne pas abandonner la poursuite.

Le terroriste venait d'atteindre la Seconde avenue. Il hésita une fraction de seconde et tourna à gauche, disparaissant aux yeux de Malko. Celui-ci déboucha à son tour dans la Seconde avenue quelques secondes plus tard. Il s'arrêta net. Juan Carlos Diaz avait disparu !

Par contre, à dix mètres, il y avait un Portoricain en train de téléphoner d'une des rares cabines publiques non démolies. Malko se rua sur lui et l'arracha sans douceur de la cabine. Voyant son arme, le Portoricain prit l'air terrifié et ne résista pas.

— Vous avez vu quelqu'un courir ? demanda Malko.

Le Portoricain hocha la tête, de plus en plus terrifié.

— Si, si...

— Où est-il ?

L'autre tendit la main vers le milieu de l'avenue.

— Là-dedans, sous le métro. Je l'ai vu descendre là.

Il montrait un point précis. Malko se précipita. La Seconde avenue était coupée en deux dans le sens de la longueur par une petite palissade de bois. Il la franchit d'un bond et atterrit sur un sol fait d'énormes madriers carrés qui recouvraient la chaussée sur une vingtaine de blocs. Certains manquaient. Il vit un trou noir, à ses pieds, alluma une allumette. C'était une véritable caverne, qui s'étendait dans tous les sens. Il se laissa tomber dedans et craqua une autre allumette, devinant un dédale immense qui se prolongeait jusqu'aux buildings d'en face, et sur plus d'un kilomètre le long de l'avenue. Il écouta : rien.

Jamais il ne retrouverait Juan Carlos Diaz dans ces catacombes. Découragé, il se hissa à la surface et alla retrouver son Portoricain.

— Vous avez vu ! fit l'autre. On devait faire un métro, et puis on ne l'a jamais fait, mais ils n'ont pas rebouché non plus. Alors les junkies creusent des galeries la nuit pour aller piller les magasins par le dessous. C'est dangereux, il ne faut pas descendre là-dedans, vous pouvez vous faire tuer. Il y a des galeries qui donnent sur des immeubles abandonnés. Même la police n'ose pas y aller. J'espère que... un jour, ils reboucheront tout ça...

Voilà pourquoi Juan Carlos Diaz courait si vite. Une fois de plus il venait d'échapper à Malko. Le chercher dans ce labyrinthe aurait été du suicide. Remettant son Stainless dans sa poche, il repartit aussi vite

qu'il le pouvait vers Park Avenue. Il avait l'impression d'avoir un brasier dans la poitrine et sa bouche était totalement desséchée. Malheureusement, le Perrier était inconnu à Spanish Harlem.

* *

*

Deux voitures de police et une ambulance du Mount Sinai Hospital étaient arrêtées en travers de la 115^e rue. Il n'y avait personne dans l'ambulance et Malko se précipita dans l'escalier. Négligeant l'appartement du quatrième où il entendait des voix, il fonça sur le toit.

Juste au moment où deux infirmiers, surveillés par Milton Brabeck, chargeaient Chris Jones sur une civière. Il avait déjà deux tuyaux de transfusion et de sérum dans les bras et semblait toujours inanimé. Milton Brabeck vint vers Malko, le visage crispé par l'angoisse.

— Il a pris une balle en pleine gueule, dit-il. Elle n'est pas ressortie et on ne sait pas si elle a touché quelque chose d'important... On va l'opérer tout de suite.

Les infirmiers commençaient à descendre la civière avec précaution dans l'étroit escalier. Milton et Malko s'arrêtèrent au quatrième. La pièce était pleine de policiers en uniforme. On avait jeté une veste sur la tête de Porfirio Aristos et tous les autres avaient disparu. Répondant à l'interrogation muette de Malko, Milton précisa :

— Ils ont filé pendant que je m'occupais de Chris.

Ça avait peu d'importance maintenant. Juan Carlos Diaz ne se laisserait pas surprendre une nouvelle fois... Malko s'appuya au mur, découragé, stupéfait de la brutalité des réactions du terroriste. Avant de s'enfuir il avait pris le temps d'abattre celui qu'il prenait pour un traître... Il n'y avait plus qu'à recommencer à zéro.

— Le patron est prévenu, dit sobrement Milton Brabeck.

Sans commentaire. John Peabody allait passer une mauvaise fin de nuit... Soudain Malko réalisa quelque chose. Il était arrivé à cette planque grâce à Christina Lamparo. Or, Manuêlo s'était échappé et la visite de Malko risquait de lui paraître éminemment suspecte, après ce qui s'était passé. Malko qui était venu de la part de Christina... Il s'approcha de Milton Brabeck :

— Milton, dit-il, j'ai besoin de trouver d'urgence l'adresse d'une meter maid qui s'appelle Christina Lamparo, et qui dépend du 25^e precinct. Ce ne doit pas être difficile avec tous les policiers qui sont ici.

« Ensuite, nous irons la voir. »

Avant tout, il fallait éviter à la meter maid les représailles des amis de Juan Carlos Diaz. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à essayer de

retrouver le terroriste dans une ville de seize millions d'habitants.

CHAPITRE IX

L'ascenseur se referma avec un grincement sinistre. Les murs de céramique bleue faisaient ressembler le hall à une piscine et les portes peintes en vert étaient creusées de graffiti obscènes. Trois ou quatre Portoricains en maillot de corps étaient assis sur les marches, inquiétants et goguenards. Le building de brique rouge de vingt-cinq étages, au coin de la 108^e, avec vue imprenable sur le chemin de fer chevauchant Park Avenue faisait partie des « prospects », les super-clapiers que l'État avait fait construire entre Park et Lexington, pour lutter contre la lèpre de Spanish Harlem. Des familles de quinze personnes s'y entassaient dans trois pièces. À un bloc de là, un immeuble éventré et déserté, béait comme après un bombardement.

Christina Lamparo, certes, habitait sur Park Avenue mais ce n'était pas encore le luxe. Malko appuya sur le bouton du dix-septième. Depuis quatre heures du matin, une voiture bleue du 25^e precinct surveillait l'entrée de l'immeuble. Dissuasion au cas où Manuêlo se serait manifesté.

Arrivé devant l'appartement 17 G. Malko sonna. Il y eut un glissement derrière le battant et la voix de petite fille de la meter maid demanda :

— Qui c'est ?

— C'est moi, Malko, dit Malko.

La porte s'entrouvrit aussitôt sur une tignasse frisée. Christina ne portait pas sa perruque... Reconnaisant Malko, elle ouvrit le battant en grand avec un sourire ravi. Quatre secondes plus tard, elle était collée contre lui, uniquement vêtue d'un T-shirt arrivant à mi-cuisses que sa poitrine épanouie menaçait de faire éclater. Elle entraîna Malko vers un canapé à fleurs avec des intentions non équivoques.

— Faut se dépêcher, souffla-t-elle, mon mari revient quelquefois le matin.

Elle chercha sa bouche.

Malko arrêta son geste et se dégagea.

— Christina, dit-il, je ne suis pas venu pour ça.

La meter maid prit l'air comiquement déçu. Avec une moue d'enfant triste. Elle tira sur le T-shirt.

— Oh ! je ne te plais plus ?

— Si, si, affirma Malko, mais il y a quelque chose de plus important. Tu es en danger de mort.

Il lui raconta sa nuit sans préciser pour quelle agence fédérale il travaillait. Christina Lamparo écoutait bouche bée, de la terreur plein les yeux, vibrant aux moments les plus épiques, comme si elle

regardait une émission de télé. Finalement, son visage s'éclaira :

— Mais alors, tu es de la police toi aussi. Voilà pourquoi tu me posais toutes ces questions...

— C'est ça, dit Malko. Manuêlo sait que je te connais, il se doute que je ne suis pas un vrai drogué. Juan Carlos Diaz ou lui peuvent vouloir se venger de toi. Souviens-toi de Chiquitin. Alors, d'accord avec ton precinct, tu vas prendre des vacances. Tu pars cet après-midi. À Acapulco. Tout est arrangé. Tu vas dire à ton mari que tu es envoyée en stage à Washington. Que tu as été sélectionnée. Tu donneras une adresse. Ton courrier suivra.

— À Acapulco ! fit Christina Lamparo ravie. J'ai jamais été au Mexique, ça doit être chouette !

— C'est très chouette, assura Malko. Maintenant peut-être que tu peux m'aider. Je t'ai décrit les gens qui se trouvaient hier soir avec Juan Carlos Diaz, est-ce que tu en connais ?

Il attendit sans trop d'espoir. Dehors un train passa, faisant trembler tout le building. Christina Lamparo se concentrait, le front plissé.

— La fille, dit-elle soudain, celle qui se faisait sauter par ce Juan Carlos Diaz. Je crois que...

— Oui ? fit Malko, suspendu à ses lèvres.

Christina Lamparo secoua la tête.

— Je ne sais pas son nom, ni où elle habite... mais un jour elle est venue au Social Club, elle avait une combinaison toute dorée. « Terrific » ! Elle a causé avec Manuêlo et je me souviens qu'il m'a dit qu'elle était habillée comme ça parce qu'elle allait à son travail, comme disc-jockey, dans une discothèque. Il me disait que si je voulais travailler avec lui, il m'aurait un job comme ça. Qu'elle se faisait près de cinq cents dollars par semaine...

— Tu sais quelle discothèque ?

Elle se mordit la lèvre, confuse.

— Il a dit le nom, mais j'ai oublié...

Son cerveau n'était pas à la mesure de ses appâts. Malko comprit qu'il n'en sortirait rien de plus. Il se leva.

— Christina, une voiture viendra te chercher dans deux heures pour te conduire à l'aéroport. En attendant il y a deux policiers du 25^e precinct en bas. Amuse-toi bien à Acapulco.

Elle se serra contre lui, sentit le revolver glissé dans sa ceinture, roucoula :

— Dis donc, toi aussi tu es armé comme un cop... Tu es sûr que tu n'as pas le temps ?

— Non, dit Malko, en flattant sa croupe ferme. Quand tu reviendras d'Acapulco.

— Oh oui ! fit Christina Lamparo, je serai bronzée et je vais peut-

être apprendre des trucs avec les Mexicains...

Quand elle reviendrait, lui serait à Liezen... Elle le regarda monter dans l'ascenseur et au dernier moment dans le couloir désert releva son T-shirt sur son ventre nu.

— Regarde ce que tu perds, dit-elle en riant.

Ce fut la dernière vision qu'il emporta d'elle. La nymphomanie à ce degré-là, c'était touchant... Mais Malko pensait surtout à Chris Jones, luttant contre la mort au Mount Sinai Hospital. On devait le réopérer ce matin. Quant à Juan Carlos Diaz il était en liberté dans New York. Sa seule chance de renouer la piste était de retrouver la mystérieuse fille en doré.

* *

*

La chambre portait en grosses lettres « Intensive Care Unit. No admission ». Malko frappa à la porte vitrée et entra. Chris Jones était étendu, nu, à l'exception d'un slip, sur un lit étroit, ses pieds dépassant presque, le cou et le bas du visage disparaissaient sous des bandages. Une infirmière achevait de lui faire une piqûre et un médecin étudiait un paquet d'analyses. Malko s'approcha de lui. C'était l'interne qu'il avait déjà vu durant la nuit.

— Comment va-t-il ?

Le médecin eut une moue dubitative.

— Il y a une petite chance de le sauver. Ses dents lui ont probablement sauvé la vie. La balle a frappé deux incisives, ce qui lui a fait perdre beaucoup de force. Ensuite après avoir traversé la gorge, elle s'est logée à l'arrière du cou, à quelques millimètres de la veine jugulaire. Un miracle. Nous allons essayer de l'extraire dans une heure. J'espère que tout se passera bien. Mais il est très choqué...

Malko regarda le gorille avec attendrissement. Pensant qu'un jour, lui aussi pourrait se retrouver sur un lit d'hôpital, le corps truffé de plomb. Ce qui lui était déjà arrivé après son aventure de Hong-Kong. Chris Jones semblait pathétiquement impuissant, avec des sondes partout, des tuyaux enfoncés dans les bras et dans les narines. Complètement inconscient.

— Je téléphonerai dans la journée, dit Malko.

Il n'avait pas grand-chose à faire jusqu'au soir. À part relever la liste des discothèques. John Peabody insistait pour que le D.O.D. continue son enquête, parallèlement à celle du F.B.I. et de la police new-yorkaise. Les journaux parlaient peu du massacre de la 115^e rue, attribuant celui-ci à un règlement de compte entre junkies. Le nom de Chris Jones n'avait pas été prononcé.

Joe Colombo devait venir le prendre à neuf heures au Carlyle pour

commencer la tournée des discothèques. Au volant de son monstre cette fois.

* *

*

Malko ressortit du Club, déprimé. La plus ancienne discothèque de New York respirait la tristesse. Un plafond trop haut, la faisait ressembler à un rendez-vous de chasse, les gens étaient moches, les sièges inconfortables et surtout le disc-jockey n'avait rien de la somptueuse créature qui s'était offert à Juan Carlos Diaz.

Joe Colombo attendait en double file au volant de son monstre tout astiqué, long comme un paquebot, mâchonnant son éternel cigare. Malko se laissa tomber sur les coussins arrière et allongea ses jambes. Il n'avait parlé à personne de l'indication donnée par Christina à part John Peabody. Il ne tenait pas à voir des centaines d'agents débarquer dans toutes les discothèques de New York...

— Où allons-nous maintenant ? demanda-t-il.

C'est Joe qui avait établi l'itinéraire d'après la liste préparée par le D.O.D. Le gros Italien grimaça un sourire.

— Nulle part, boss. On les a toutes faites...

— Ce n'est pas possible, dit Malko affreusement déçu.

— Hé si ! fit Joe. Le Club, l'Interdit, l'Hippotamus, le Sherry Netherland, le Play Boy, El Morocco, le Raffles, le Church, Regines... Mais si vous voulez, je connais deux frangines dans Mulberry Street qui vous feront une gâterie pour cinquante dollars. Belles comme des madones et propres.

— Merde, fit Malko accablé.

C'était foutu. Il allait falloir repasser l'histoire au F.B.I. pour qu'il fasse une enquête systématique. La fille avait peut-être travaillé accidentellement. Mais cela prendrait des semaines.

— Écoutez, fit Joe, allons chez Patsy's bouffer des spaghetti, ça vous fera du bien... Il est onze heures... OK ?

— OK, fit Malko de guerre lasse. Il n'avait pas dîné, mais la déception lui coupait l'appétit.

* *

*

Malko enroula ses spaghetti imbibés de sauce rougeâtre autour de sa fourchette et essaya de mastiquer sans appétit. Patsy's était grand comme un mouchoir de poche et ressemblait à une taverne napolitaine avec ses bouteilles de chianti aux murs et ses nappes à carreaux. C'était bourré et sans Joe, ils n'auraient jamais eu de table.

Devant, il y avait une douzaine de longues Cadillac noires toutes immatriculées dans le New Jersey, fief de la Mafia.

Joe, la bouche pleine, se pencha vers Malko lui désignant un grand brun empâté encadré de deux blondes vaporeuses.

— Vous voyez le type là-bas ? C'est Ze Lucarelli. Six non-lieux ! Il a flingué cinq types en une seule semaine. Il agita son cigare et hurla à travers la salle : « How are you, Ze ».

L'autre leva la tête et agita son cigare à son tour.

— Pretty good, thank you, répondit le mafioso avec un gracieux sourire.

Cela ne dérida pas Malko. Christina devait déjà être en train de copuler avec un Mexicain à trois mille cinq cents milles de New York et il n'était pas question de lui demander un supplément d'information. Il regarda Joe qui s'était arrêté de s'empiffrer, comme frappé de paralysie soudaine. Tout à coup, il frappa son front plat de la main gauche si fort qu'il fit tomber la cendre de son cigare dans ses spaghetti.

— Porca madonna ! gémit-il. On en a oublié une !

— Une quoi ? demanda Malko les spaghetti en l'air.

— Une discothèque ! Une nouvelle où j'ai conduit un « capo » de Miami il y a une semaine. Je sais plus son nom mais c'est sur la 54^e rue.

Malko avait déjà posé sa serviette.

— Allons-y, dit-il.

Laissant leurs spaghetti en plan, ils payèrent et sortirent. Joe bougonna, regrettant déjà d'avoir parlé, la bouche encore pleine de spaghetti. Trois minutes plus tard, ils remontaient la 54^e rue que Joe avait été prendre à la Huitième avenue. Tout à coup, Joe ralentit. Malko aperçut une entrée ressemblant à celle d'un théâtre avec devant une sorte d'enclos de cordages en velours rouge. Des lettres de néon annonçaient Club 54.

— C'est là, exulta Joe Colombo. Je me souviens même qu'il faut demander Steve. J'y vais.

Il arrêta son monstre et roula jusqu'au cerbère gardant l'enclos.

Malko le vit parlementer sans ôter son cigare et revenir épanoui.

— C'est OK, dit-il. J'ai dit que vous étiez un « consigliere » du capo de Saint Louis. Vous pouvez y aller. Je vous attends là.

* *

*

Deux pédés dansaient face à face, se déhanchant amoureusement au rythme dément de la musique. Autour d'eux, des mâts couverts d'ampoules électriques multicolores et terminés par des feux tournants

montaient et descendaient au milieu des danseurs dans une orgie de lumière, sans parler des innombrables projecteurs de toutes les couleurs inondant la piste de lueurs psychédéliques. Une fille en blanc tournait autour d'un des mâts avec des secousses obscènes comme si elle voulait faire l'amour avec les milliers d'ampoules. Les gens dansaient sans s'arrêter comme en état d'hypnose sans regarder leurs voisins, souvent même sans voir leur partenaire.

Depuis qu'il était entré au Club 54. Malko avait dans les oreilles le « poum-poum-poum-poum-poum » lancinant des tambours invisibles qui se superposait à tous les disques leur imprimant un rythme sauvage, primitif... En réalité la musique venait d'un mixage de bandes magnétiques et les lumières variaient à son rythme ; grâce à un ordinateur. C'est ce qui donnait cette ambiance envoûtante de cérémonie religieuse sans fin. Cela rappelait à Malko les derviches tourneurs et leurs tambourins qui tournoyaient jusqu'à ce qu'ils s'écroulent.

Il se laissa tomber sur un des canapés en Skaï blanc qui parsemaient l'immensité du Club 54. Observant la seule chose qui l'intéressait vraiment : la cabine des disc-jockeys. C'était une sorte de chaire en acier, carrée, suspendue à côté de la piste comme un poste de commande de science-fiction. Mais d'où il se trouvait il ne pouvait voir tout l'intérieur. Il fallait d'abord qu'il s'habitue aux lieux.

Une fille vint se laisser tomber près de lui avec une visière en mica vert, un petit sac en bandoulière, l'air complètement « stoned ». Malko se poussa un peu.

Il n'y avait pas de tables, pas de service non plus. Au milieu d'une espèce de no man's land, trônait un quadrilatère d'acier avec un couvercle prêt à se refermer comme une boîte béante. D'énormes saladiers de jus de fruits et des piles de verres en composaient l'essentiel. Le Club 54 n'ayant pas de licence d'alcool, on ne buvait que de la limonade dans cet endroit dément. Malko s'était servi un verre d'un liquide rougeâtre et peu appétissant...

Un garçon s'approcha de lui, dansant au rythme de la musique, poussant devant lui une sorte de balai ramasse-miettes, curieusement vêtu de baskets et d'une tenue de coureur de marathon... Il continua son chemin, vidant les cendriers et ramassant les verres vides, ignorant superbement la clientèle... Et la musique ne s'interrompait jamais. Les « beat » finissait par vous marteler le cerveau pour vider vos pensées. On avait envie de se jeter sur la piste et de danser jusqu'à tomber.

Les deux pédés continuaient à évoluer gracieusement se prenant parfois par la taille, dans l'indifférence générale. Une femme vêtue d'un ensemble en soie rouge extrêmement élégant commença à danser toute seule, lançant les bras dans tous les sens, sans que personne ne

lui accorde un regard...

Malko s'arracha à son canapé de skaï. La fille à côté de lui, s'était endormie... Il contourna le bar, cherchant les escaliers desservant le haut du club. C'était un ancien théâtre et les nouveaux propriétaires, s'ils avaient dépensé un million de dollars pour la sono, avaient laissé les sièges des balcons tels quels, utilisant uniquement le parterre, avec le minimum d'aménagements à part la sono. Seule, l'entrée luxueuse en laque rouge, décorée de superbes caoutchoucs, laissait présager un endroit de luxe... Malko s'engagea dans un escalier tendu de moquette rouge et déboucha au premier étage. Des individus de sexe indéterminé fumaient du haschisch, en vrac dans de profonds canapés rouges qui devaient heureusement être ignifugés. Mais l'odeur prenait à la gorge. Malko évita de justesse un Noir qui se déplaçait comme un zombie, « stoned », les yeux vitreux, secoué par la musique qui parvenait jusque-là. Les gradins étaient presque entièrement vides, à part quelques drogués étendus béatement entre les travées.

Malko parvint jusqu'au bord du balcon. De là, il dominait la piste de danse et surtout la « chaire » des disc-jockeys. Ils étaient quatre, jonglant avec les plateaux des électrophones et les bandes magnétiques, éclairés par l'immense écran du fond de la salle sur lequel on effectuait des projections variées et bizarres. Mais Malko ne put détacher ses yeux d'une cinquième silhouette : une fille assise sur un tabouret au milieu de la chaire, trop bas pour qu'on puisse la voir d'en bas. Éblouissante dans une sorte de salopette de soirée dorée, avec de longs cheveux noirs et un visage de reine. La maîtresse de Juan Carlos Diaz.

Ainsi elle était quand même venue travailler.

Il lui fallut pas mal de temps pour comprendre qu'elle passait son temps à préparer des cigarettes de « hasch » aux disc-jockeys pour qu'ils puissent se concentrer sur leur travail... Fasciné, il l'observa un long moment, puis la tête vide, se dirigea vers la sortie. Maintenant, il fallait exploiter son information. C'est là que cela devenait délicat.

* *

*

— Vous l'avez, annonça Joe Colombo.

Il se retourna et tendit l'écouteur du téléphone de la Cadillac à Malko. Cette fois, John Peabody avait laissé son numéro personnel... Malko raconta brièvement au Deputy Director de la D.O.D. comment il avait retrouvé la disc-jockey. L'Américain l'écouta et demanda :

— Vous pensez qu'elle sait où se trouve Juan Carlos Diaz ?

— C'est possible, dit Malko, mais pas certain. Nous avons encore au moins une heure. Vous avez le temps de prévenir le F.B.I., qu'ils

viennent la cueillir.

John Peabody jura à l'autre bout du fil. Malko croyait voir son goitre monter et descendre.

— Je ne veux pas de F.B.I., dit-il. Elle ne parlera pas avec eux, ou trop tard. Nous pouvons nous en occuper nous-mêmes. Passez-moi Joe.

Malko tendit l'écouteur à l'Italien.

Joe Colombo colla l'appareil à son oreille sans cesser de mâchonner son cigare, écouta, ponctuant de brefs grognements. Dans le rétroviseur, Malko vit ses petits yeux briller d'une joie mauvaise. Enfin, il raccrocha et se retourna.

— Le patron dit que vous avez fait du bon boulot, grasseya-t-il. Maintenant on va vous donner un coup de main pour la petite.

— Qui ça « on » ? demanda Malko.

— Des amis, répliqua Joe d'un ton mystérieux. Je vais vous laisser là et je vais aller les chercher. À cette heure-ci, ils sont en train de jouer au poker au Luna's, dans Mulberry Street. Ce sont des garçons sérieux et qui aiment rendre service. Mr. Peabody m'a expliqué ce qu'il voulait. C'est facile.

Malko n'aimait pas ça du tout. Mais Joe descendit et lui ouvrit cérémonieusement la portière.

— À tout à l'heure, fit-il avec un clin d'œil. Je reviens avec mes potes. Surveillez la petite. Je vous retrouve à l'intérieur. Jamais entendu parler de Franckie « The Bug » et de « Fat » Fungi ?

— Non, dit Malko.

— Eh bien ! nous allons faire connaissance, fit l'Italien.

* *

*

Une douzaine de couples oscillaient encore sur la piste, en pleine cacophonie musicale, éblouis par les éclairages multicolores. Des couples dormaient sur les canapés blancs, ivres de drogue. Seul, à un canapé en retrait, un couple étrange semblait parfaitement réveillé.

« Fat » Fungi avait le cou si épais que sa tête semblait montée directement sur son torse. Ses traits lourds ne reflétaient absolument aucune expression. Pour un mètre soixante il devait peser cent dix kilos. Une chevalière avec un brillant étincelait à son petit doigt gauche et il buvait avec componction sa limonade. Seul, son costume à grosses raies marron pouvait le faire remarquer.

Frankie « The Bug » ressemblait à une mante religieuse sans religion avec sa silhouette osseuse et son visage aux méplats accentués. Il se grattait sans arrêt, ce qui lui avait valu son surnom(33). Son costume noir et ses cheveux calamistrés rejetés en arrière, lui

donnaient l'air d'un croque-mort. C'était un tueur froid et méthodique, ce qui lui avait permis de réussir une cinquantaine de « contrats » sans ennuis majeurs.

Les deux Italiens étaient arrivés une heure plus tôt, accompagnés de Joe Colombo. Les présentations avaient été brèves et plutôt froides. Ils s'étaient fait montrer la fille en doré, Joe était reparti, et, depuis, ils attendaient comme des araignées au fond de leur toile.

Malko se leva et partit vers la sortie, poursuivi par la musique. Le trottoir était encore brûlant de la chaleur de la journée. La longue Cadillac noire de Joe stationnait juste en face du Club 54. Joe Colombo fit un clin d'œil à Malko. Les deux Italiens venaient de sortir sur ses talons et de le rejoindre.

— On est prêts, dit Frankie « The Bug » d'une voix sépulcrale.

— C'est comme si vous l'aviez, renchérit « Fat » Fungi. Faudrait peut-être mieux que vous alliez vous reposer... On aime bien travailler seuls.

Malko n'eut pas le temps de protester. Joe s'était rapproché et lui glissait à l'oreille :

— Le boss a dit qu'il fallait pas que vous vous mêliez à ça. Dès qu'on est fixé, je vous appelle à l'hôtel, OK ?

C'était plutôt un ordre qu'un conseil. Malko réalisa que la C.I.A. était en train de le manipuler. Furieux, il leva le bras et se jeta dans le premier taxi qui passait.

* *

*

Joe Colombo avait mis la radio, un talk-show imbécile. Deux couples sortirent du 54 puis quelques isolés. C'étaient les derniers. Mais vingt minutes se passèrent encore avant que la fille n'apparaisse. Escortée de deux jeunes titubant de drogue. Ils partirent vers la Huitième avenue et elle vers la Septième. Chercher un taxi. Frankie « The Bug » avait arrêté de mâcher son chewing-gum. Il n'y avait plus de taxis devant le 54. Joe démarra pour stopper trente mètres plus loin à la hauteur de la fille. Frankie « The Bug » et « Fat » Fungi descendirent en même temps. La fille se retourna en entendant le claquement des portières. La vue de la limousine la rassura.

Les deux Italiens marchaient sur elle.

Sans un mot, « Fat » Fungi referma autour d'elle ses bras simiesques, la souleva du sol et l'entraîna vers la Cadillac. La fille hurla, au moment où l'Italien la jetait à l'arrière de la limousine, mais le trottoir était désert. L'enlèvement n'avait pas duré trente secondes.

Joe démarra sans secousse et tourna immédiatement dans la Septième avenue. Folle de terreur, la Portoricaine se débattait entre

les hommes à l'arrière. Elle griffa Frankie « The Bug » qui lui envoya une gifle sèche.

— Laissez-moi, pleurnicha-t-elle, je vais appeler la police. Qui êtes-vous ?

— On a des questions à te poser, fit « Fat » Fungi.

La Portoricaine commençait à retrouver son sang-froid.

— Je ne sais rien, je ne comprends rien, laissez-moi descendre ! hurla-t-elle, vous savez ce que vous risquez.

Frankie « The Bug » fronça les sourcils et fit « tch ! tch ! ». De la main, gauche il tira le zip de la salopette dorée, libérant deux seins superbes. Alors sa main droite, armée du cigare de Joe s'abattit sur la peau du sein gauche et s'y ficha.

Le hurlement de la fille fit sursauter Joe qui donna un brusque coup de volant. Frankie laissa le cigare d'interminables secondes. Lorsqu'il le retira, il y avait sur la peau brune, une tache noire bordée de rouge.

— Hé, n'y allez pas trop fort les gars ! cria Joe Colombo de l'avant.

Frankie « The Bug » eut un sourire plein d'indulgence.

— Vous ne savez pas y faire avec ces traînées, Joe, dit-il. Dans cinq minutes, elle nous mangera dans la main.

Il prit la Portoricaine par ses longs cheveux.

— Comment t'appelles-tu ?

— Angela, sanglota la fille, Angela Ruthmore.

— OK, Angela, fit le mafioso, d'un ton jovial. Si tu es gentille, tout va très bien se passer. Tu reviendras chez toi dans cette belle bagnole et on s'arrêtera même dans une pharmacie pour soigner ton bobo... Maintenant si tu fais la conne, on va t'emmener voir des copains qui vont te sauter pendant quelques jours. Ensuite, ils te mettront dans une robe de ciment et te foutront au fond de l'Hudson River. Tu piges ?

Il lui tira les cheveux, la forçant à s'agenouiller entre eux deux. Elle pleurait, essayant de refermer son zip.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Hier soir, tu étais avec un type, Juan Carlos Diaz. On veut savoir où il crèche. Tout sur lui.

Joe Colombo avait enfilé la 42^e rue et filait vers l'East River Drive, pour regagner Little Italy.

Elle ne répondit pas. Frankie « The Bug » lui tordit les cheveux et dit d'une voix douce et menaçante :

— On t'a posé une question, Spikie...

— Je ne peux pas... Je ne peux pas répondre, bredouilla-t-elle. Je ne sais pas.

— Mais si, tu sais, fit Frankie.

Lentement il approcha le cigare du visage d'Angela Ruthmore. Elle

essaya de reculer, poussa un gémissement et dit rapidement :

— Je connais seulement un peu l'homme dont vous parlez.

— Depuis combien de temps, demanda Frankie « The Bug ».

— Deux mois environ.

— Tu habites avec lui ?

— Non ! Non !

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis, comme le cigare se rapprochait, elle murmura :

— Je l'ai vu plusieurs fois avec Manuêlo. C'est un vrai révolutionnaire. Il m'avait promis de m'emmener à Cuba... Mais je ne savais même pas qu'il était armé. Manuêlo m'avait dit qu'il était à New York pour faire des discours, organiser le F.A.L.N.P...

— Où habite-t-il ? insista l'Italien. Où ?

— Je ne sais pas, je vous le jure !

— Où habite-t-il ?

— Je ne sais pas. Je ne savais pas qu'il venait hier soir. On devait écouter de la musique.

— Où l'as-tu connu ?

— Au 54, je l'ai vu souvent avec des filles.

— Quelles filles ?

— Je ne sais pas.

Joe, à l'avant soupira, ils venaient d'arriver à l'East River Drive.

— On va encore se balader longtemps ?

— Non, dit Frankie « The Bug ».

Il avait l'impression que la fille ne disait pas tout ce qu'elle savait. Elle s'était reprise, maîtrisait sa voix. Il fallait lui faire peur. Il se pencha vers l'avant et dit à Joe Colombo :

— Va chez Vicente. Puisqu'elle est conne, on va en faire un « Turkey ».

Aussitôt Angela tenta de se redresser.

— Non, non, pas ça ! cria-t-elle. Laissez-moi partir je vous ai parlé.

Elle avait très bien compris la signification du mot « Turkey ». En argot de la Mafia, cela signifiait une loque humaine, les yeux crevés, les membres mutilés, la langue arrachée, les seins coupés. La punition qu'on réservait aux traîtres. Frankie « The Bug » eut un sale sourire.

— J'ai idée qu'on va bien s'amuser avant de la foutre dans le ciment. J'ai toujours eu envie de me taper une petite Spikie bien foutue comme ça.

Angela Ruthmore bascula brusquement en pleine crise d'hystérie, se débattant de toutes ses forces entre les mains des deux mafiosi.

— Je vous ai tout dit, supplia-t-elle. Je ne sais pas où il habite, je ne sais rien de lui.

— Tu n'as pas tout dit, fit Frankie.

Nouveau silence, ponctué de sanglots et du grondement de la voiture. Puis la petite voix d'Angela dit :

— Il m'a seulement dit qu'il voulait m'emmener demain au World Trade Center.

— Pourquoi ? demanda Frankie « The Bug ».

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas, je vous le jure. Il avait un rendez-vous. Demain jeudi.

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas.

— Où ? exactement.

Maintenant, elle était brisée.

— En haut, je crois, sur la terrasse, parce qu'il m'avait dit qu'on verrait la statue de la Liberté, dit-elle. Je l'ai jamais vue. Je vous jure que c'est tout ce que je sais.

Si c'était vrai, cela suffisait. Frankie « The Bug » frotta ses mains sèches l'une contre l'autre. Satisfait.

— On va la faire coucher chez Vicente, dit-il.

Angela Ruthmore sursauta.

— Mais vous m'avez dit !

Frankie « The Bug » la gifla sèchement.

— Tais-toi, petite conne. On te fera rien.

Vicente avait le plus beau Funeral Home de Mulberry Street, au cœur de Little Italy. C'était aussi un garçon sûr. Ancien de l'équipe « Crazy Joe ».

Joe Colombo fit claquer sa langue.

— Le boss va être content.

CHAPITRE X

Malko regarda la statue de la Liberté, à l'entrée du port de New York. Elle semblait minuscule, vue du cent septième étage de la tour sud du World Trade Center. La vue, dans toutes les directions, coupait le souffle. Érigées en bordure du West Side Highway, à l'extrême sud de Manhattan, entre Barclay Street et Liberty Street, les deux tours jumelles de cent dix étages dominaient New York de près de quatre cent cinquante mètres. On se serait cru en avion.

Un bataillon d'enfants arrivait droit sur Malko et il s'écarta pour ne pas être broyé par la meute hurlante. L'Observatory Deck, au cent septième étage, était devenu l'attraction touristique numéro un de New York. Une grande galerie tapissée de moquette lavande courait le long des quatre faces de la tour sud, transparentes grâce à leurs énormes panneaux de verre teinté descendant jusqu'au sol. En collant son front à la glace, on pouvait apercevoir, quatre cent cinquante mètres plus bas, les voitures dans Church Street, grosses comme des fourmis. Les enfants passés, Malko observa un hélicoptère qui décollait le long de West Side Highway et se remit à surveiller la foule qui débarquait à intervalles réguliers de l'ascenseur. Moins d'une minute pour cent sept étages... La foule débarquait au milieu de la face est et tournait ensuite en sens inverse des aiguilles d'une montre. La cafétéria se trouvait sur la face sud.

Parmi cette foule devait se trouver Juan Carlos Diaz, si l'information donnée par Angela Ruthmore était exacte. Malko consulta sa Seiko. Onze heures trente. Il était là depuis l'ouverture, à neuf heures trente, après avoir fait la queue dans un hall de marbre au plafond de cathédrale décoré d'un unique tableau abstrait de dix mètres de haut. Plus bas, dans Liberty Street, la cathédrale Saint-Nicolas semblait littéralement écrasée par le gigantesque building. Une fois de plus, il balaya la cafétéria des yeux sans rien voir d'intéressant.

« Fat » Fungi était assis devant une tasse de café froid, l'air découragé, la cravate défaite et Frankie « The Bug » s'était mêlé aux curieux agglutinés autour d'un stand où un ordinateur couplé à une caméra faisait votre portrait pour cinq dollars ! Presque ressemblant. Une fois de plus, John Peabody avait décidé de ne pas se fier au F.B.I., en dépit de ses précédents déboires. Malko était là seulement pour désigner leur cible aux deux mafiosi. Tout avait été arrangé par l'intermédiaire de Joe Colombo dont la limousine stationnait en double file dans Liberty Street. Son cœur lui interdisait de monter si haut...

Pour se changer les idées, Malko décida de prendre des nouvelles de Chris Jones, opéré la veille. Il y avait une rangée de téléphones à droite de la cafétéria, après un énorme distributeur de boissons glacées assiégé par les enfants. En passant, « Fat » Fungi leva un œil torve :

— Alors ?

— Rien encore, dit Malko. Vous avez encore le temps, ça ferme à neuf heures et demie...

Il s'approcha des téléphones, le long d'un petit couloir desservant des W.C. et une sortie de secours. Par curiosité, il poussa la porte, aperçut un dédale de couloirs et un policier en bleu assis sur un tabouret. La partie commerciale de la tour s'arrêtait au cent sixième étage, et l'Observatory Deck en était complètement séparé, sauf par les entrailles centrales, un labyrinthe d'escaliers de secours et d'ascenseurs. La vue du policier inquiéta Malko. Si tout se passait « bien », « Fat » Fungi et Frankie « The Bug » devaient trouver un moyen de s'esquiver. Or, l'ascenseur ramenant les touristes au sol ne partait que toutes les dix minutes. Malko avait abordé le problème, mais « Fat » Fungi lui avait répondu qu'ils y avaient pensé.

Le Mount Sinai Hospital était occupé. Malko dut faire deux fois le numéro. Enfin, il atteignit l'interne de service.

— Votre ami va mieux, annonça celui-ci. Il commence à reprendre conscience, la balle a pu être extraite. Il n'y a pas d'organes importants lésés. Il s'en tirera avec deux dents en or et une raideur dans la nuque à vie... Ce n'est pas cher. Vous pouvez passer le voir cet après-midi, mais ne le faites pas rire...

Malko raccrocha, soulagé. Enfin une bonne nouvelle. Les journaux ne parlaient déjà plus du massacre de la 115^e rue et il n'avait pas l'impression que le F.B.I. soit sur les traces de Juan Carlos Diaz, pas plus que la police new-yorkaise qui avait d'autres chats à fouetter avec un tueur mystérieux, qui signait Son of Sam et avait déjà assassiné huit femmes seules... Pour tuer le temps, il se lança dans un tour complet de la galerie. Partout, il y avait des groupes agglutinés devant les glaces teintées, admirant l'extraordinaire panorama. Des jeunes, des vieux, des enfants, des solitaires. Le plafond en ciment nu hérissé de tubes, de conduits, de gaines, accentuait encore l'impression d'un univers de science-fiction.

En passant devant l'escalator menant à la galerie en plein air située au-dessus du cent dixième étage, Malko décida, par acquit de conscience d'aller voir si le terroriste n'avait pas pu s'y glisser sans être remarqué par lui.

Il déboucha à l'air libre, reçut une bouffée d'air brûlant et le choc d'un spectacle encore plus étonnant, à cause du vent qui balayait le chemin de ronde métallique en surélévation sur les quatre faces de la

tour. En trente secondes, il fut trempé de sueur et eut vérifié que Juan Carlos Diaz ne se trouvait pas là. Il n'y avait que peu de gens à cause de la chaleur, d'ailleurs, les yeux rivés à des longues-vues, essayant de percer la brume de chaleur. À une trentaine de mètres, la tour jumelle se dressait, impressionnante.

Malko redescendit, perplexe. Dans l'autre tour, il n'y avait qu'un restaurant. Juan Carlos Diaz avait parlé à Angela Ruthmore de lui montrer la « vue ». C'était vraiment le seul endroit possible... En plus, l'endroit idéal pour un rendez-vous discret. Au passage, il eut un sourire d'encouragement pour les deux mafiosi effondrés à la cafétéria. Frankie « The Bug » avait renoncé à faire son portrait par ordinateur.

Milton Brabeck devait surveiller l'énorme galerie commerciale souterraine qui réunissait les deux tours. À tout hasard, John Peabody avait demandé que le gorille ne se trouve pas sur les lieux de l'exécution. On ne savait jamais. Si lui se faisait arrêter, c'était le scandale. Alors qu'il n'y avait aucun lien officiel entre Malko et la « Company ». Malko ne savait même pas où se trouvait Angela Ruthmore. John Peabody avait donné l'ordre qu'elle ne soit relâchée qu'une fois l'opération terminée. Il y avait encore toute la journée et Juan Carlos Diaz pouvait très bien avoir changé ses plans. Malko préférait ne pas penser à ce qui arriverait si Angela Ruthmore allait se plaindre à la police d'avoir été kidnappée. Il y avait évidemment peu de chances, étant donné ses liens avec le terroriste. Mais la C.I.A. n'y allait pas de main morte. C'était bel et bien du kidnapping. De quoi faire sauter tous les responsables de la Central Intelligence Agency.

L'énorme ascenseur déversait un nouveau contingent de touristes. Mêlé aux badauds admirant l'ordinateur, Malko observa les nouveaux arrivants. Un homme attira son regard : grand, bien habillé, d'un costume sombre en dépit de l'inhumaine chaleur, les cheveux très noirs peignés en arrière, avec une raie sur le côté. Peut-être un Sud-Américain, mais pas de ceux qui marchaient tout juste sur leurs pattes de derrière. Pas le genre touriste non plus. Il fit quelques pas et s'arrêta en face de la cafétéria, admirant la vue. Il tenait un attaché-case en cuir jaune à la main, ainsi qu'un journal. Il se tourna un peu et Malko vit le titre. LA PRENSA.

Aussitôt, il fut en éveil. La Prensa était le journal des Portoricains de New York.

Il observa l'inconnu de profil avec encore plus d'attention. Il avait une allure à la fois play-boy et virile. Sous le costume bien coupé et les traits avenants, il y avait autre chose... L'inconnu se retourna, surveillant la coursière, côté ascenseur. Soudain, Malko se demanda si ce n'était pas l'homme avec qui Juan Carlos Diaz avait rendez-vous.

Il s'extirpa des badauds et rejoignit les deux mafiosi à leur table,

qui semblaient prêts à balancer des grenades sur les gosses qui piaillaient autour d'eux.

— Nom de Dieu, fit « Fat » Fungi. C'est pas du boulot. En plus, on se fait repérer.

— Il y a du nouveau, dit Malko. Vous voyez l'homme avec l'attaché-case, contre le pilier. C'est peut-être avec lui que notre ami a rendez-vous.

« Fat » Fungi observa brièvement l'inconnu et posa ses petits yeux froids sur Malko.

— He is not in the deal⁽³⁴⁾.

— Vous n'avez rien à lui faire, se hâta de préciser Malko. Surveillez-le seulement.

— OK, fit le mafioso avec indifférence. J'espère que l'autre Spike va venir vite. Je deviens claustro, ici.

L'attente reprit. Malko se refondit dans le groupe de l'ordinateur. L'inconnu était toujours là.

* *

*

L'Italien avait garé son monstre de façon à pouvoir filer rapidement par le West End Highway. Ils n'accomplissaient pas une mission officielle, mais un meurtre. Si la police les interceptait, cela risquait de se passer très mal. Les flics new-yorkais avaient la détente facile. En évitant le flagrant délit, l'enquête s'arrêterait d'elle-même et personne, officiellement, ne porterait la responsabilité de la mort de Juan Carlos Diaz. Ce qui arrangeait bien le State Department toujours anxieux de ne pas déplaire aux Arabes. Juan Carlos Diaz ayant aidé la Révolution palestinienne, était officiellement intouchable, même si, en privé, les Saoudiens, farouches anticomunistes, souhaitaient poliment qu'on leur apporte sa tête, de préférence avec les yeux crevés pour que son regard ne salisse pas la Terre sainte de la Mecque.

Un nouveau contingent s'avancait dans la galerie. Au milieu des monstres habituels, des enfants, des gens habillés comme des clowns, Malko remarqua une assez jolie fille. Grande, brune, avec de longs cheveux auburn et des hanches larges. Le regard dissimulé par des lunettes noires, elle portait un chemisier et une jupe Gucci avec un grand sac de cuir accroché à l'épaule. La touriste de luxe. Ou alors, une jeune femme mariée attendant son amant. Au lieu de s'intéresser à la vue, elle se pencha sur les vitrines bordant la galerie, décrivant l'histoire du commerce à travers le monde, sortant du champ de vision de Malko. L'inconnu l'avait regardée aussi, puis s'en était désintéressé. Malko suivit des yeux un couple de petits vieux qui se photographiaient mutuellement devant la vue. De loin, il vit la femme

s'approcher de l'inconnue en Gucci et lui demander de les photographier ensemble.

Elle s'exécuta avec un sourire. Eux continuèrent ensuite à se photographier sous l'œil amusé de la jeune femme.

Malko replongea dans ses badauds. Presque midi. Plus que neuf heures à attendre... Mais Angela Ruthmore pouvait avoir mal compris. Ou le terroriste avait changé d'avis à la suite du raid de la 115^e rue. De nouveau les minutes s'écoulèrent lentement. L'inconnu à La Prensa avait été faire un tour au cent dixième étage, puis était revenu.

De nouveau, l'ascenseur déversait sa cargaison.

Malko scruta les nouveaux arrivants machinalement. Il eut soudain l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

Au milieu d'un groupe d'écoliers, s'avancait un homme assez corpulent, brun, avec de grosses lunettes noires et un costume gris ouvert sur un polo bleu.

Juan Carlos Diaz.

* *

*

Malko se retourna, se fondant au milieu des badauds. Le terroriste avançait tranquillement les mains dans les poches, le long de la cafétéria. Son regard effleura les deux mafiosi, balaya le groupe où se trouvait Malko et s'arrêta sur l'inconnu à La Prensa. Il l'examina longuement, puis s'avança vers lui. L'autre, de dos, ne le voyait pas. Brusquement, Malko se demanda si ce n'était pas tout simplement pour le tuer que Juan Carlos Diaz avait rendez-vous avec cet inconnu.

Mais le terroriste se contenta de lui frapper familièrement sur l'épaule. L'autre se retourna brusquement, les traits tendus. Ils échangèrent quelques mots et il se détendit.

Accoudés à la rambarde métallique protégeant les glaces, ils commencèrent à bavarder.

Malko ne les quittait pas des yeux. Calculant le meilleur moment de frapper le terroriste. Cette fois, il n'y aurait pas de sommation. Il décida qu'à moins que les deux hommes ne repartent ensemble, il attendrait que Juan Carlos Diaz se soit séparé de son interlocuteur pour agir. Autant pour éviter les bavures qu'un témoin possible...

Discrètement, il se faufila entre les badauds, gagnant la table des deux Italiens.

— Vous l'avez vu ? demanda-t-il.

— On s'en doutait, grogna « Fat » Fungi. On va y aller.

— Attendez, qu'ils se séparent, conseilla Malko.

Frankie « The-Bug » haussa ses maigres épaules.

— Sûr. On connaît notre boulot.

Ils se levèrent tous les deux, se séparant immédiatement, allant s'accouder, l'un devant la rue, un peu à gauche de Diaz, l'autre, au distributeur de boissons glacées.

Les deux hommes discutaient avec animation. Juan Carlos Diaz semblait approuver ce que disait son interlocuteur. Soudain, ils se serrèrent la main et l'inconnu tendit sa serviette de cuir au terroriste qui la prit dans la main gauche. Ils se séparèrent aussitôt. Juan Carlos Diaz se dirigea vers l'ascenseur, suivant la galerie sud, tandis que l'inconnu à La Prensa se replongeait dans la contemplation de la statue de la Liberté. Il ne tenait visiblement pas à être trop vu en compagnie du terroriste. Leur rencontre n'avait pas duré cinq minutes.

« Fat » Fungi se détacha imperceptiblement de la rambarde, et plongea la main dans sa veste comme s'il cherchait des cigarettes. Malko savait qu'il serrait la crosse d'un Walther PPKS.

Frankie « The Bug » se détacha du mur, d'un geste naturel, frôlant la jeune femme brune en Gucci. Malko s'avança un peu et aperçut les deux tueurs dans le dos de Juan Carlos Diaz.

La main de « Fat » Fungi ressortit de sous sa veste avec un PPKS et son bras se tendit, visant le dos offert.

Frankie « The Bug » sembla se ramasser sur lui-même et sa main jaillit de sa veste, serrant un Beretta. À haute voix, il cria :

— Die, motherfucker !

Ce n'était pas gratuit. Il préférait que sa victime se retourne et s'arrête.

CHAPITRE XI

Pendant une fraction de seconde, il ne se passa rien, les visiteurs n'avaient pas remarqué les armes, monopolisés par la vue.

Puis, trois détonations claquèrent coup sur coup, au moment où Juan Carlos Diaz se retournait d'un bloc. Deux autres claquèrent encore, mais le terroriste ne semblait pas touché.

Par contre, « Fat » Fungi titubait, la nuque inondée de sang, une large tache rouge s'élargissant dans le dos de sa veste. Son bras droit s'abaissa et il laissa tomber le PPKS, puis tomba à genoux.

Frankie « The Bug » s'appuyait à la vitrine de l'exposition commerciale, le visage déformé par la douleur, comme pris d'une crise de coliques foudroyantes. Lui non plus ne parvenait pas à soulever son bras droit armé du Beretta.

Il fallut une fraction de seconde à Malko pour comprendre. La fille en Gucci n'avait pas bougé, mais elle avait maintenant à la main un petit Smith et Wesson « 38 » Stainless au canon de deux pouces.

C'est elle qui avait abattu les deux mafiosi. Dans le dos. Comme ils s'apprêtaient à le faire pour Juan Carlos Diaz.

Celui-ci plongea à son tour la main sous sa veste, la ressortit, serrant un gros automatique noir. Son bras se tendit vers Frankie « The Bug » qui haletait, la bouche ouverte.

Juan Carlos Diaz leva le bras. L'Italien essaya de braquer son Beretta, mais n'y parvint pas. Son doigt pressa quand même la détente, mais les balles ricochèrent sur le sol.

Juan Carlos Diaz tira deux fois. Un des projectiles frappa Frankie « The Bug » en pleine tête, lui ouvrant un troisième œil sur le front, l'autre dans le cou. Il glissa en arrière, mort avant d'avoir touché le sol. « Fat » Fungi, allongé sur le ventre au milieu de la cursive, ne bougeait plus. Des gens commençaient à paniquer, criant et s'enfuyant dans tous les sens.

La fille brune courut jusqu'à Juan Carlos Diaz.

Malko les vit échanger quelques mots. À son tour, automatiquement, il sortit l'arme glissée dans sa ceinture et s'avança.

La fille en Gucci l'aperçut, leva son propre Stainless et tira. Sans hésitation. Malko était dans un tel état de rage qu'il n'essaya même pas de se baisser. Il appuya sur la détente du Stainless et sa balle perça un trou dans une des glaces de la façade, derrière Juan Carlos Diaz : Celui-ci, à son tour, tira trois fois dans la direction de Malko. Ce dernier dut plonger derrière le coin de la cafétéria d'où les gens s'enfuyaient dans toutes les directions. Lorsqu'il en émergea, Juan Carlos Diaz et la grande fille brune avançaient, poussant chacun

devant eux un des petits vieux amateurs de photographie... Malko abaissa son arme, fou de rage. La coursive était déserte maintenant. Seul, l'inconnu à La Prensa était resté là où il se trouvait.

Soudain, il réalisa que Juan Carlos Diaz venait vers lui, accompagné de la fille brune. Il s'avança, le bras levé en un geste de défense, cria quelque chose que Malko n'entendit pas.

Ses derniers mots se perdirent dans un chapelet de détonations. Sept ou huit. En une seconde, le terroriste et sa compagne avaient rechargé leurs armes.

L'inconnu recula par secousses, avec des gestes désordonnés, tandis que la glace, derrière lui, se fendait, s'ouvrait, se fragmentant, sous les impacts. Il lâcha son journal, commença à glisser le long de la glace. Sans se décoller du petit vieux, Juan Carlos Diaz, avança et allongea un coup de pied violent à sa victime. Sous le choc, la glace acheva de craquer et le blessé disparut dans le vide avec un cri atroce, au milieu des débris de glace.

Les deux petits vieux hurlaient sans arrêt, en pleine hystérie. Malko, à genoux derrière une des tables de la cafétéria, attendait l'occasion d'intervenir. Il vit les deux terroristes, protégés par leurs otages, passer devant lui, se dirigeant vers la sortie de secours, marchant en crabe pour toujours lui faire face.

Au même moment, la porte s'ouvrit sur un gros policier en uniforme, la soixantaine, la casquette de travers, le ceinturon encombré de menottes, d'un container de Mace, de cartouches et d'un énorme 357 Magnum.

Il se trouva nez à nez avec Juan Carlos Diaz et sa compagne, fut tellement surpris que sa grosse main partit une fraction de seconde trop tard vers la crosse de son revolver.

Presque à bout touchant, la fille brune tira sur lui, à la hauteur du ventre. Le policier tituba, le visage crispé par la douleur, s'accrochant à la porte pour ne pas tomber, la bouche ouverte. Il lâcha son arme, se prit le ventre à deux mains.

Juan Carlos Diaz d'une violente bourrade, le rejeta sur le côté et les deux terroristes disparurent, laissant la porte se refermer derrière eux.

Malko se rua aussitôt à leur poursuite, évitant le corps du policier, n'écoutant pas les appels autour de lui. Il déboucha dans un étroit couloir qui bifurquait, se scindait en deux, partit sur la gauche, arriva à un cul-de-sac et dut faire demi-tour. Les entrailles de l'énorme building étaient un véritable labyrinthe. Finalement, il trouva un escalier derrière une porte et se jeta dedans. Un étage plus bas, il émergea dans un couloir moquette de rouge qui courait tout autour du building.

La plupart des bureaux de cet étage, le cent sixième, semblaient inoccupés. Malko parvint à une batterie d'ascenseurs, appuya sur le

bouton d'appel.

Les terroristes s'étaient évaporés. Ou ils avaient continué à pied, par un des huit escaliers de secours, ou ils avaient pris un des trente-six ascenseurs...

Celui que Malko attendait arriva. Mais il n'allait que jusqu'au soixante-dix-huitième étage... De nouveau, il dut attendre un « rapide » jusqu'au « concourse level ». La rage l'étouffait. Jamais deux sans trois ! Une fois de plus Juan Carlos Diaz s'était joué de leur piège. Lui aussi, avait prévu un contre-feu... Malko revoyait l'élégante jeune femme brune tirer comme au stand sur le policier, le visage crispé d'une joie mauvaise. De nouveau, il se jeta dans la cabine, rongea son frein quelques secondes jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

La première chose qu'il vit fut les deux petits vieux errants dans un hall immense et désert, le « concourse west » desservi par douze ascenseurs directs. Malko s'avança vers le vieux couple qui l'aperçut à son tour. Avec un cri étranglé, se tenant par la main, ils se mirent à courir aussi vite que leurs vieilles jambes le leur permettaient, tournant le coin des ascenseurs, vers le nord.

Lorsque Malko tourna le coin à son tour, il se trouva nez à nez avec une police-woman en bleu, une radio à la ceinture de son pantalon, en train d'écouter les explications confuses des deux petits vieux. En le voyant, l'homme poussa un cri perçant :

— That's him ! That's him !

Malko réalisa qu'ils le prenaient pour un des terroristes... Ils l'avaient vu tirer, sans savoir sur qui... Deux autres police-women accouraient. Découragé, il s'approcha et dit :

— C'est une erreur, je ne suis pas un terroriste, au contraire...

La police-woman sortit son revolver de son étui et le braqua sur lui.

— You are under arrest !

Il n'y avait pas à discuter. Malko se laissa passer les menottes. La police-woman poussa un sifflement en sortant le Smith et Wesson de sa poche. Le petit vieux couina :

— C'est avec ça qu'il l'a tué !

Il n'y avait plus qu'un espoir : voir apparaître Milton Brabeck... Les poignets menottes derrière le dos, Malko était totalement impuissant. Une des police-women était en train d'alerter tout le building par radio. Des policiers en uniforme commencèrent à sortir de tous les coins.

Toujours pas de Milton Brabeck.

Un des ascenseurs s'ouvrit sur une civière creusée par le poids du gros policier abattu par la compagne de Juan Carlos Diaz. Le visage livide, il respirait difficilement. On lui avait découpé sa chemise et un gros pansement lui barrait le ventre. Un des policiers envoya un coup de sa matraque sur la nuque de Malko.

— Son of a bitch... On devrait te flinguer tout de suite.

— Ce n'est pas moi qui ai tiré sur votre camarade, réussit à dire Malko quand il fut remis du choc...

— Son of a bitch, répéta l'autre, attends qu'on soit au precinct... Ça promettait.

Des policiers entraînèrent Malko à travers le lobby. Ils descendirent et émergèrent dans Liberty Street où étaient garées plusieurs voitures de police. Bien entendu, les deux terroristes avaient eu tout le temps de disparaître. Au moment de se faire pousser dans la voiture de patrouille, Malko aperçut Joe Colombo debout à côté de son monstre. Il n'eut pas le temps de vérifier si l'Italien l'avait vu.

Un peu plus loin, à côté de l'église Saint-Nicolas, un groupe de badauds horrifiés entourait ce qui restait du corps de l'inconnu brun, après une chute de cent dix étages. Une ambulance hululait du côté de Wall Street. Un des policiers qui l'encadrait lui envoya un violent coup de coude dans les côtes qui lui coupa le souffle.

— Notre copain vient de mourir. Ça va être ta fête, salaud.

L'autre renchérit d'un coup de poing en plein visage. Malko se taisait et encaissait.

Maudissant John Peabody.

* *

*

Un gros détective en civil, le holster apparent sous sa veste, poussa la porte du petit bureau où Malko était menotté à un radiateur, prit une chaise et vint s'asseoir en face de lui.

— Qui sont vos complices ? demanda-t-il d'un air menaçant. Ce n'est pas vous tout seul qui avez flingué les trois types.

— Je n'ai flingué personne, protesta Malko. Les vrais terroristes ont fichu le camp sous votre nez.

— Vous aviez un « 38 » Stainless sur vous. Où est votre licence ?

— Écoutez, dit Malko, pour éviter une perte de temps, voulez-vous téléphoner à Washington au 35 11 00 et demander Mr. John Peabody. Vous dites qui vous êtes et vous racontez ce qui s'est passé.

Le détective le considéra d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui c'est à Washington ? You're putting me on...(35).

Malko, philosophe, haussa les épaules.

— Faites ce que vous voulez. De toute façon, je ne répondrai à aucune de vos questions.

Le détective secoua la tête et sortit du bureau. Il faisait chaud, on entendait des bruits de machines à écrire et Malko avait du mal à contenir sa rage. Une fois de plus, Carlos s'était joué de lui. Bilan :

quatre morts et Juan Carlos Diaz dans la nature...

Brusquement, le détective fit de nouveau irruption dans le bureau en compagnie de deux policiers en uniforme, brandissant un attaché-case en cuir. Malko reconnut celui que le Sud-Américain avait en arrivant au World Trade Center. Le policier ouvrit la serviette. Malko aperçut une liasse de billets coincée dans la poche intérieure, attachée avec des bandes de papier.

— Il y en a pour deux mille dollars, fit le policier. On l'a trouvé dans un des ascenseurs... Ça ne vous dit rien ?

— Absolument rien, répondit Malko.

Ses poignets gonflés commençaient à lui faire très mal.

Déçu, l'autre ressortit avec l'attaché-case et sa liasse unique... Il avait dû contenir beaucoup plus. Pourquoi cet inconnu bien habillé avait-il remis au terroriste de l'argent ? Encore un mystère.

Malko s'assoupit sur sa chaise, épuisé, le corps douloureux des coups qu'il avait reçus.

* *

*

Un énorme policier en uniforme entra dans le bureau, le ventre en avant, remuant un trousseau de clefs, l'air furieux. Il se planta devant Malko et celui-ci vit les insignes de son grade. Un capitaine de la police new-yorkaise. Ce dernier secoua la tête.

— Espèce de con, vous pouviez pas dire qui vous étiez ? bougonna-t-il.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Les menottes claquèrent. Le policier haussa les épaules, le poussant hors du bureau.

— Allez, tirez-vous, sinon je vous boucle pour de bon. Et ne revenez plus traîner dans mon precinct, parce que même si le président téléphone, je vous laisse au trou... Vous avez de la chance que Mr. Godel ait appelé lui-même.

Michael J. Godel était le « New York Police Commissioner », le grand patron de la police new-yorkaise.

Milton Brabeck attendait à la réception du premier precinct, l'air grave. Il serra la main de Malko et l'entraîna sans un mot. Une Chevrolet noire attendait dehors dans Ericsson Place. Le gorille se glissa au volant et explosa :

— Bon sang ! J'ai cru que ces cons allaient vous présenter devant un juge ! explosa-t-il. Ils sont déchaînés... Heureusement que Mr. Peabody a mis le paquet... Vous n'êtes plus considéré que comme témoin. Mais il a fallu filer cinq mille dollars pour les bonnes œuvres du precinct...

— Quoi ! fit Malko, stupéfait. Vous avez payé pour me faire libérer !

Milton Brabeck évita de justesse un chariot plein de vêtements. Ils traversaient le « garment district ».

— Ouais, fit-il. Ce fumier de capitaine était sûr de son bon droit... Vous aviez été arrêté sur la scène d'un quadruple assassinat, dont un flicard... Avec une arme qui avait tiré. Vous êtes étranger, vous n'avez pas de licence et vous n'appartenez officiellement à aucune agence fédérale... N'importe quel juge vous bouclait immédiatement... Bien sûr on vous aurait sorti plus tard, mais cela aurait coûté beaucoup plus cher et c'est toujours embêtant...

— Ce capitaine va pouvoir changer de bagnole... Ah ! c'est chouette la police new-yorkaise. Tous les flics sont "on the take".

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Au C.B.S. Building. Téléphone conférence avec le boss. Il faut faire le point. Le F.B.I. est sur le coup maintenant. Dès demain matin, tous les canards vont parler de ce qui s'est passé.

* *

*

— Voilà, Hugo Capuro, né le 23 septembre 1925 à La Paz, Bolivie. Officier supérieur de l'armée bolivienne, participe activement à la répression contre les maquis gauchistes en 69, nommé ensuite « ambassado at large » de la Bolivie. À New York depuis deux ans. Nombreux contacts politiques dans les milieux sud-américains. Très actif. Dépense beaucoup d'argent, habite un hôtel particulier à Beekman Place, loué trois mille quatre cents dollars par mois, plus les charges... Marié, avec une femme beaucoup plus jeune que lui, Incarnacion Cochila.

Deux enfants en Bolivie d'un premier mariage.

Milton Brabeck posa le télex devant lui et alluma une Rothmans. Malko regardait à travers la baie vitrée la silhouette vieillotte du Chrysler building qui ressemblait à une création de science-fiction d'avant guerre. Perplexe. Que faisait un diplomate représentant un gouvernement de droite en compagnie d'un terroriste de gauche, manipulé par le K.G.B. ?

— Et la fille ? demanda-t-il.

Milton Brabeck secoua la tête.

— Rien. Les petits vieux l'ont entendue parler espagnol avec Diaz. Sang-froid extraordinaire. Belle. Personne ne l'avait jamais signalée avec Juan Carlos Diaz. On n'a aucun indice pour la retrouver...

De mieux en mieux.

— Et Juan Carlos Diaz ?

Milton Brabeck soupira.

— Il se balade dans New York. Nous avons reconstitué ce qu'il a fait. Dans l'ascenseur, il a transvasé l'argent de l'attaché-case qui devait le gêner dans le sac de la fille probablement, puis après avoir relâché les deux petits vieux, ils sont partis vers la galerie nord. Il y a trois lignes de métro...

— Himmel Herr Gott, grommela Malko.

Il jurait très rarement en allemand. Ses yeux dorés étaient striés de filaments rouges. Juan Carlos Diaz se moquait de lui et tuait quand il voulait, où il voulait.

— Et nos deux amis Italiens ?

Milton Brabeck haussa les épaules.

— La « Company » veillera à ce qu'ils aient un bel enterrement.

Malko tournait et retournait les éléments du problème dans sa tête. Un terroriste, un homme de droite, l'argent. Cela ressemblait furieusement à un meurtre sur commande.

— À propos, fit-il et la disc-jockey ?

Milton Brabeck changea de visage.

— C'est encore la merde de ce côté-là. Quand les copains de Frankie « The Bug » et « Fat » Fungi ont appris leur mort, ils ont eu les jetons. Ils l'ont foutue dans un coffre de bagnole et ont été la larguer dans le New Jersey.

— Vivante ou morte ?

— Vivante, il paraît...

Malko demeura silencieux. Tout lui claquait entre les doigts.

— Vous pouvez avoir quelque chose de plus sur ce Capuro, s'enquit-il.

— Plus tard, dit Milton Brabeck, nous avons demandé une synthèse à la « station » de La Paz. On aura cela demain soir, au plus tard.

— Sa femme est à New York ?

— Oui.

— J'ai envie d'aller la voir. Milton, venez avec moi, pour montrer votre « credential ».

Le gorille n'avait pas l'air très chaud.

— Allez-y doucement, dit-il, la Bolivie est un pays ami et ce Capuro avait des amis chez nous au Pentagone et au State Department. Il va y avoir du monde à son enterrement. Il y a un truc qu'on m'a dit, mais qui n'est pas officiel. Il paraît qu'il vendait de grosses quantités de cocaïne à la Mafia pour le compte du gouvernement bolivien. C'est une production nationale là-bas.

* *

*

On ne se serait pas cru à New York, mais au cœur d'une petite ville calme du New England, avec de petites maisons élégantes de trois étages, bien propres, et surtout le silence. Le fracas de la Première avenue qui coulait pourtant à cent mètres ne parvenait que filtré par les hauts buildings de brique... Beekman Place était une petite artère d'une cinquantaine de mètres, entre la 50^e et la 51^e rue East, adossée au surplomb dominant l'East Drive et l'East River. De petits hôtels particuliers luxueux bordaient les deux côtés de la voie. La plus chère de New York. À gauche et à droite, les deux rues se terminaient en impasse.

Au bout de la 51^e, il y avait le Racket Club, le club le plus chic de New York. Une bonne noire promenait un caniche blanc d'un air dégoûté.

Milton Brabeck avisa une Rolls Royce bleu nuit garée devant une borne d'incendie en face du numéro 37, avec la plaque DPI(36).

— Ça devait être sa bagnole.

Pour l'obscur diplomate d'un petit pays pas très riche, tout ça n'était pas mal. Malko s'approcha de la porte en bois verni marron du petit hôtel particulier et se composa une mine de circonstance. Il sonna. Quelques secondes plus tard, le battant s'ouvrit sur un maître d'hôtel basané et compassé qui les dévisagea d'un air renfrogné, Milton Brabeck lui colla sous le nez sa carte du « Secret Service ».

— Nous enquêtons sur la mort de Mr. Hugo Capuro, dit-il. Pourrions-nous avoir un entretien avec Mrs. Capuro ?

Le dégoût du maître d'hôtel sembla encore s'accroître.

— Je vais voir si elle est là.

Le diplomate bolivien était mort la veille. Les journaux du matin étaient pleins du récit du massacre, mais la version officielle tendait plutôt à accréditer un règlement de compte de la Mafia où Hugo Capuro aurait été tué accidentellement. Personne ne mentionnait le nom de Juan Carlos Diaz...

Le maître d'hôtel referma la porte.

La confiance régnait... Trois minutes plus tard, le battant se rouvrit.

— Madame veut bien vous recevoir, dit-il. Par ici à gauche.

Une épaisse moquette beige étouffait encore plus les bruits, des tableaux recouvraient les murs, les meubles étaient anciens et coûteux.

Il les fit pénétrer dans un salon cossu, orné d'une énorme gerbe de glaïeuls. Ils restèrent debout, tandis qu'il refermait la porte. Le silence était presque gênant. On se serait cru dans un « funeral home ». La porte grinça derrière eux, et une silhouette insolite s'encadra dans le battant.

Une femme petite, entièrement vêtue de noir, des escarpins au chapeau, en passant par le tailleur et les bas, le visage dissimulé par

une voilette de même couleur si épaisse qu'on ne pouvait distinguer les traits. Elle s'approcha et tendit à Malko une main sur laquelle étincelait un diamant gros comme un réveille-matin. Le seul objet de sa personne à ne pas porter le deuil...

— Je suis désolée de vous recevoir ainsi, messieurs, dit-elle d'une voix mourante avec un accent espagnol prononcé.

Malko ne put s'empêcher de remarquer que la veste du tailleur moulait deux globes disproportionnés avec la taille de leur propriétaire. Lorsqu'elle bougea, il aperçut un morceau de peau blanche. La veuve portait son tailleur de deuil à même la peau. Probablement à cause de la chaleur.

Elle s'assit et croisa délicatement les jambes, faisant crisser ses nylons noirs. C'était du « vrai » deuil à la latino-américaine.

— Nous sommes désolés de vous déranger, dit Malko, mais nous cherchons à identifier les assassins de votre mari. Pouvez-vous nous aider ?

Incarnacion Capuro croisa les mains sur ses genoux ronds, se gratta la gorge en une sorte de sanglot, et dit :

— Je ne sais pas, je ne comprends pas, messieurs, Hugo était si bon, si aimé de tous ses amis. Il a dû être pris pour un autre, c'est une épouvantable erreur. Sa voix se brisa... Je vais accompagner son cercueil à La Paz.

Milton Brabeck, faillit essuyer une larme. La veuve décroisa et recroisa ses genoux, dans un agaçant crissement de nylon. Malko attendit que sa respiration soit devenue régulière pour demander :

— Savez-vous pourquoi il se trouvait au World Trade Center ?

La veuve secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mon mari ne me disait pas tout ce qu'il faisait. Mais je sais qu'il avait un compte à l'agence de la Chemical Bank qui se trouve dans le World Trade Center.

Malko sauta sur l'occasion.

— Madame Capuro, dit-il, savez-vous si votre mari avait été à sa banque ?

La voilette eut un frémissement surpris.

— À sa banque, mais pourquoi ?

— Parce que nous avons des raisons de croire qu'il portait une somme importante sur lui. La police a retrouvé son attaché-case vide, avec encore une liasse de billets neufs dedans...

Petit silence, puis la veuve dit d'une voix un peu moins mourante :

— Il avait peut-être pris de l'argent pour moi. Je voulais faire un peu de shopping et je n'aime pas les cartes de crédit... Elle soupira. Que corazón... Voulez-vous savoir autre chose messieurs ?

Malko se lança dans le vide.

— Est-ce que votre mari ou vous-même connaissiez un certain Juan

Carlos Diaz ? Un terroriste dangereux d'origine latino-américaine... Certains indices font penser qu'il aurait pu se trouver sur la scène du meurtre.

Silence. Puis la veuve dit d'une voix plus sèche :

— Mon mari ne fréquentait pas ce genre d'individu...

Malko se hâta de la calmer.

— J'en suis certain, madame, mais ce terroriste pourrait être l'assassin de votre mari.

La veuve se dressa d'un coup.

— Dans ce cas, messieurs, il faut le retrouver, l'arrêter et lui faire subir un châtement exemplaire. Chez nous, en Bolivie, il serait fusillé immédiatement. Sans jugement.

Hélas, les U.S.A. n'avaient pas encore atteint ce stade de la démocratie. Malko se leva à son tour, sentant qu'ils ne tireraient rien de plus de ce monument de douleur conjugale en s'excusant de leur intrusion. Milton Brabeck louchait sur l'épais tapis chinois. Le Bolivien vivait bien. Sans parler du diamant et de la Rolls... Voyant qu'ils s'en allaient, la veuve se radoucit. En la frôlant, Malko reçut les effluves d'un violent parfum, évoquant plus le stupre que le désespoir.

Ce devait être une coutume sud-américaine... Ils se retrouvèrent dans la petite entrée. Comme prise d'une inspiration subite, la veuve se planta soudain en face de Malko. Elle ne s'était pratiquement pas occupée de Milton Brabeck.

— Señor...

— ... Linge, compléta Malko, Malko Linge, je travaille pour le State Department.

— Monsieur Linge, demain il y a une petite cérémonie en l'honneur de Hugo. Dans une exposition de peinture qu'il devait inaugurer. C'est un de ses meilleurs amis. Je serais heureuse de vous y voir. Il y aura beaucoup de ses amis. Ils pourront peut-être vous apprendre quelque chose pour vous permettre de le venger.

Elle s'adressait à lui, pas à Milton. Malko réalisa soudain qu'il émanait de la silhouette mince autre chose que de la douleur.

— Je ne voudrais pas vous importuner, objecta-t-il.

— Pas du tout, assura la Sud-Américaine. Vous êtes le bienvenu. Vous aussi, señor, ajouta-t-elle, se tournant vers Milton Brabeck.

Malko scruta la voilette, essayant de deviner les intentions réelles d'Incarnacion Capuro. Les bras le long du corps, elle l'observait.

Le maître d'hôtel surgit et ouvrit la porte. Malko se pencha sur la main tendue et la baisa.

— Ce sera donc avec plaisir, dit-il. Quelle est l'adresse ?

— 154 East 54^e, en face du Museum of Modern Art. Attendez, je vais vous l'écrire.

Elle se retourna jusqu'à une petite console, prit un stylo et un bloc.

De la main gauche elle releva son épaisse voilette pour pouvoir mieux écrire.

Puis, elle se retourna, souriante, un papier à la main. Malko eut du mal à demeurer impassible.

Incarnacion Capuro était sans erreur possible, la femme qu'il avait aperçue dans le Social Club de Spanish Harlem, en compagnie de Manuelo le tueur et de Porfirio Aristos.

Un sourire mondain sur sa bouche épaisse et une lueur ambiguë dans ses yeux globuleux, elle fixait Malko.

— À demain, dit-elle.

CHAPITRE XII

À peine la porte vernie marron s'était-elle refermée que Milton Brabeck jeta un regard curieux et gourmand à Malko.

— Dites-moi, la veuve... Elle a l'air fichtrement appétissante. Et pas si inconsolable. Vous avez vu la façon dont elle vous regardait. En tout cas, elle n'a pas dû beaucoup pleurer...

Effectivement, les yeux d'Incarnation Capuro, loin d'être rougis, étaient soulignés de noir et de mauve. Lorsqu'ils s'étaient posés sur Malko, ils n'exprimaient aucune douleur, mais un désir direct et animal.

— Milton, dit Malko, il y a quelque chose de beaucoup plus intéressant. J'ai déjà rencontré Incarnacion Capuro. Elle se trouvait au Social Club avec Manuelo et Porfirio Aristos.

— God damn it ! fit sobrement Milton Brabeck. The bitch !⁽³⁷⁾

— Comme vous dites, conclut Malko. Il y a de grandes chances pour que la señora Capuro sache très bien où se trouve Juan Carlos Diaz. Et pourquoi il a rencontré son mari avant de l'abattre.

— Vous croyez qu'elle vous a reconnu ? demanda le gorille.

Malko secoua la tête.

— Je ne pense pas, j'étais dans l'ombre et elle ne me regardait pas. Mais si elle voit Diaz, elle risque de lui parler de notre visite...

— Pourquoi elle veut vous voir ? demanda Milton.

— Je n'en sais rien, dit Malko. Sincèrement. Ou elle se doute de quelque chose et me tend un piège. Ou son veuvage lui pèse déjà...

Ils remontèrent dans la Chevrolet. Les questions se pressaient dans le cerveau de Malko. La douleur de Incarnacion Capuro semblait modérée, pour le moins. Pourtant, elle devait savoir que Juan Carlos Diaz était l'assassin de son mari.

Si son intuition était juste, elle lui avait simplement fait des avances. Il risquait d'apprendre des choses intéressantes à condition qu'elle ne parle pas de sa vie amoureuse à ses amis portoricains. Quelle place tenait-elle dans le puzzle ?

— Où voulez-vous aller ? demanda Milton, en remontant la 50^e rue.

— Déposez-moi au Carlyle, dit Malko. J'ai besoin de réfléchir.

Cinq minutes plus tard, la Chevrolet stoppait au coin de Madison et de la 76^e rue.

— Comment va Chris ? demanda Malko avant de descendre.

— Il est OK, dit Milton, mais il ne peut pas parler et il a sacrement maigri. J'ai été le voir tôt ce matin. À propos, il m'a donné un mot pour vous.

— Il tira un papier de sa poche et le lui tendit. Malko lut une seule

phrase : Get that son of a bitch.(38)

Milton se gratta la gorge.

— Je parle à Mr Peabody de la señora Capuro ?

Malko secoua la tête :

— Pas encore. Tâchez seulement de savoir si le F.B.I. l'avait signalée dans les milieux du F.A.L.N.P.

Il retrouva le hall paisible du Carlyle avec plaisir. On ne voyait jamais personne, comme si l'hôtel était vide. Et on arrivait à se faire servir un petit déjeuner, en moins d'un jour ou deux, comme dans la plupart des hôtels new-yorkais.

Arrivé dans sa suite, il mit de la musique, se servit une Beck's et commença à réfléchir. Angela Ruthmore avait probablement contacté Juan Carlos Diaz après avoir été-libérée par la Mafia. Mais elle ne pouvait lier Malko à ce qui lui était arrivé...

Quant à la retrouver...

Le rendez-vous avec Incarnacion Capuro devenait de plus en plus intéressant. La Bolivienne était peut-être le nœud de l'affaire. Il semblait y avoir beaucoup de femmes autour de Juan Carlos Diaz.

Angela Ruthmore, Incarnacion Capuro et la tueuse du World Trade Center.

Le téléphone sonna deux heures plus tard. La secrétaire de John Peabody. Le Deputy Director de la D.O.D. était arrivé de Washington et souhaitait vivement déjeuner avec Malko. À une heure à un nouveau restaurant : The Tavern on the Park, dans Central Park.

Avant d'affronter la chaleur, Malko prit une douche, s'aspergea de son eau de toilette Jacques Bogart et mit une chemise propre.

* *

*

John Peabody, le goitre en bataille, les traits tirés, avait pourtant une lueur joyeuse dans les yeux. Il attendit que le garçon ait pris leur commande pour dire un mot. La grande salle à manger décorée de plantes vertes, meublée de meubles de jardin d'un blanc éblouissant, ressemblait à une serre. Mais une serre glaciale, grâce à la climatisation. Une chaleur suffocante continuait à accabler New York.

Dès qu'ils furent seuls, il se pencha vers Malko :

— Je crois savoir pourquoi Diaz avait rendez-vous avec Hugo Capuro... Notre « station » de La Paz a fait un sacré bon boulot.

La limousine de Joe Colombo avait déposé Malko au restaurant. Parcourir cent mètres dans New York était au-dessus des forces humaines. Le gros Italien mâchonnait son cigare sans desserrer les dents depuis la mort de « Fat » Fungi et de Frankie « The Bug ». Perdre la face et deux amis en même temps, c'est beaucoup...

— Je vous écoute, dit Malko.

Le Deputy Director de la D.O.D. sortit un télex de la poche intérieure de sa veste et le déplia :

— Avez-vous jamais entendu parler d'un certain Alonso Camano ?

Malko chercha dans sa fantastique mémoire. En vain.

— Jamais. Pourquoi ?

— Alonso Camano est Bolivien, comme Capuro, général. Il vit à New York depuis deux ans, en exil volontaire, après s'être violemment opposé au général Banzer, le chef de l'État bolivien. Il doit rentrer très prochainement en Bolivie. Or, notre « station » de La Paz a appris qu'un attentat était projeté contre lui. L'actuel gouvernement craint qu'il ne cherche à s'emparer du pouvoir...

— Soyez plus clair, dit Malko en attaquant son gaspacho. Où est le lien entre les deux hommes ?

— Le lien, fit triomphalement John Peabody, c'est que d'après les rumeurs circulant à La Paz, cet attentat est supposé être organisé par Hugo Capuro, homme de confiance de l'actuel gouvernement pour les affaires délicates. Nous avons retrouvé sa présence à deux reprises en Hollande et en France dans des affaires où des opposants au régime Banzer ont été liquidés. Chaque fois, Hugo Capuro était là.

Tout cela devenait bien compliqué...

— Où est ce Camano ? demanda Malko.

— Il habite un grand appartement, 118 East 60^e. Je pense que Capuro est entré en contact avec Juan Carlos Diaz pour lui demander de liquider Camano. Nous avons un autre indice qui tend à confirmer cette théorie.

Il faisait d'une pierre deux coups. Si Diaz se faisait prendre, on mettait cela sur le compte d'un groupe communiste...

Le seul élément que j'ignore, c'est comment Capuro et Diaz ont pu entrer en contact...

— Je peux vous aider sur ce point, annonça Malko en repoussant son Gaspacho, farineux à souhait.

Au fur et à mesure de son récit, le visage de John Peabody s'éclaircit.

— C'est ça ! s'exclama-t-il. Il connaissait Incarnacion Capuro. Après l'incident de Washington, il a dû se trouver dans une situation difficile. Il voyageait sous une fausse identité, Cenon Clarke, qui n'était plus utilisable.

— Il a dû avoir besoin d'argent pour s'organiser. Les Portoricains ne sont pas riches. Cela l'a obligé à faire de l'autofinancement. Maintenant, il se balade dans New York avec dix-huit mille dollars...

— Comment connaissez-vous ce chiffre ? objecta Malko stupéfait de cette précision.

John Peabody caressa son goître avec satisfaction.

— Le F.B.I. a appris que Hugo Capuro avait retiré vingt mille dollars de son compte à la Chemical Bank du World Trade Center. Une heure avant son rendez-vous avec Juan Carlos Diaz. En petites coupures de dix et de vingt dollars...

« Et tenez-vous bien, cet argent avait été viré la veille, à partir d'un compte à la City Bank que nous savons être celui des fonds secrets boliviens !...»

— Vous en savez des choses, remarqua Malko avec un rien d'ironie. John Peabody esquissa un sourire.

— La « Company » a pas mal travaillé avec la Bolivie. On ne connaît jamais assez ses amis... Cet argent provient de sources que nous connaissons.

Un ange passa, d'un blanc éblouissant de cocaïne. Tout se tenait.

— Vous avez probablement raison, admit Malko. Seulement Juan Carlos Diaz est persuadé que Capuro lui a tendu un guet-apens. Il devait soupçonner ses liens avec vous. Il y a peu de chances qu'il remplisse son contrat maintenant que son commanditaire est mort et qu'il a l'argent. Il est peut-être déjà parti.

— Je sais, admit piteusement John Peabody.

— À moins que...

Malko venait de penser à quelque chose.

— Hugo Capuro était un homme prudent, dit-il. Les vingt mille dollars ne représentaient peut-être que la première partie de la rémunération de Diaz. D'habitude, on ne paie pas les tueurs d'avance...

John Peabody était suspendu à ses lèvres.

— Il a assez d'argent, remarqua-t-il.

— Oui, dit Malko, mais si la seconde partie est quelque chose dont il ait vraiment besoin ? Comme un passeport... Il va peut-être remplir son contrat.

— Mais Capuro est mort.

— Incarnacion Capuro est bien vivante.

John Peabody réfléchit, le front plissé.

— Si votre raisonnement est juste, dit-il, en surveillant Camano, nous risquons de piéger Juan Carlos Diaz. Il y a la veuve, aussi.

Malko secoua la tête, pas convaincu.

— Si elle se doute de quelque chose et se défile, nous ne saurons rien. Je la vois demain. Seulement, cela nous ramène au point zéro. Que faire en pratique ?

— Je vous donne l'ordre de l'abattre à vue, articula distinctement John Peabody. Vous ou Milton. Je vous garantis que vous ne passerez pas cinq minutes en cellule, même si c'est moi qui doit aller vous en sortir...

— Des mots ! fit Malko philosophe. L'adresse exacte de Camano ?

— 118 East 60°, appartement I 114.

Malko fixa le Deputy Director de la D.O.D.

— Vous ne croyez pas, après ce qui s'est passé que ce serait plus avisé de prévenir le F.B.I. pour qu'il protège Camano et tende un piège à Juan Carlos Diaz.

John Peabody secoua son goitre, buté.

— No way. Si nous donnons l'affaire au F.B.I., vous reprenez l'avion pour votre foutu château. Ils voudront arrêter Diaz dans les formes. Nous devons le « traiter » nous-mêmes. Joe Colombo, Milton et vous.

Malko commençait à en avoir assez de ce marathon derrière ce tueur insaisissable dans ce chaudron bouillant qu'était New York.

— Nous ne savons pas quand Diaz doit tenter quelque chose contre Camano, remarqua-t-il.

— Camano a une place retenue pour La Paz jeudi prochain, coupa sèchement le Deputy Director de la D.O.D. Il reste cinq jours...

— Le plus simple est de le prévenir, suggéra Malko.

John Peabody en eut un hoquet de surprise, qui ébranla tout son goitre.

— Vous n'y pensez pas ! Nous serions obligés de lui révéler que la « Company » est au courant du complot tramé par son propre gouvernement. C'est impensable. En plus, nous le soupçonnons de sympathies à gauche. Nous ne tenons pas plus que Banzer à ce qu'il prenne le pouvoir en Bolivie. Le prévenir, risquerait de nous brouiller avec des alliés fidèles...

Et sanguinaires... On était en plein humour noir. Un homme de gauche assassiné par un tueur de gauche à la solde d'un gouvernement de droite, Malko remarqua suavement :

— Au fond, vous ne m'en voudrez pas si j'intercepte Juan Carlos Diaz après sa besogne accomplie...

John Peabody respira profondément.

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Notre devoir est de protéger cet homme.

— Et notre intérêt de le laisser tuer... termina Malko.

John Peabody ne répondit pas. La raison d'État était assise entre eux deux, comme un fantôme malfaisant.

— Relayez-vous avec Milton Brabeck et Joe Colombo pour surveiller Camano, dit John Peabody. Si vous avez besoin de renforts, vous en aurez.

Malko ne chercha même pas à discuter.

Après avoir terminé une tasse de chicorée tiédasse déguisée en café, il se lava la bouche avec un grand verre de Contrex et prit congé de John Peabody. La Cadillac de Joe Colombo était dehors, Milton Brabeck à l'intérieur. Malko le rejoignit.

— Vous êtes au courant pour Camano ? demanda-t-il.

— Yeap ! fit le gorille.

— Milton, je ne suis pas d'accord avec John Peabody, dit Malko. Je ne veux pas jouer à la roulette russe avec la vie de ce Camano. Je vais le prévenir. D'ailleurs, cela facilitera notre tâche. Notre travail n'est pas de nous immiscer dans la politique bolivienne, mais de liquider Juan Carlos Diaz, right ?

— Right ! admit le gorille d'une voix mal assurée... Mais...

— Les ordres sont les ordres, hein ? fit Malko avec ironie. Eh bien ! je ne suivrai pas les ordres et John Peabody hurlera. Si nous lui ramenons la tête de Juan Carlos Diaz, il ne hurlera pas longtemps.

— Ça, c'est vrai, dit Milton Brabeck, soulagé.

— OK, fit Malko en souriant. Ne vendons pas la peau de l'ours.
Direction la 60^e rue.

* *

*

Le portier galonné secoua la tête.

— Vous l'avez loupé de peu, dit-il. Une demi-heure, peut-être. Il est parti avec sa femme, un autre type et deux nanas.

Un superbe jet d'eau retombait dans un bassin au milieu d'une forêt de plantes vertes. Le 118^e était un des plus luxueux immeubles de New York. Malko regarda le sol de marbre et demanda :

— Vous ne savez pas où ?

C'était la troisième fois de la journée qu'il ratait Camano.

— Oh ! on est vendredi, dit le portier. Il a dû aller dîner à Little Italy. Il y va toutes les semaines. Il était avec un de ses amis italiens qui habitent aussi dans l'immeuble.

Malko glissa un billet de dix dollars dans la main du portier et ils regagnèrent la Cadillac garée dans le driveway circulaire.

— Joe, dit-il, est-ce qu'il y a beaucoup de restaurants à Little Italy ? De surprise, le chauffeur faillit en avaler son cigare.

— Vous voulez aller à Mulberry Street ? Enfin, on va bien bouffer.

— Combien de restaurants ? répéta Malko.

— Oh ! moins d'une douzaine, dit Joe. Les meilleurs, c'est...

— Allons-y, dit Malko. On va tous les faire.

Joe déboîta du driveway et écrasa l'accélérateur. La Cadillac de sept mètres de long s'élança dans la 60^e rue, en faisant hurler ses pneus, comme si elle prenait le départ des vingt-quatre heures du Mans. La perspective d'aller dîner à Little Italy, berceau de la Mafia new-yorkaise, donnait des ailes à Joe Colombo. En réalité, Little Italy se composait surtout d'une rue, Mulberry Street, en lisière de Chinatown, Canal Street marquant la limite des deux communautés.

Joe tourna dans la Troisième avenue, se faufila le long de la 57^e rue pour rejoindre l'East River Drive. Pour la première fois, il conduisait sans un mot, à grands coups de frein, le cigare vissé aux lèvres. La Cadillac tanguait et roulait comme un navire. Les rues de New York étaient dans un tel état qu'on avait toujours l'impression de rouler en jeep sur une piste d'Afrique.

Enfin, Joe Colombo tourna dans la 8^e rue vers l'ouest, remonta Lexington Avenue vers le nord pendant trois blocs et tourna dans Canal Street, une large artère à deux voies, aux trottoirs pleins d'éventaires et de boutiques chinoises. Mulberry Street coupait un peu plus loin. Au sud de Canal Street, c'était la Chine, au nord l'Italie.

Joe évita un policier caracolant majestueusement sur son cheval et engagea le museau de la Cadillac dans Mulberry Street, en sens unique vers le nord.

Le changement était incroyable. Plus un Chinois. On aurait dit un décor de cinéma pour un film réaliste italien.

Des guirlandes de drapeaux italiens étaient tendues en travers de la rue, de la musique napolitaine sortait de toutes les ouvertures des immeubles, les trottoirs étaient encombrés de tables et de clients. De grosses « mamas » prenaient le frais sur le pas de leurs portes, en dépit de la chaleur poisseuse.

À vingt mètres de là, Mott Street, parallèle à Mulberry Street était la réplique exacte d'une rue de Hong-Kong...

Ça, c'était New York.

Joe ralentit et stoppa devant un auvent de toile rouge, sur la droite. L'enseigne sur la façade blanche indiquait Luna's.

Des morceaux de pâtes crues décoraient l'unique vitrine.

— C'est là, fit Joe. Les meilleurs « scungili » de Mulberry Street.

Malheureusement, une pancarte était pendue au milieu de la vitrine : Sorry, we are « CLOSED ».

CHAPITRE XIII

Juan Carlos Diaz décocha sa gifle à toute volée. Le visage d'Angela Ruthmore pivota sous le choc, ses yeux se remplirent de larmes, mais elle réussit, en se mordant les lèvres, à ne pas crier.

De toute façon, là où ils se trouvaient, un appartement au cinquième étage d'un immeuble abandonné aux rats de la Seconde avenue, personne ne l'entendrait.

Il y avait un lit et quelques meubles faits de planches. Pas d'air conditionné et la chaleur poisseuse s'infiltrait partout.

Le terroriste regarda la Portoricaine, plein de méchanceté :

— Negrita, tu te souviens de Chiquitin ? demanda-t-il doucement. Tu mérites la même chose. Tu m'as vendu à la C.I.A. Ces types, c'est la C.I.A. Si je ne m'étais pas méfié, j'étais mort.

Angela Ruthmore s'approcha, la tête encore bourdonnante de la gifle.

— Je t'en prie, querido, ne dis pas cela ! J'ai eu peur. Tu ne connais pas ces hommes, j'ai cru qu'ils allaient me tuer. Regarde...

Elle écarta son chemisier, montrant le sparadrap sur son sein, là où « Fat » Fungi l'avait brûlée. Depuis le moment où on l'avait abandonnée dans le New Jersey elle était terrorisée, elle n'avait même pas voulu retourner à son travail.

— Et alors, fit Juan Carlos Diaz, méprisant. Tu n'es pas une révolutionnaire ?

— Si, fit humblement Angela Ruthmore, mais j'ai eu peur qu'ils me torturent. Je pensais que tu ne viendrais pas à ce rendez-vous. Après ce qui s'était passé.

— Je ne suis pas comme toi, se rengorgea Juan Carlos Diaz. Je ne change pas mes plans à cause d'un maricon.

Il alluma une cigarette. La Portoricaine le regardait en dessous, humblement, se demandant s'il lui ferait l'amour pour se calmer. Mais Juan Carlos Diaz prit ostensiblement le Tokarev 9 mm glissé dans sa ceinture et en vérifia le chargeur, en le faisant claquer très fort. Puis il leva ses yeux froids sur la jeune femme.

— Cette adresse, ici, tu ne l'as donnée à personne ?

Angela Ruthmore secoua la tête énergiquement :

— Non, non. Je te jure que non.

Il vint sur elle, s'amusa à poser le canon de son automatique entre ses seins.

— Si ces types remettent la main sur toi, tu le leur diras, dit-il froidement.

— Non, non, fit Angela de la tête. Je la savais, je ne la leur ai pas

dite.

— Tu veux que je te prouve qu'on peut te faire avouer ? demanda Carlos.

Elle demeura silencieuse, sentant qu'il jouait avec elle, sans comprendre où il voulait en venir ; il l'avait toujours fascinée avec ses airs mystérieux, ses proclamations révolutionnaires, son habitude d'être armé et ses vantardises. Maintenant, elle savait qu'il avait tué quatre personnes en deux jours, et il la fascinait encore plus. Un trouble délicieux, mélangé de terreur. Soudain, Juan Carlos Diaz parut se décider.

— Écoute, dit-il, je peux te pardonner si tu me rends services. Voilà ce que tu vas faire.

Il lui expliqua longuement ce qu'il attendait d'elle. Elle écoutait, terrifiée. Il la jetait dans la gueule du loup, mais elle n'avait pas le choix. Elle s'entendit dire : « oui, je le ferai ». Juan Carlos Diaz se sentit immédiatement mieux. Son orgueil le chatouillait agréablement. Encore une femme qui se ferait damner pour lui. Il n'était pourtant pas beau...

— Très bien, Negrita, dit-il d'un ton protecteur. Il faut que tout soit prêt pour demain. Cinq heures ici. Tu as compris ? Voilà deux cents dollars.

— Oui, dit-elle, dans un souffle.

— Esta bien. Tu vas rester ici, je pars le premier.

Il ferma sa veste, mit ses lunettes noires et sortit en claquant la porte. Se promener dans New York n'était pas trop dangereux. C'était une si grande ville... Il évitait quand même les taxis et les coins trop éclairés, comme les bars et les lobbys d'hôtels. Ceux qui le traquaient n'employaient pas les moyens classiques. Sinon, sa photo aurait été depuis longtemps dans le New York Times. C'était à la fois rassurant et inquiétant. Ses ennemis voulaient le tuer, pas l'arrêter. Cela viendrait comme un coup de foudre. Au World Trade Center, il s'en était fallu d'un cheveu. Malheureusement, il était encore cloué à New York. Sans passeport, il ne pouvait aller très loin. Il était temps qu'il passe à la contre-attaque. Ne serait-ce que pour se remonter le moral. Il était furieux de s'être trompé, au sujet de Hugo Capuro. Le Bolivien était mort pour rien.

Heureusement qu'il avait les dix-huit mille dollars. Cet argent, il risquait d'en avoir besoin ; il y avait un long chemin jusqu'à son sanctuaire libyen. Semé d'embûches.

Il s'engouffra dans la bouche du métro, se retournant pour vérifier s'il n'était pas suivi. Le poids du Tokarev dans sa ceinture le rassurait. Manuêlo se terrait comme un rat au fond de Spanish Harlem. Il était pourtant moins recherché que Juan Carlos Diaz.

Alonso Camano regarda la façade blanche enjolivée de fenêtres bleues de Umberto's Clams House. Une banderole annonçait « In the heart of Little Italy ». Ce qui était la stricte vérité. Le croisement de Hester Street et de Mulberry Street était La Mecque des Italiens de New York. En face, le café Napoli déversait des torrents de musique sirupeuse. Les deux autres coins étaient occupés par deux bazars poussiéreux.

Des tables étaient installées sur le trottoir et il y avait un va-et-vient incessant de garçons affublés de calots de marins.

— Allons à l'intérieur, dit le Bolivien. Il fait trop chaud.

— Vite, j'ai faim, dit sa femme.

Elle était vêtue d'une robe mauve en taffetas, comme sa sœur, très moulante. Ils pénétrèrent dans la petite salle peinte en blanc, décorée de filets, accrochés aux murs et de bouées en plastique. Il y avait une demi-douzaine de tables en bois et un comptoir. Tout sentait le neuf. Trois Italiens étaient au bar, en train de manger de la soupe de clams. Alonso Camano choisit une table en retrait, à droite de l'entrée. Il ne se sentait pas tranquille. Pourquoi Hugo Capuro avait-il été abattu ? Les journaux ne semblaient pas en savoir lourd. Il n'avait pas pris d'arme et le regrettait brusquement... De mauvaise humeur, il s'adressa au garçon.

— Comment sont les fruits de mer. Bons ?

— Sûr, fit l'autre. Délicieux. On vient de Los Angeles pour en bouffer.

Sa plaisanterie tomba à plat. Alonso Camano s'était assis face au mur. Nerveux, il jeta le menu et dit au garçon :

— Allez, donnez-nous ce qui est bon. Vous le savez mieux que nous.

Il n'avait plus faim. Le garçon suggéra des « shrimps » et de la salade « scungili ». Plus des Pepsi-Cola et des cafés. Ils n'avaient pas encore de licence pour servir de l'alcool. Ce qui mit Alonso de plus mauvaise humeur encore.

— Bouffons et tirons-nous, dit-il à son copain Luigi.

Mais sa femme adorait les « scungili ». Elle en redemanda et le Bolivien dut s'incliner. La musique vomie par le café Napoli lui portait sur les nerfs.

— Shit ! jura Joe Colombo.

Il écrasa si violemment le frein de la Cadillac que Malko se sentit arraché de son siège. Ils avaient dû mettre cinq minutes pour parcourir les trente mètres les séparant de Luna's. Ils n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres du carrefour avec Hester Street. Entre les piétons et les voitures avançant au pas, c'était infernal. Malko se pencha vers Joe Colombo. Il n'y avait aucune voiture entre la Cadillac et le feu de Hester Street qui était au vert.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Joe Colombo arracha son cigare et tendit la main vers la terrasse de la Bella Ferrara. Les tables débordaient du trottoir sur la chaussée, toutes occupées.

— Je peux pas passer, il y a une table presque au milieu de la rue.

— Eh bien ! klaxonnez, dit Malko, qu'il recule sa table.

Joe Colombo le regarda comme s'il avait proféré une obscénité.

— Hé ! vous avez vu qui est à la table ?

— Non, dit Malko et je m'en moque.

— Mais c'est Georgio Vitale, du Funeral Home, le meilleur copain de Matt « the Horse ». C'est lui qui contrôle toute la rue... Il faut qu'il finisse son verre.

Malko aperçut un Italien d'une soixantaine d'années, seul devant un Martini Bianco, paisible comme s'il se trouvait en pleine campagne.

— Joe, dit-il, je vous donne dix secondes pour aller dire à cette terreur qu'il recule. Sinon, je prends le volant et je l'écrase. Même si je dois avoir toute la Mafia à mes trousses.

À regret, Joe ouvrit la portière et se dirigea vers le mafioso.

* *

*

Juan Carlos Diaz remontait à pied Mulberry Street, mêlé aux touristes. L'ambiance de kermesse l'agaçait. Il ignorait dans quel restaurant il allait trouver celui qu'il cherchait, mais ils étaient tous groupés sur cent mètres. Donc, il avait le temps. Umberto's Clams House était le premier.

Il s'arrêta une seconde devant la terrasse, l'examina et poussa la porte de la salle. Tous ses sens en alerte. Du premier coup d'œil, il aperçut à sa droite l'homme qu'il surveillait depuis plusieurs jours.

Un garçon en calot de marin, s'approcha de lui :

— Sir, vous désirez une table ?

Juan Carlos Diaz ne répondit pas, respira profondément, plongea la main sous sa veste, en sortit son automatique et fit un pas vers la table d'Alonso Camano. Un des consommateurs du bar aperçut l'arme. Dans le quartier, ce genre d'incident était fréquent... D'un seul élan, il sauta

de son tabouret et plongea à plat ventre derrière une table vide. Le garçon l'imita aussitôt.

La femme d'Alonso Camano fut la première à voir le tueur. Elle poussa un cri strident et le Bolivien leva la tête. Il vit le Tokarev braqué sur lui, les grosses lèvres serrées dans un rictus mécanique, la silhouette trapue. Puis, les détonations claquèrent. Cinq très rapprochées. Assourdissant les consommateurs et couvrant les hurlements des femmes. D'un bloc, tous les dîneurs se laissèrent tomber sous leurs tables ou glissèrent à plat ventre sur le plancher. Le barman plongea derrière son bar comme une marionnette cassée et un garçon qui s'apprêtait à rentrer dans le restaurant avec des assiettes vides laissa tout tomber et détala se réfugier au café Napoli.

Deux balles frappèrent Alonso Camano dans la poitrine. L'une atteignit la colonne vertébrale. L'autre sectionna une artère irrigant son cerveau. En dépit de ses deux blessures très graves, le Bolivien parvint à se lever et à renverser la table qui le gênait, titubant vers le tireur, les mains en avant, le visage crispé de haine. Il venait de tout comprendre. Figé, son ami Luigi, ne bougeait pas, paralysé de terreur.

Le tueur recula, tira encore une fois et fit demi-tour, contournant le bar pour atteindre l'entrée de la cuisine. Cette sixième balle frappa Camano en pleine poitrine tandis que les trois autres avaient troué ses vêtements sans le toucher. Il vit à peine le tueur disparaître dans la cuisine, obstiné dans son idée de gagner la rue. Juan Carlos Diaz traversa la cuisine en courant. Le cuisinier, voyant le Tokarev, plongea immédiatement à plat ventre.

Juan Carlos Diaz dégringola l'escalier menant au sous-sol encombré de tout un fouillis. Le sous-sol donnait sur Hester Street, grâce à une trappe métallique ouverte sur le trottoir. Juan Carlos Diaz escalada l'échelle de fer, émergea sur le trottoir de Hester Street et détala dans la rue en pente vers Baxter Street. Tout en courant il remit un chargeur dans son automatique. Après avoir traversé en diagonale le parking vide au coin de Hester et de Baxter, il ralentit, hors de vue.

* *

*

— Nom de Dieu, on a tiré ! s'exclama Milton Brabeck.

Les coups de feu assourdis avaient fait vibrer les glaces baissées de la Cadillac.

— Foncez, hurla Malko.

Joe Colombo venait de revenir à son volant après avoir convaincu le mafioso de reculer sa table. Il écrasa l'accélérateur et la lourde limousine franchit le feu alors qu'il passait à l'orange.

Au même moment, la porte de Umberto's Clams House s'ouvrit sur

une silhouette titubante, le visage crispé de douleur. L'homme fit quelques pas vers le capot de la Cadillac et s'effondra brusquement dans le ruisseau, le visage contre le bitume, plusieurs taches rouges s'élargissant dans le dos de la veste claire.

Malko et Milton Brabeck bondirent à l'intérieur du restaurant, arme au poing. Des femmes hurlaient dans un coin, les consommateurs commençaient à se relever avec précaution. Apercevant les deux hommes armés, ils replongèrent immédiatement au sol. Milton Brabeck releva un garçon par le col de sa chemise.

— F.B.I. ! Où est le type qui a fait ça ?

— Là-bas, il est parti là-bas...

Le calot de travers, il montrait la porte de la cuisine. Malko s'y rua, vit le cuisinier terrorisé et la trappe donnant sur le sous-sol. Il y plongea, ressortit dans Hester Street, déserte. Il courut jusqu'au coin de Baxter, ne vit personne et s'arrêta, découragé. Même pas la peine de poursuivre le tueur. Une fois de plus, Juan Carlos Diaz avait frappé impunément... Ivre de rage, Malko fit le tour par l'extérieur, regagnant la Cadillac. Joe Colombo était accroupi près de l'homme abattu. Il leva les yeux.

— Il vient de clamser, dit-il. Ils l'ont pas loupé. Tirons-nous, les flics ne vont pas tarder.

Malko regarda le visage crispé, les cheveux coupés ras. Sa théorie venait de se vérifier tragiquement... Une fois de plus, Juan Carlos Diaz était dans la nature. Il ne restait plus qu'un fil ténu : Incarnacion Capuro. À moins qu'elle ne soit elle aussi un piège mortel.

Une seule rangée de fenêtres demeuraient allumées au trente-septième étage de l'énorme building de la C.B.S., au coin de la 52^e et de la Sixième avenue. Depuis les restrictions d'énergie, les buildings commerciaux de New York s'éteignaient souvent la nuit, ressemblant à d'énormes dolmens se dressant dans la chaleur humide du mois de juillet. Malko et Milton Brabeck pénétrèrent dans le hall désert, se firent reconnaître par le garde armé qui surveillait et prirent l'ascenseur express.

Sombres. Le meurtre de Alonso Camano était un nouveau succès pour Juan Carlos Diaz et un échec mordant pour la C.I.A. Alonso Camano gisait à la morgue de Center Street. Bien entendu, personne n'avait rien vu chez Umberto's Clams House. Quant aux voisins du café Napoli, ils avaient déclaré sans sourciller à la police que la musique des haut-parleurs voisins les empêchait d'entendre les coups de feu. Il ne restait que quelques taches de sang sur le bitume de Mulberry Street et sur le carrelage du restaurant. Sans illusions, les policiers du « Homicide Squad » avaient fait leur boulot.

Malko essuya son front couvert de sueur. Même à cette heure tardive, la température était étouffante. L'ascenseur s'arrêta avec un glissement doux et ils sortirent. Ils sonnèrent et la porte de la D.O.D. s'ouvrit sur un agent de la « Company » qu'ils ne connaissaient pas.

— M. Peabody vous attend, annonça-t-il.

Prévenu par le téléphone de la Cadillac de Joe Colombo, le Deputy Director avait convoqué une « crash » conférence pour évaluer les dégâts.

Le bureau du Deputy Director de la D.O.D. donnait sur le sud de Manhattan et la vue était superbe. Une moquette bleu nuit, des meubles sobres en acajou, des dessins abstraits au mur : on ne se serait jamais cru chez un espion. John Peabody fixa les deux hommes en secouant son goitre.

— Il vous a encore baisé...

Il vit la lueur de meurtre dans les yeux de Malko et ajouta aussitôt :

— On aura plus de chance la prochaine fois. Je veux vraiment la tête de ce type, vous comprenez ? Même si on doit y passer deux ans. Ses traits s'étaient durcis. Il fit signe de s'asseoir à ses visiteurs.

— Vous n'avez pas de nouvelles de la fille du World Trade Center ? demanda Malko.

John Peabody haussa les épaules.

— Aucune. Comment voulez-vous retrouver dans New York une fille dont nous ne savons rien, dont nous n'avons même pas une

photo ?

Malko sursauta :

— Nom de Dieu !

Une scène venait de traverser sa mémoire : les deux petits vieux en train de se photographier mutuellement. La petite vieille à un moment avait sûrement pris l'inconnue brune avec son mari. Ils avaient été interrogés par la police qui avait dû relever leur identité et leur adresse.

— Il y a peut-être une photo de cette fille, dit-il avec excitation.

Il raconta l'histoire. Le visage du Deputy Director s'illumina.

— Demain matin, à la première heure, je téléphone au Police Commissioner. S'ils ont quelque chose, ils le lui donneront. Il alluma une cigarette et dit : À propos, j'ai eu la confirmation ce soir que Hugo Capuro faisait la liaison entre les membres du gouvernement bolivien chargés d'écouler la cocaïne et la Mafia. Au passage, il prélevait de confortables commissions. Apparemment, il en vendait aussi à Spanish Harlem.

— À moins que ce soit sa femme, remarqua Malko. Puisque Juan Carlos Diaz a rempli son contrat, c'est qu'il a encore besoin de quelque chose. Vraisemblablement, un passeport. Le problème est de savoir si Incarnacion Capuro va le lui donner, ou s'il se fait des illusions... Je pense qu'il ne faudrait pas la lâcher d'une semelle à partir de demain :

— Je vais faire venir des gens de Washington, par le premier « Shuttle » (39), demain matin, dit John Peabody. De toute façon, vous la voyez demain, non ?

— Il n'est pas évident qu'elle m'ouvre son cœur.

Milton Brabeck qui commençait à se corrompre au contact de New York, ricana :

— À voir ses yeux, elle va peut-être vous ouvrir autre chose...

Ni John Peabody ni Malko ne relevèrent. Confus, le gorille n'insista pas.

Il y eut un lourd silence rompu seulement par le chuintement de l'air conditionné.

— Étant donné la position de Hugo Capuro, remarqua Malko, il n'avait sûrement aucun problème à se procurer un « vrai » faux passeport.

Un ange passa, les ailes couvertes de faux cachets.

— Nom de Dieu, dit John Peabody. Il faut que cette Incarnacion parle...

— La torture est interdite par la Constitution, remarqua Malko. Si elle travaille avec Juan Carlos Diaz, elle ne parlera pas. Mais elle peut nous mener à lui, à son insu.

— John Peabody caressa son goitre :

— Cette fois, on mettra le paquet. Je veux ce type...

Malko l'arrêta :

— Si on n'agit pas avec une discrétion totale, c'est fichu. Vous pouvez déjà faire mettre sa ligne téléphonique sous monitoring, mais je n'y crois pas beaucoup... Peut-être que Juan Carlos Diaz est déjà en route pour Rio.

— Peut-être, fit John Peabody avec un sourire forcé. Ça vous fera une balade à Rio. J'irai chercher ce type en enfer s'il le faut.

— Vous voulez dire que vous m'y enverrez, corrigea Malko. Ce n'est pas tout à fait la même chose...

— Assez pour ce soir, conseilla John Peabody. Dès que j'ai du nouveau du côté des petits vieux, je vous le fais savoir...

* *

*

L'odeur fade du haschich vous sautait aux narines dès qu'on franchissait la porte laissée ouverte, au dix-huitième étage. Une foule compacte et caquetante se pressait dans un immense penthouse occupant toute la façade sur la 54^e rue. Les murs blancs étaient couverts de toiles. Tout le monde avait un verre à la main, sauf ceux qui fumaient, enfoncés dans des sofas. À cause de la chaleur, le maquillage des femmes commençait à fondre. Cela n'avait en tout cas rien de la veillée funèbre. Malko se faufila entre les invités. Au passage, un garçon lui mit presque de force dans la main un verre de whisky. Une grande blonde en vert, avec un décolleté plongeant en V sur des seins tombants, se rua dans sa direction et le prit par le bras.

— Vous n'étiez pas chez Stephen l'autre soir ? C'était délicieux...

Malko réussit à échapper à la pieuvre parfumée et continua son exploration. Il était six heures et demie et le cocktail avait commencé depuis une demi-heure. Malko, avec ses habitudes européennes, avait oublié que les Américains arrivent dans les manifestations mondaines avec l'exactitude d'un chef de gare. Il frôla une croupe mauve en soie dont la propriétaire se retourna avec un gloussement ravi.

Dans le sillage de Malko, Milton Brabeck essayait de ressembler à un amateur d'art, enfouraillé jusqu'aux yeux. C'était la première fois de sa vie qu'il allait à un vernissage. Malko jeta un coup d'œil aux tableaux : c'était à mi-chemin entre la bande dessinée et Jérôme Bosch. Des couleurs violentes et crues, des paysages et des scènes d'horreur. Un artiste bolivien qui travaillait visiblement sous l'empire des hallucinogènes.

Malko déboucha sur une large terrasse qui s'élargissait en plusieurs rotondes. Il s'approcha du bord et aperçut en contrebas, le jardin du musée d'Art Moderne hérissé de statues.

Il y avait autant de monde sur la terrasse qu'à l'intérieur et on y

cuisait.

Il aperçut enfin Incarnacion Capuro, vêtue d'une robe de soie noire qui moulait une poitrine impressionnante, juchée sur de très hauts talons, sans voilette, en grande conversation avec trois messieurs d'un âge certain qui la regardaient comme si c'était un lingot d'or. Elle aperçut Malko et aussitôt, avec un sourire d'excuse, se dirigea vers lui.

Discrètement, Milton Brabeck s'éclipsa.

Ses yeux noirs proéminents brillaient d'une joie sincère, la rendant presque belle.

— Comme c'est gentil d'être venu, dit-elle. Elle baissa la voix. Je m'ennuie à mourir, je connais tous ces gens. Si ce n'était pas pour Hugo, je ne serais pas venue, mais il avait promis d'assister à ce vernissage. Alors, n'est-ce pas...

Elle émit un gros soupir de circonstance. Les yeux noirs et saillants fixèrent Malko avec une expression à la fois triste et provocante. Elle faisait tourner un verre vide de champagne entre ses doigts. Malko lui proposa :

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, dit-elle, ce champagne est infâme. On dirait qu'on l'a fait bouillir. Et je ne bois jamais de whisky...

— Un cognac ?

Elle sourit.

— Oui, peut-être.

Malko fonça au bar, dénicha une bouteille de Gaston de Lagrange, remplit un verre et le rapporta à Incarnacion Capuro.

— Merci, dit-elle, le regard mouillé.

Le tohu-bohu était assourdissant autour d'eux. Malko remarqua que la poitrine d'Incarnacion Capuro jouait librement sous la soie, étonnamment haute, disproportionnée avec le corps mince de la Bolivienne. Avec ses jambes élancées, sa taille fine et cette énorme poitrine, elle avait un corps très attirant. Il eut l'impression qu'elle attendait quelque chose et décida de répondre à une des questions qu'il se posait.

— Vous devriez me faire visiter l'appartement, proposa-t-il.

Elle rit gaiement :

— Je ne le connais pas plus que vous, mais nous pouvons l'explorer ensemble.

Ils traversèrent une première pièce où il fallait jouer des coudes pour avancer d'un mètre. Incarnacion Capuro était hélée de tous les côtés, par des hommes, des femmes qui venaient l'embrasser, lui parler à l'oreille. Mais elle continuait son chemin, se faufilant entre les invités avec une sorte de fébrilité.

Par-dessus son épaule, Malko aperçut Milton Brabeck, un verre de Gaston de Lagrange à la main, perdu dans la foule avec une grande

rousse qui essayait d'engager la conversation. Le gorille, gêné, ne quittait pas Malko des yeux. Ce dernier lui fit un clin d'œil avant de disparaître dans un petit salon tout aussi bourré. Tout New York était là.

Il poussa une porte et déboucha enfin dans un couloir tendu de jaune, désert. Incarnacion Capuro s'y faufila derrière lui. Elle eut une moue.

— Ce n'est pas bien gai ici.

Appuyée au mur, elle semblait attendre quelque chose. Malko ouvrit une autre porte : une salle de bains.

Incarnacion Capuro y entra et s'arrêta en face de lui. Pendant quelques secondes, elle le regarda d'un air gourmand, sans bouger, puis, avança d'un pas, à le toucher et commença à se frotter lentement contre lui, un drôle de sourire aux lèvres, les yeux fermés.

Sans un mot, sa main droite se glissa entre leurs deux corps. Elle s'interrompit très vite pour dire, d'une voix calme.

— Fermez le verrou.

On entendait vaguement le brouhaha des invités. Incarnacion Capuro colla sa poitrine contre lui avec un petit gémissement ravi et soudain, se laissa glisser à genoux sur la moquette blanche, le dos à la baignoire. Sa bouche remplaça sa main. Une vestale soumise, et habile. Soudain, quelqu'un tourna le bouton de la porte, essayant d'entrer. Elle ne s'interrompit même pas. Sa bouche était un fourreau de velours vivant et chaud, qui semblait aspirer la volonté de Malko. En un éclair, il se dit que son intuition était juste, que ce n'était pas un traquenard. Incarnacion Capuro était simplement une femme de feu.

Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, elle se releva avec un mouvement d'une souplesse reptilienne, glissa autour de lui, et s'appuya au lavabo, lui tournant le dos mais le fixant dans la glace.

Un gentleman dans l'état où se trouvait Malko ne pouvait refuser une invite aussi directe. La robe de soie était un obstacle facile à écarter. Autant que le nylon noir qui moulait ses fesses fermes et rondes.

Lorsqu'il la pénétra, elle eut un sursaut, se cambra violemment et se mit à murmurer des mots orduriers en espagnol.

Au bout de quelques minutes, les mains crispées sur le rebord du lavabo, la bouche ouverte, elle eut un violent orgasme qui la secoua comme une décharge électrique. Elle resta ensuite prostrée sur le lavabo, le maquillage défait, les yeux fermés. Malko se dégagea doucement et elle se redressa.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis qu'ils étaient entrés.

— Heureusement que vous étiez là pour faire passer cet ennuyeux cocktail, dit-elle, d'un ton enjoué.

On secoua de nouveau la porte.

— Ce qu'ils sont impatients ! soupira-t-elle.

Le bruit cessa enfin.

— Partez le premier, dit-elle d'une voix redevenue normale. Je vous rejoins.

Malko déverrouilla la porte et se glissa dans le couloir. Pour s'être fait prendre ainsi, Mme veuve Capuro devait avoir la cuisse légère, et beaucoup de sang-froid. C'était amusant d'avoir fait l'amour au milieu de deux cents personnes. Mais il ne savait encore rien sur les liens de la volcanique Bolivienne avec Juan Carlos Diaz. Heureusement, il avait encore la soirée devant lui.

* *

*

Juan Carlos Diaz descendit du métro à quatre cents mètres du Carlyle. Avec sa combinaison blanche portant dans le dos « BELL Téléphone Cie » et son sac à l'épaule, une ceinture surchargée de multiples outils, il avait l'air d'un des innombrables réparateurs de téléphone qui sillonnaient jour et nuit la ville de New York. D'un pas tranquille, il poussa la porte tournante du Carlyle et alla droit à la réception.

— On m'a appelé. Il y a quelque chose qui ne va pas à la suite 1 110, dit-il. Vous pouvez demander si je peux monter.

L'employé du desk le regarda, un peu étonné.

— Mais on a notre gars à nous qui...

— Je sais, fit Juan Carlos Diaz, c'est le « house keeper » qui m'a appelé. Il faut changer l'appareil. Il n'en a pas. Il frappa sur sa sacoche. Je lui apporte ce qu'il lui faut...Vu ?

— OK, OK, dit l'employé, attendez, j'appelle.

Il composa le numéro de la suite. Aussitôt, une voix de femme dit « Allô ! ».

— Miss, fit l'employé, le réparateur du téléphone que vous avez demandé est là.

— Ah bon ! dit la femme, qu'il monte.

Juan Carlos Diaz traversa le petit hall en traînant les pieds. Il avait tout le temps... Le liftier le regarda à peine. Au onzième, il descendit, tourna à droite et frappa à la porte de la suite 1110. Elle s'ouvrit immédiatement sur le visage effrayé d'Angela Ruthmore. Aussitôt entré, Juan Carlos Diaz posa son sac, et tapota affectueusement les reins cambrés de sa complice.

— Bravo, Negrita, tu n'as pas eu trop de mal ?

La Portoricaine eut un sourire contraint.

— Non, la fille de l'étage est Portoricaine aussi. Je lui ai dit que mon Jules n'était pas encore rentré et que cela m'ennuyait d'attendre

au bar en bas...

— Parfait, dit Juan Carlos Diaz, au travail.

Incarnacion Capuro tendit sa main à baiser à un des derniers invités, les yeux baissés, une moue triste aux lèvres, très veuve inconsolable. Malko l'observait. Jamais on n'aurait pu soupçonner qu'elle venait de se faire prendre comme une soubrette, debout contre un lavabo.

La corvée était finie. Trois heures à écouter des condoléances ! Elle prit son sac et sortit du penthouse. Malko la retrouva dans l'ascenseur.

— Vous avez faim ? demanda-t-il.

— Non, pas tellement, dit la Bolivienne. J'ai envie d'écouter de la musique... Ces deux derniers jours ont été très pénibles. Il faut que je me change les idées.

Elle avait déjà commencé...

— Parfait, approuva Malko.

Dès que l'ascenseur commença à descendre, elle se frotta contre lui avec un ronronnement de chatte heureuse, écrasant son impressionnante poitrine contre l'alpaga de son costume. Malko la soupçonnait fortement d'être renforcée à coups de silicones.

Il l'observait, intrigué. Quels pouvaient être ses rapports avec Juan Carlos Diaz, le terroriste ? Ou Incarnacion Capuro était une comédienne extraordinaire, ou elle ne soupçonnait rien de son lien avec l'affaire Diaz. Ils replongèrent dans la chaleur moite et oppressante. Heureusement la Rolls Royce bleu nuit était garée juste devant l'immeuble. Incarnacion tendit les clefs à Malko.

— Je n'aime pas conduire lorsque je suis avec un homme...

Il se glissa sur le siège de cuir. Incarnacion Capuro se coula à côté de lui.

— Vous voulez aller chez Regines ? demanda Malko.

— Non, je connais un endroit dément, dit la Bolivienne. Le Club 54 dans la 54^e entre la Septième et Huitième avenue. La meilleure ambiance de New York... Et puis, je ne veux pas qu'on me voie chez Regines aujourd'hui...

— Parfait, approuva Malko.

Décidément, tout se recoupait.

Il décolla du trottoir. La Bolivienne lui demanda tout à coup :

— Où en êtes-vous de votre enquête ?

— Nulle part, avoua Malko. Nous soupçonnons toujours ce Juan Carlos Diaz d'avoir abattu votre mari, mais nous ignorons la raison.

Incarnacion Capuro hocha la tête.

— J'espère que vous finirez par l'arrêter. Mon mari était un homme bon et généreux qui ne faisait de mal à personne. Il avait toute la

confiance du président Banzer...

— À propos, dit Malko en traversant Broadway, vous savez qu'il y a eu un autre Bolivien assassiné hier soir, un exilé, Alonso Camano. Abattu dans Little Italy par un inconnu.

Il surveillait Incarnacion du coin de l'œil. Elle tourna brusquement la tête vers lui, paraissant sincèrement émue.

— Camano ! Madre de Dios ! C'était un grand ami de mon mari. C'est épouvantable. Il faut que je téléphone à sa femme.

Malko ne pipa pas. Si ce qu'il soupçonnait était vrai Incarnacion Capuro méritait décidément la médaille d'or de l'hypocrisie.

Il s'arrêta devant le Club 54. Comme d'habitude, une barrière de velours rouge isolait l'entrée. Incarnacion Capuro descendit la première et le doorman, dès qu'il la vit, écarta les badauds.

— Vous êtes connue, remarqua Malko en souriant.

— Mon mari adorait cet endroit, avoua-t-elle. On s'amuse comme des fous. C'est complètement dingue. Quand nous voulons un peu de sophistication, nous allons chez Regines.

* *

*

« Poum-poum-poum, poum-poum-poum. »

La sono déversait inlassablement un rythme dément, noyé dans des airs pop tous meilleurs les uns que les autres. Enfoncés dans un canapé de plastique blanc. Malko et Incarnacion observaient les danseurs.

Les six mâts lumineux terminés par leur feu tournant commencèrent à descendre sur la piste, l'éclairant de lueurs irréelles. Incarnacion se leva d'un coup.

— Allons danser.

Bien que la musique soit extrêmement rapide, Incarnacion s'appuya contre Malko avec une attitude sans équivoque. Il essaya de voir si Angela Ruthmore était là, mais la cabine des disc-jockeys était trop haute.

Il s'arrêta de danser et prit Incarnacion par la main.

— Allons visiter le haut.

Elle le suivit sans discuter. D'autres couples disparaissaient discrètement par l'escalier tendu de rouge. Ils débouchèrent sur ce qui avait été le balcon du théâtre. À cinq mètres d'eux, deux pédés s'aimaient d'amour tendre, sans la moindre gêne, avec des petits bruits humides. Malko descendit jusqu'au bord du balcon, pour avoir une vue plongeante sur la piste.

Il y avait quatre personnes dans la « chaire » d'acier. Trois hommes et une fille.

Ce n'était pas Angela Ruthmore. Celle-là était blanche, avec de

longs cheveux blonds. Incarnacion Capuro, le tira avec insistance par la main :

— Qu'est-ce que vous faites ?

Ils remontèrent le long des gradins et s'assirent un peu plus haut, hors de vue de la travée centrale. La moquette de nylon était râpeuse à souhait, mais cela ne semblait pas déranger Incarnacion, qui d'elle-même s'allongea presque sous les sièges, attirant Malko contre elle.

Il la regarda ironiquement :

— Vous venez souvent faire l'amour ici ?

Elle secoua la tête.

— Non, j'ai un studio, mais je l'ai prêté à une amie.

— Elle ne peut pas vous rendre la clef pour un moment ? suggéra Malko.

Incarnacion Capuro le fixa, une lueur furieuse dans les yeux et dit d'un ton agressif :

— Ça vous gêne de faire l'amour ici ?

Décidément, New York fourmillait de nymphomanes... Malko se mit en devoir de lui prouver le contraire. Elle le renversa tout à coup sur le dos, puis, écartant ce qui la gênait, s'empala sur lui avec un petit soupir comblé.

Un Noir qui passait lança une remarque obscène à mi-voix, mais Incarnacion Capuro était ailleurs. Les ongles enfoncés dans les côtes de Malko, elle oscillait d'avant en arrière furieusement.

Un autre couple s'était installé un peu plus haut et Malko entendait les gémissements de la fille agenouillée sur les marches.

— Stop, cria-t-elle tout à coup. You're hurting me ! Stop !⁽⁴⁰⁾.

Malko vit l'homme – un géant café au lait – reculer et retomber de tout son poids sur la fille, la transperçant avec encore plus de violence. Elle poussa un cri aigu, cacha la tête dans ses bras et se mit à gémir des mots inarticulés.

Incarnacion Capuro avait les yeux hors de la tête. À son tour, elle se mit à gémir et son orgasme partit d'un coup. Elle se laissa tomber sur Malko.

Il se pencha à son oreille.

— Tu ne veux pas qu'on aille continuer dans ton studio...

— Je t'ai dit qu'il était pris, dit-elle d'un ton agacé. Et puis, c'est loin.

— Où ?

— Ça ne te regarde pas.

Cette fois, le rideau de fer s'était refermé. Ils se relevèrent et redescendirent. Malko commençait à se demander si la confession de cette veuve volcanique n'allait pas l'épuiser pour une semaine... Ils se rafraîchirent d'un jus de fruit au bar et Incarnacion dit tout à coup.

— J'en ai assez, partons.

Ils récupérèrent la Rolls et Malko prit le chemin de Beekman Square. Arrivés dans la petite impasse donnant sur l'East River Drive, Incarnacion lui dit :

— Arrêtez-vous, je me mets toujours là, c'est plus pratique.

Malko arrêta le moteur. Ils restèrent silencieux.

— Vous avez les nerfs solides, remarqua-t-il. Après ce qui est arrivé à votre mari, avant-hier.

Elle hocha la tête.

— J'ai été à une dure école.

— Laquelle ?

Elle tourna des yeux graves vers lui.

— La peur et la faim. La faim surtout. J'ai eu faim pendant longtemps ; je n'avais aucun moyen d'existence et je bénissais les hommes qui voulaient bien de mon corps malingre pour quelques pesos. J'ai été une putain pendant des années. Maintenant, c'est loin, mais je me souviens encore... Enfin. J'ai rencontré mon mari et il m'a épousée.

— Mais vous le trompiez ?

Elle inclina la tête affirmativement.

— Il y a trois ans, il avait subi une opération. Il ne pouvait plus faire l'amour. Alors, il me laissait faire ce que je voulais. Il savait que je ne pouvais pas rester longtemps sans faire l'amour...

Malko grillait de lui demander si elle chassait dans Spanish Harlem. Juan Carlos Diaz n'était peut-être qu'un de ses amants de passage, comme Malko. Elle l'observait et sourit :

— Dans votre métier, vous devez rencontrer beaucoup de femmes ? demanda-t-elle.

— Quel métier ? demanda Malko.

— Eh bien ! vous travaillez au State Department, n'est-ce pas...

Il sourit.

— Toutes ne sont pas aussi jolies que vous et aussi disponibles.

— J'espère vous revoir, dit-elle.

— Moi aussi. Demain ?

Elle secoua la tête.

— Non, je suis prise toute la journée. Mais si vous voulez, après-demain, je serai complètement libre.

— Vous avez rendez-vous avec un homme ? demanda Malko.

Elle eut un sourire amusé.

— Déjà jaloux ? J'aime bien qu'on soit jaloux de moi... Si vous restez à New York, nous pourrons nous voir tous les jours... Dans mon studio.

Malko ne releva pas. Il y avait de plus en plus de chances pour que sa mystérieuse amie soit Juan Carlos Diaz. Il pensa au passeport : tout collait. Pourvu qu'elle n'ait pas eu la mauvaise idée de lui parler de

Malko. Il se pencha et lui baisa la main.

— Eh bien ! après-demain, alors... Même heure ?

— Venez me chercher chez moi, suggéra-t-elle. Avant le dîner. Et retenez au Four Seasons. J'adore. Je me ferai très belle.

— Vous êtes très belle, assura Malko, en ouvrant la portière.

Il s'éloigna sous la chape de chaleur humide, remontant à pied la 50^e rue jusqu'à la Première avenue. Beekman Place était totalement déserte... Avant d'arriver au coin, une ombre se détacha d'un mur, Milton Brabeck, dégoulinant de sueur.

— Alors, fit le gorille, vous avez vu cet endroit de dingues ? Moi j'ai failli me faire violer par une nana qui avait sûrement toutes les maladies du monde. Je me suis dégonflé. Alors, du nouveau ?

— Je crois que Mme Capuro a rendez-vous avec Juan Carlos Diaz demain, dit-il. Et qu'il va quitter New York, très vite.

Milton Brabeck situa doucement.

— Terrific ! on va bien s'amuser. John Peabody va être ravi. Comment avez-vous fait ?

— J'ai réfléchi, dit Malko. Venez avant que je fonde de chaleur...

* *

*

Malko prit sa clef au deskman endormi qui s'extirpa avec un sourire.

— Votre téléphone est réparé, sir.

— Quel téléphone ?

— Celui du lounge de votre suite, il ne marchait plus.

— Ah bon ! fit Malko.

Décidément, le Carlyle était un bon hôtel. On réparait les choses avant même qu'on s'aperçoive qu'elles étaient cassées. Une horrible vieille liftière le hissa jusqu'au onzième. Il se jeta sous une douche, se savonna, les effluves délicates de son savon Jacques Bogart chassèrent l'odeur de New York. Ensuite, il regagna le living, mit la T.V. pour regarder le late show. À peine était-il assis, que le téléphone sonna. Il étendit la main et décrocha :

— Allô ?

— Monsieur Malko Linge ? demanda une voix d'homme, douce et posée. Sourde, comme déguisée.

Malko allait dire « oui », lorsqu'une foule de pensées se télescopèrent dans sa tête, puis s'ordonnèrent comme programmées par un ordinateur, s'ajustant comme les pièces d'un puzzle : la réparation de son téléphone, cet appel tardif, cette voix qui lui disait vaguement quelque chose et puis un souvenir surgit de sa mémoire : la fin d'un Arabe, Mahmoud Hamshari, le numéro 2 de « Septembre

noir ». Une petite plaisanterie très bien mise au point par les services spéciaux israéliens. Mais les techniques, cela se copie.

Tout doucement, il prit l'appareil à bout de bras et franchit la cloison, prenant toute la longueur possible du fil. Alors, seulement, il dit :

— C'est moi.

— Tiens ! fit la voix à l'autre bout du fil.

De toutes ses forces, Malko jeta le récepteur dans le lounge et se rejeta en arrière, plongeant à plat ventre sur la moquette de la chambre. Il ne l'avait pas atteinte qu'une explosion assourdissante, secoua la suite. La cloison tint bon, mais le souffle dévasta en une fraction de seconde le mobilier, arracha la porte donnant sur le couloir et celle de la chambre, fit rouler Malko contre le lit.

Des débris volèrent à travers la chambre, se fichant dans le mur. Étourdi, assourdi, Malko se releva et risqua un œil. Le living-room était dévasté. Le téléphone s'était volatilisé, il ne restait qu'un bout de fil. S'il avait gardé l'écouteur à l'oreille, sa tête aurait été réduite en bouillie et une bonne partie de son corps avec.

— Himmel Herr Gott ! murmura-t-il pour lui-même.

Sans son intuition, il était mort... Les mains tremblantes d'énervement, il se rhabilla. C'était un des pièges les plus vicieux dont il ait jamais été victime. Heureusement qu'un jour, un ami des services spéciaux israéliens lui avait raconté la petite plaisanterie faite au Dr Hamshari... Il enfilait sa chemise lorsqu'on cria dans le couloir. La porte gisait au milieu de la moquette rouge. Malko allait encore avoir à donner des explications...

* *

*

John Peabody, tiré de son lit, avec des yeux de lapin russe et son goitre tremblait de fureur.

— Motherfucker, explosa-t-il. On a tout reconstitué : ce type est gonflé comme personne. Il a envoyé une fille d'abord, vous vous rendez compte. On ne sait pas comment elle a pu entrer dans votre suite.

— Vous avez son signalement ?

— Oui, très foncée, très belle, type sud-américain ou portoricain. Je vous attends à huit heures au bureau pour un breakfast meeting.

— Ce doit être la disc-jockey du Club 54, dit Malko, Diaz à un vrai harem...

— En tout cas, continua Peabody, elle a attendu ici, pour lui ouvrir quand il s'est présenté, déguisé en employé du téléphone. Ensuite, il a fixé l'explosif sous le socle, relié à un dispositif électronique

commandé à distance. Il n'avait plus qu'à vous appeler. Il aurait pu vous appeler de Tombouctou, cela aurait marché de la même façon...

Le sous-directeur du Carlyle contemplait la suite dévastée, des larmes dans la voix...

— Nous venions de refaire l'étage, dit-il en soupirant...

S'il s'était écouté il aurait viré tout de suite un client aussi encombrant... Malko bâilla et se tourna vers lui.

— Je voudrais bien me coucher, maintenant...

— On va vous donner une autre suite, s'empressa le directeur.

Les pompiers repliaient leurs lances, le plus grand désordre régnait dans tout l'étage, les autres occupants de l'hôtel étaient tous réveillés par l'explosion. Pour un établissement avec la réputation du Carlyle...

— Reposez-vous, fit John Peabody. Moi, je décroche mon téléphone en rentrant. Alors tâchez de ne pas être victime d'une autre plaisanterie.

On mena Malko à sa nouvelle suite. Heureusement, ses affaires dans le placard de la chambre avaient été protégées. Cette fois, il s'agissait d'une suite à deux chambres à coucher. Milton Brabeck prit place dans l'autre chambre, après avoir déployé son artillerie et mis en batterie ses surveillances électroniques. Même une fourmi ne pouvait pénétrer dans la chambre sans se faire repérer.

Malko prit dans le bar une bouteille et se versa un verre de Martini Bianco. Il en buvait rarement, mais les circonstances méritaient une exception. Il resta dans un fauteuil à réfléchir. L'assurance de Juan Carlos Diaz prouvait une chose : il savait que Malko ne serait pas à son hôtel entre six et sept. Une seule personne pouvait le lui avoir dit : Incarnacion Capuro.

* *

*

— Il n'est pas question de prévenir le F.B.I. ou la police locale, articula distinctement John Peabody. Nous allons régler ce problème nous-mêmes... Il pointa le doigt sur Malko, figé sur son siège. Vous et Milton. Nous sommes de grands garçons...

Malko écumait intérieurement.

— Vous savez comment se sont terminées nos deux dernières rencontres, dit-il. Juan Carlos Diaz est un des hommes les plus dangereux que nous ayons jamais eu à Combattre...

John Peabody eut un sourire ironique.

— Je ne pense pas que cela soit pour vous déranger. Vous vous êtes sortis de situations autrement dangereuses. Vous êtes dans un pays ami, entouré d'amis et d'alliés. Et soutenu par moi... J'agis selon les instructions du Deputy Director que vous connaissez. Il n'y a aucune

trace officielle de cette affaire. Nous payons sur la caisse noire. Il n'y a pas de rapport, pas de mémo. Personne ne saura jamais ce qui s'est passé. Et les rares papiers qui existent sur la partie « noire » de cette affaire seront détruits une fois Diaz liquidé. Je vous donne l'ordre de l'abattre. C'est une bête malfaisante. Vous n'avez donc pas envie de prendre votre revanche ?

Malko ne répondit pas. Il était piégé. Depuis longtemps il redoutait une situation similaire. Il avait toujours eu horreur de la violence et s'était trouvé malgré lui mêlé à des histoires atroces. Mais il avait toujours réussi en dix ans de missions spéciales à ne pas être un tueur. Maintenant, on lui demandait d'abattre un homme dans le dos, s'il le fallait. C'était contre son éthique...

— Je ne peux pas faire cela, dit-il.

— Vous le ferez, dit John Peabody d'une voix froide.

— Sinon ?

— Sinon, je vous dénonce à la police new-yorkaise pour le meurtre de Alonso Camano.

Malko faillit lui sauter à la gorge.

— Je me trouvais avec deux personnes quand il a été tué, remarqua-t-il, glacial.

John Peabody eut un sourire ironique.

— Ces personnes ne témoigneront pas. Et plusieurs témoins vous ont vu chez Umberto's Clams House, une arme à la main. Nous fournirons un beau dossier à la police new-yorkaise.

Il y eut un silence à couper au couteau. Malko sentait que la décision de l'Américain était irrévocable. John Peabody n'était pas un plaisantin. Il lui restait la ressource de téléphoner à David Wise ; comme s'il avait deviné sa pensée, le Deputy Director de la D.O.D. dit :

— Vous pouvez appeler Washington. Mais dans ce cas, dix minutes plus tard, j'appelle le Police Commissioner. Et rien ne me fera démordre. N'oubliez pas que je suis un officiel de la « Company » et vous un étranger.

— Vous êtes une ordure, John, dit Malko doucement, et je vous souhaite de mourir d'une façon très désagréable.

John Peabody eut un rire jovial.

— Allons, ne vous emportez pas ! Il n'y a rien de personnel là-dedans. J'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour vous. Mais il se trouve que vous êtes le seul homme capable de venir à bout de ce cobra. Alors, il faut bien que je vous motive.

— John, dit Malko, on achète mon bras, pas ma conscience.

— Eh bien ! dit John Peabody, je la loue. Pour vingt-quatre heures.

Malko arrêta sa camionnette au coin de la Première avenue et de la 50^e rue, côté est, en pleine zone interdite. Une énorme inscription était peinte en lettres noires sur ses flancs : « Flowers, Immédiate Delivery ». Dans son rétroviseur, il aperçut la Rolls bleu nuit d'Incarnacion Capuro arriver à sa hauteur, puis tourner dans la 50^e rue. La Bolivienne était seule au volant. Malko essuya son front couvert de sueur. La camionnette de fleuriste était un véhicule de la C.I.A. Équipée de la radio et du téléphone, plus d'un moteur lui permettant de gratter facilement une Ferrari. Une vraie petite merveille. Seulement, elle n'était pas climatisée.

L'arrière était encombré d'équipements électroniques et occupé par un technicien de la C.I.A., surveillant la ligne téléphonique des Capuro. Deux autres agents venus de Washington s'étaient relayés au volant de l'engin toute la journée, avec Malko.

Milton Brabeck, au volant d'une Pontiac « Transam » au moteur de six litres trois – une vraie bombe – assurait la couverture. Lui ne s'était pas fait relayer. Depuis le matin, Incarnacion Capuro les avait menés d'abord jusqu'en bas de la ville, au World Trade Center où elle avait été à sa banque. Puis chez son coiffeur sur Madison, ensuite chez Bergdorf Goodman sur Fifth Avenue, enfin au bureau de son mari en face des Nations unies, sur la Première avenue. Les deux véhicules de la D.O.D. avaient failli la perdre dix fois : heureusement que la Rolls était repérable de loin. La Bolivienne, grâce à sa plaque DPL se garait absolument n'importe où, ce qui lui facilitait bien la vie. Depuis la tentative d'assassinat dont il avait été victime la veille, Malko était convaincu qu'Incarnacion Capuro était la complice de Juan Carlos Diaz. Donc qu'elle les mènerait au terroriste.

Incarnacion Capuro tourna d'abord dans Beekman Place, puis revint en marche arrière pour se garer dans le bout en impasse de la 50^e rue, le capot vers l'ouest. Il était cinq heures et demie. Elle n'avait rencontré personne, donné aucun coup de fil. Malko prit le micro de sa radio et appela Milton sur la fréquence 104. Il l'avait vu tourner dans la 51^e.

— Où êtes-vous Milton ? demanda-t-il.

La voix de l'Américain lui parvint aussitôt.

— Dans Beekman Place. Je me suis garé dans la 51^e et je suis planqué dans une grande benne de démolition. Il y a un immeuble qu'on démolit juste à côté de notre cliente. De là, je surveille sa porte. Elle vient de rentrer.

— OK, dit Malko, prévenez-moi dès qu'elle sort.

Milton avait un petit émetteur-récepteur Motorola à la ceinture, en sus de la radio de sa voiture.

Malko essaya de respirer un peu : la chaleur était toujours aussi étouffante. Le goudron se gondolait sous les roues des voitures, les gens se traînaient, accablés de chaleur. New York ressemblait à un gigantesque chaudron où bouillaient toutes les races...

Malko essaya de s'intéresser à la vitrine de l'épicier italien pour se détendre. Près de son siège dans une sacoche de cuir, il y avait deux pistolets automatiques. Le sien, extra-plat, un 22 Long Rifle avec un chargeur de dix cartouches super-pénétrantes. Puis, un Smith et Wesson « 357 Magnum » au canon de trois pouces, capable de percer des trous dans du ciment.

Deux armes « propres », fournies par la D.O.D. Malko pouvait les abandonner sur place, elles ne mèneraient les enquêteurs nulle part, même soumises aux tests les plus sophistiqués...

Malko savait qu'il risquait fort de se trouver en position de commettre un meurtre de sang-froid. Ce qui ne lui était jamais arrivé au cours de sa longue et mouvementée carrière. La C.I.A. ne voulait ni duel ni arrestation : juste une liquidation dans le style « mafia ». Le plus de balles possible dans le moins de temps possible.

Juan Carlos Diaz devait mourir.

Malko, lâchement, priaït le ciel pour que Milton Brabeck aperçoive Juan Carlos Diaz le premier. Le gorille n'avait pas les mêmes scrupules. Doté d'une arme encore secrète, une mitraillette équipée d'un silencieux et d'un chargeur de trente-deux cartouches calibre 38, il était prêt à foudroyer Juan Carlos Diaz.

À condition qu'il se montre.

Six heures quarante-cinq. Malko avait soif. Une voiture de police passa lentement devant lui, descendit la Première avenue et tourna dans la 51^e rue. Deux minutes plus tard, la voix de Milton Brabeck lui parvint, assourdie et haletante.

— Elle vient de sortir !

Malko mit en route, avançant la camionnette d'un mètre, de façon à apercevoir la Rolls. Incarnation Capuro apparut presque aussitôt, vêtue de la même robe à fleurs, un sac blanc à la main. Elle tourna autour de la Rolls comme si elle l'examinait, puis y grimpa. Mais au lieu de démarrer, elle resta immobile au volant. Malko ne quittait plus la grosse voiture bleue des yeux. Si Juan Carlos Diaz venait, il ne pouvait venir que par la 50^e ou par la 51^e, couverte par Milton Brabeck.

— Shit ! fit soudain, la voix du gorille dans la radio, il y a des flics qui viennent vers moi !

C'était le comble ! Malko entendit distinctement une voix crier. « Eh vous, sortez de là-dedans ! ». Il avait oublié que ce quartier de

milliardaires était probablement le seul endroit de New York où on pouvait sortir son chien sans se faire égorger ou violer...

Il y eut un brouhaha de voix confuses puis un claquement sec. Milton Brabeck venait d'interrompre son émission. Malko jura tout seul, impuissant. S'il intervenait ce serait pire. Milton Brabeck allait avoir du mal à ne pas mettre la C.I.A. dans le coup avec la machine à tuer qu'il avait avec lui...

Un mouvement dans la Rolls détourna le cours de ses pensées. Incarnacion Capuro venait de ressortir de la voiture.

Malko la suivit des yeux. Celui qu'elle attendait était en retard au rendez-vous... Il reprit son micro et appela :

— Milton, vous m'entendez ?

Pas de réponse. Le gorille devait toujours être aux prises avec les policiers de la voiture de patrouille. Incarnacion. Capuro s'appuya au capot de sa Rolls, et alluma une cigarette. Elle n'avait pas tiré deux bouffées qu'une silhouette surgit de derrière la voiture, venant de l'escalier qui reliait le bout de la 50^e rue à l'East River Drive. Un homme, qui contourna la voiture et se dirigea droit sur la Bolivienne. Des lunettes noires, un peu épais, court sur pattes, les cheveux très noirs. Malko avait beau s'y attendre, il eut un pincement au cœur : c'était Juan Carlos Diaz.

Cette fois, il était livré à lui-même... Avec peu de temps pour agir. Il plongea la main dans la sacoche et en retira le pistolet extra-plat qu'il arma. Le claquement de la balle montant dans le canon le glaça. Il ne pouvait plus reculer. La crosse pesait d'un poids sinistre dans sa paume. Comme un automate, il sauta hors de la camionnette, repoussa la porte, le cerveau vide, avança sur le trottoir. Juan Carlos Diaz lui tournait le dos, en train de parler avec Incarnacion Capuro. Une voix intérieure criait à Malko de s'arrêter, de viser et de vider son chargeur dans le dos de Juan Carlos Diaz. Mais c'était au-dessus de ses forces. Il savait que le terroriste allait fatalement se retourner quand il ne serait plus qu'à quelques mètres, en l'entendant venir. Il tirerait à ce moment-là.

Tout à coup, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à une trentaine de mètres de la Rolls, une femme en rose sortit devant lui d'un immeuble, tenant un caniche en laisse. Malko fit un pas de côté pour l'éviter, mais le chien se mit soudain à aboyer furieusement.

— Tais-toi, Beau ! glapit sa maîtresse.

C'était trop tard. Incarnacion Capuro, attirée par les aboiements, avait levé la tête et aperçu Malko. En dépit de la combinaison blanche, elle le reconnut. Malko était trop loin pour entendre ce qu'elle dit à Juan Carlos Diaz, mais il vit le terroriste se retourner avec la vitesse d'un cobra.

Malko levait déjà son pistolet. En une fraction de seconde, il réalisa

que le terroriste s'était déplacé et qu'il ne pouvait tirer sans risquer de toucher Incarnacion Capuro.

Il s'élança en courant, vit Juan Carlos Diaz prendre la Bolivienne par la taille, comme un danseur de ballet saisit sa partenaire pour la décoller du sol. Le Vénézuélien, d'un seul effort, hissa la frêle jeune femme le long de la calandre chromée de la Rolls, jusqu'à ce que son bassin soit au niveau du capot orné par une Victoire de Samothrace en métal chromé, comme toutes les Rolls.

Incarnacion Capuro poussa un cri qui se transforma en un hurlement atroce. Juan Carlos Diaz venait de la laisser retomber sur la statuette de métal, l'empalant dessus. Il la lâcha aussitôt, recula, sa main plongea sous sa veste. Malko vit à peine le pistolet noir braqué sur la Bolivienne, entendit la détonation. Incarnacion Capuro fut projetée en arrière, atteinte en pleine tête. Déjà, le terroriste se retournait, ajustait Malko et tirait.

La balle siffla à ses oreilles, suivie aussitôt d'un concert d'aboiements pitoyables. Le caniche l'avait reçue en plein ventre. La femme en rose se mit à hurler à son tour, essayant de prendre dans ses bras le caniche qui se traînait sur le trottoir... Malko tira deux fois, vit distinctement Juan Carlos Diaz sursauter sous les impacts, en pleine poitrine. Il se baissa, ramassa le sac blanc d'Incarnacion Capuro, mais, au lieu de tomber, il recula le long de la Rolls et tira trois fois en direction de Malko. Celui-ci dut s'effacer dans une encoignure puis attendit, guettant le terroriste. Ce dernier avait eu le temps de s'abriter derrière la Rolls. Malko le vit bondir, plié en deux, plongeant dans l'escalier menant à la passerelle qui surplombait un jardin public à la végétation pelée, bordant le East River Drive.

Malko eut le temps de tirer une fois. Sa balle frappa Juan Carlos Diaz au milieu du dos, le poussant en avant comme une bourrade. Malko le vit trébucher, se relever et disparaître dans l'escalier. Apparemment indemne.

Une seule explication : il avait un gilet pare-balles sous sa veste.

Malko s'élança à sa poursuite près de la Rolls. Incarnacion Capuro agonisait sur le capot de la voiture, encore empalée sur la statuette. Une fois de plus, Juan Carlos Diaz avait réagi avec sa férocité habituelle à une apparente trahison.

En traversant Beekman Place, Malko aperçut une voiture de police bleue garée en travers et deux policiers en uniforme qui en jaillissaient, attirés par les coups de feu. Milton Brabeck avait disparu.

Malko se jeta dans l'escalier métallique, aperçut Juan Carlos Diaz en contrebas, courant sur la passerelle, enjambant l'East River Drive. Il n'essaya même pas de tirer : sa seule chance était de toucher Juan Carlos Diaz à la tête et à cette distance sur une cible mobile avec un pistolet, cela relevait du miracle.

Juan Carlos Diaz se retourna, le bras tendu, et tira dans sa direction. Malko ne s'arrêta même pas, n'entendit pas siffler la balle. Le terroriste dévala l'escalier se terminant sur l'autre trottoir de l'East River Drive. Une bande de ciment déserte, donnant directement sur l'East River. Visiblement, Juan Carlos Diaz avait été surpris. Il tenait toujours le sac blanc à la main. Il s'arrêta quelques secondes, hésita. Puis enjambant la barrière de protection de la voie express, il se lança au milieu de la circulation dans un concert de coups de freins, de klaxons, d'embardées. Il se retrouva de l'autre côté au moment où Malko se lançait à son tour dans la traversée. Juan Carlos Diaz se mit à courir le long de la voie express, vers le sud. La prochaine sortie permettant de regagner Manhattan, se trouvait huit blocs plus loin, à la 42^e rue.

Malko faillit se faire renverser par un gros taxi « checker » dont le conducteur le couvrit d'obscénités et atterrit sain et sauf sur l'autre trottoir de l'East River Drive. Les voitures coulaient en un flot continu, Juan Carlos Diaz avait pris cinquante mètres d'avance. Bien qu'il soit en plein cœur de New York, Malko savait qu'il n'avait à compter sur personne. Les New-Yorkais avaient horreur de se mêler des affaires des autres.

Glissant son pistolet dans sa ceinture, il s'élança à son tour, assourdi par le grondement de la circulation, les yeux fixés sur la silhouette qui courait devant lui. Personne ne leur prêtait la moindre attention. De toute façon, à New York, rien n'étonnait personne... Au prix d'un effort surhumain, il réussit à faire diminuer la distance qui le séparait du terroriste. Celui-ci se retournait fréquemment. Il avait jeté le sac blanc et rentré son pistolet, lui aussi. Décidément Malko devenait un habitué du marathon...

À la sortie de la 42^e rue, Juan Carlos Diaz infléchit sa course et se jeta vers la sortie. Lorsque Malko parvint à l'embranchement le Vénézuélien était déjà presque en haut de la courbe menant à la Première avenue. Ses poumons étaient en feu, et de violentes douleurs commençaient à lui transpercer les flancs. Juan Carlos Diaz avait dix ans de moins que lui ; cela compte dans un marathon...

La bouche ouverte, la langue sèche, en dépit de la chaleur, les jambes lourdes, il émergea enfin dans la Première avenue. Juan Carlos Diaz avait traversé et s'était remis à courir sur le trottoir d'en face, plus lourdement lui sembla-t-il.

Malko arriva trop tard pour traverser, le feu venait de passer au vert. Il se lança sur son trottoir, remettant la traversée au prochain feu. Les deux hommes couraient maintenant presque à la même hauteur, se surveillant par-dessus le flot de la circulation. Le Vénézuélien semblait tout aussi épuisé que Malko et gardait la bouche ouverte en permanence.

Si seulement, il y avait eu une voiture de police ! Les consignes de la C.I.A. étaient dépassées. Malko n'allait pas tirer sur Juan Carlos Diaz en pleine Première avenue, au risque de blesser des passants ou de se faire abattre comme un malfaiteur par la police.

Mais aucune voiture bleue ne surgissait à l'horizon. Plusieurs taxis vides les dépassèrent, mais le terroriste ne chercha même pas à les arrêter. Il savait que Malko ne lui laisserait pas le temps de monter dedans.

Ils remontèrent deux blocs ainsi, de plus en plus lentement, comme des lévriers lancés dans une course aveugle, la respiration sifflante, le pas de plus en plus lourd, au milieu de la foule indifférente.

Juan Carlos Diaz tourna soudain dans la 44^e rue. Malko aperçut la balustrade verte d'une entrée de métro. Le terroriste s'y engouffra.

Cette fois, le feu était encore au rouge. Malko traversa la Première avenue comme un fou, atteignit l'entrée du métro, dégringola les marches sales, vit le terroriste enjamber un portillon et disparaître sur le quai. Automatiquement, il se rua sur le portillon, l'enjamba et se retrouva sur le quai.

Juste à temps pour voir celui qu'il poursuivait monter en voltige dans une rame qui démarrait. Malko n'avait pas le temps d'atteindre une portière. Réunissant ses dernières forces, il se jeta sur le wagon de queue, réussit à agripper la plate-forme arrière et s'y hissa, collé contre le wagon. La bouche ouverte, il avait l'impression de respirer du feu... Briguebalé dans le noir du tunnel, il tenta de reprendre son souffle. Il essaya d'ouvrir la porte donnant dans le wagon, mais elle était verrouillée de l'intérieur. À chaque cahot, il craignait d'être précipité sur les rails.

Les lumières d'une station apparurent, la rame la franchit à toute vitesse dans un grondement de tonnerre : c'était un express. Pendant d'interminables minutes, Malko continua son étrange voyage, reprenant peu à peu une respiration normale. Juan Carlos Diaz ne devait pas l'avoir vu monter. La rame ralentit. Malko banda ses muscles, prêt à bondir. Les lumières d'une grande station apparurent, il lut sur un pilier de céramique « Time Square. Broadway ». Cette fois la rame ralentit. Il y avait beaucoup de monde sur le quai. Malko attendit quelques secondes, puis d'un bond, sauta sur le ciment alors que la rame roulait encore. Aussitôt, il se précipita vers le wagon où il avait vu monter le terroriste.

Personne. Il était presque vide ! Pourtant, le train ne s'était arrêté nulle part... Malko réalisa que les wagons communiquaient entre eux. Il examina les gens qui sortaient des autres wagons et presque aussitôt, aperçut Juan Carlos Diaz émergeant du wagon de tête.

Lui aussi inspectait le quai et il aperçut Malko.

Une foule compacte les séparait et il n'était pas question de tirer,

même si le terroriste n'avait pas eu de gilet pare-balles. Bousculant les gens, il traversa le quai, s'engouffra dans une rame qui allait démarrer, marquée « Manhattan local ». Malko joua des coudes, mais arriva trop tard pour la fermeture des portières. Il restait de nouveau la plate-forme arrière. Il s'élança le long de la rame, soutenu par une rage aveugle.

Une gigantesque silhouette bleue se dressa tout à coup devant lui, au moment où il étendait la main pour saisir la rambarde de la plate-forme arrière. Il eut l'impression de se heurter à une montagne de muscles. Deux bras l'étreignirent, le soulevant du sol, et une voix rocailleuse à l'accent irlandais glapit, dans ses oreilles, dominant le fracas de la rame :

— You're crazy or what ! You want to kill yourself ? (41).

Un énorme flic, rubicond, bardé de menottes, d'un revolver, de carnets, de cartouchières, le fixait avec un mélange d'indulgence et de reproche. Malko regarda la rame qui disparaissait dans le tunnel, ouvrit la bouche et la referma. Avant qu'il puisse expliquer la situation, Juan Carlos Diaz serait à l'autre bout de New York. Il avait envie de pleurer de rage et d'humiliation...

Le flic le lâcha. Sans dire un mot, il s'éloigna sur le quai, prit l'escalier, émergea dans Time Square, abruti de fatigue, assommé par la chaleur et arrêta le premier taxi qui passait.

— C.B.S. building, dit-il au chauffeur en s'écroulant sur le siège.

* *

*

— Son of a bitch !

Milton Brabeck était violet de rage, frottant ses poignets encore endoloris par les menottes. Les deux policiers l'avaient gardé dix minutes, au 17^e precinct de la 51^e rue, le temps de vérifier son appartenance au « Secret Service ». Fâcheusement impressionnés par l'arme qu'il dissimulait sur lui. Un engin de tueur. Pendant que Juan Carlos Diaz assassinait pratiquement sous leurs yeux Incarnacion Capuro.

Malko se versa un grand verre de Perrier avec de la glace pour rafraîchir ses poumons en feu. Milton était arrivé à la D.O.D. trois minutes avant lui.

— Et Incarnacion Capuro ? demanda Malko.

Milton secoua la tête.

— Morte. Il y avait de la cervelle partout. Ce salaud la lui a fait sauter la tête. Sans compter le reste : une boucherie. Les flics en étaient malades. Elle avait tout le ventre déchiré.

L'inutile vengeance de Juan Carlos Diaz avait été atroce. Malko

bouillonnait de rage impuissante. Cela allait de mal en pis.

— Où est John Peabody ?

— Je l'ai fait prévenir, dit Milton. Je crois qu'il ne va pas tarder.

— J'espère, fit Malko.

Pour la quatrième fois, Juan Carlos Diaz venait de se jouer de la C.I.A. Grâce à un mélange de chance, d'audace, de prudence et de mépris de la vie humaine. Milton Brabeck grommela :

— Sans ces cons de flics, on l'avait.

Malko haussa les épaules :

— S'il y avait eu le F.B.I. à Beekman Place, cela ne serait pas arrivé.

Il n'avait plus de piste. Rien.

Maintenant, Juan Carlos Diaz avait très probablement un passeport neuf, de l'argent et au moins une complice sûre : la jeune tueuse brune du World Trade Center.

John Peabody était blême. La main qui tenait le récepteur le serrait si fort que ses jointures en étaient blanches. Le téléphone avait sonné au moment où le Deputy Director de la D.O.D. entra dans le bureau où l'attendaient Malko et Milton Brabeck, l'air déjà sombre. Cela faisait presque deux heures maintenant que Juan Carlos Diaz s'était évaporé dans New York.

Malko observait le Deputy Director de la D.O.D. Les choses ne semblaient pas bien se passer.

Il répondait à son interlocuteur invisible uniquement par des « Yes sir » ou « No sir ». Enfin, il raccrocha et resta un moment silencieux, contemplant son bureau. Puis il leva vers Malko des yeux aussi expressifs que des huîtres.

— C'était Kim Garter, annonça-t-il d'une voix morne. Un des « Special advisors » du président. La police de New York a prévenu le F.B.I. que des agents de chez nous se baladaient dans New York avec des mitraillettes. Et, qu'en plus, nous avions laissé se commettre un meurtre... C'est la mort de cette conne qui a tout déclenché. C'est tout juste, ajouta-t-il amèrement, si le F.B.I. ne m'accuse pas d'être le complice de Juan Carlos Diaz. Le F.B.I. menace d'étaler toute l'affaire sur la place publique, si on ne se retire pas immédiatement de toute l'histoire. Si ces fumiers me mettent une commission d'enquête sénatoriale sur le dos, je saute...

Malko regarda les traits défaits de son interlocuteur, étonné. John Peabody était décomposé.

— Mais enfin, demanda-t-il, vous étiez couvert ?

Le Deputy Director de la D.O.D. secoua furieusement son goitre, le menton en avant.

— Je croyais que j'étais couvert avoua-t-il. Verbalement. Seulement, mon patron commence déjà à ouvrir son parapluie. Il m'a téléphoné tout à l'heure pour me dire qu'au fond on avait été peut-être imprudents, qu'on aurait dû en parler discrètement au F.B.I. Comme si le F.B.I. pouvait être discret... Il haussa les épaules. D'ici que je me retrouve chef de « station » dans un pays pourri, il n'y a pas loin. Et ce fumier se sera foutu de notre gueule jusqu'au bout !

Il soupira :

— Messieurs, vous êtes libres. Pour essayer d'oublier tout cela, je vous offre un whisky chez P.J. Clarks.

— Et ensuite ? demanda Malko.

Le Deputy Director de la D.O.D. sursauta comme s'il avait dit une obscénité.

— Ensuite, dit-il. Je vous l'ai dit, le F.B.I. prend la relève. Ils s'amuseront à fouiller tous les trous à rats de Spanish Harlem avec leurs gros sabots. Je leur souhaite bien du plaisir. Et les prochains qui se feront flinguer, ce sera eux...

— Ils ont une chance sur dix mille de trouver Juan Carlos Diaz, remarqua Malko. Il doit être en train de quitter New York. Il faudrait qu'ils aient des informateurs.

— Ils n'en ont pas, affirma John Peabody. Je le sais. Ou alors, quelques types bidons prêts à n'importe quoi pour leur tirer un peu de fric, qui dessinent des Kalachnikovs sur les murs de East Harlem pour faire croire qu'ils font la Révolution. Regardez ces cons, il leur a fallu plus d'un an pour piquer Patty Hearst.

— Autrement dit, conclut Malko, ma mission est terminée.

— Liquidée, finie, vous n'existez pas et vous n'avez jamais existé. Plus vite vous serez parti de New York mieux cela vaudra. Que je puisse jurer, la main sur le cœur, que vous n'y êtes jamais venu.

Un ange passa, brandissant le glaive de la justice. Depuis l'affaire du Watergate, la C.I.A. était sur la sellette. Interdite d'opérations « domestiques ». Normalement la D.O.D. n'aurait plus dû exister. Elle continuait officiellement pour surveiller les activités anti-américaines et recueillir les informations de citoyens volontaires... Personne n'ignorait à Washington que la D.O.D. avait gardé un pied dans les missions de cape et d'épée, mais c'était un sujet qu'on évitait tacitement. D'autant que les patrons de la « Company » sautaient sans arrêt.

Tandis que John Peabody fermait ses tiroirs, Malko pensa tout à coup à un point curieux.

— Dites-moi John, demanda-t-il, qu'est-ce que Juan Carlos Diaz était venu faire à East Harlem ?

Le Deputy Director de la D.O.D. le fixa, interdit.

— Comment, ça ne vous suffit pas l'attaque d'un aéroport et quatre meurtres en une semaine ?

Malko secoua la tête.

— Tout ce qu'il a fait était la conséquence de son interception à Dulles Airport. Depuis, il est sur la défensive et il a dû changer ses plans. S'il est mêlé à l'histoire Camano, c'est vraisemblablement pour se procurer de l'argent et un passeport. Il sera difficile de connaître la vérité exacte, maintenant que les Capuro sont morts ; mais il est probable que coupé de ses bases, Diaz était bien content de gagner vingt mille dollars.

Ensuite, il nous a seulement filé entre les doigts d'une façon sanglante. Mais nous ignorons tout de la raison qui l'a poussé à venir à New York.

— Mais si, coupa John Peabody. Nous savons que la D.G.I. cubaine

l'a fait venir pour aider les Portoricains du F.A.L.N.P. Un peu comme ils avaient envoyé Che Guevara en Bolivie.

— D'accord, fit Malko, mais cela ne s'est traduit par aucune action spectaculaire. Or Juan Carlos Diaz est coutumier des coups spectaculaires...

John Peabody grimaça un sourire ironique.

— Qu'est-ce que vous vouliez ? Qu'il assassine Abraham Beame(42) ? On en aurait fait un héros national et il aurait eu droit à une « ticker-tape parade » sur Broadway... Il reprit son sérieux. Je comprends ce que vous voulez dire, mais je crois qu'il n'a pas eu le temps de s'organiser. Laissez le F.B.I. résoudre cette énigme-là. Ça va leur prendre un quart de siècle.

John Peabody n'aimait pas le F.B.I. Malko se leva à son tour.

— Eh bien ! souhaitons bonne chance au F.B.I.

La sonnette de la porte du bureau de John Peabody s'alluma et il appuya sur le bouton commandant l'ouverture. Aussitôt, un huissier entra avec une grosse enveloppe jaune fermée.

— Cela vient d'arriver par porteur, sir, annonça-t-il. De la part du New York Police Commissioner.

John Peabody ouvrit l'enveloppe, en sortit un paquet de photos et une lettre qu'il parcourut rapidement.

— Vous aviez raison, dit-il, les flics du 11^e precinct ont retrouvé nos petits vieux. Ils avaient bien photographié la fille. Ils nous envoient des tirages. De Denver, Colorado.

Malko tendit la main :

— Montrez.

Il examina rapidement les photos montrant le vieux couple sous tous les angles. Une seule avait de l'intérêt. Elle montrait dans le coin droit la fille brune de World Trade Center, appuyée à la glace, de trois quart. Dans l'autre coin, le petit vieux souriait, ravi. Le document n'était pas très bon, mais c'était mieux que rien.

John Peabody tendit la main.

— Donnez, je vais filer tout ça à la poubelle.

— Comment ! fit Malko, stupéfait. Et le F.B.I. ?

— Qu'ils crèvent, dit John Peabody. Vous imaginez qu'ils retrouvent cette fille !

Tranquillement, il envoya toutes les photos et la lettre dans la corbeille à papiers dont le contenu était passé au broyeur tous les soirs. Puis, il sortit du bureau le premier, suivi de Milton.

Malko hésita une seconde. Puis, avant de sortir du bureau le dernier, il se pencha prit dans la corbeille à papiers la photo de la fille brune et la glissa dans sa poche.

Malko eut du mal à s'extraire de la fraîcheur de P.J. Clarks pour se retrouver sur le goudron brûlant de la Troisième avenue. John Peabody avait amélioré son moral grâce au J and B. Le vieux bar irlandais était toujours aussi bourré. Le Deputy Director de la D.O.D. entoura de son bras les épaules de Malko.

— Allez, vous réussirez un autre coup. Vous en avez réussi assez. Comme cette histoire ne restera pas dans les archives, il n'y aura même pas de tache sur votre blason de Superman...

Il éclata d'un rire épais, mais pas très gai et se dirigea vers sa limousine.

— Vous voulez un lift ? proposa-t-il.

— Merci, dit Malko, je vais marcher un peu.

— Marcher ! Vous êtes dingue ou quoi ?

— Ça fait du bien, assura Malko, même si on a chaud.

— OK, OK, fit John Peabody. Si vous croisez Juan Carlos Diaz, tournez la tête.

Malko le regarda monter dans sa limousine noire et consulta sa Seiko. Dix-huit heures trente. C'était parfait. Il héla un taxi.

— 54^e entre Septième et Huitième avenue.

* *

*

— Nom de Dieu, quel cul !

Les deux voisins de Malko avaient les yeux braqués sur une Noire dotée d'une cambrure impressionnante, en train de danser. La musique du Club 54 était toujours aussi démente. Un garçon déguisé en footballeur s'approcha en dansant, poussant les mégots dans une petite pelle. Malko l'appela, sortit la photo d'une main et un billet de dix dollars de l'autre.

— Vous avez déjà vu cette fille ?

Le garçon prit les dix dollars, jeta un coup d'œil à la photo, fit la moue et laissa tomber.

— No, man.

Tranquillement, il continua son circuit.

C'était le quinzième garçon à qui Malko montrait sa photo. Certains avaient cru reconnaître la grande fille brune, mais ça s'arrêtait là. Comme le personnel ne s'occupait guère des clients, il n'y avait aucun contact. Quant aux clients, entre la musique et le haschich, ils n'auraient pas reconnu leur propre mère.

Malko commençait à sentir le découragement, abruti par la musique dingue, dépaycé. Brusquement, il en eut assez de New York,

de sa brutalité, de ces meurtres sauvages.

« Poum-poum-poum ». Le rythme dément semblait sonner le glas de la civilisation telle que Malko l'avait connue. Il revoyait le tueur vénézuélien hisser Incarnacion Capuro sur la Rolls et l'empaler sur la statuette de métal. Il fallait vraiment être sadique pour accomplir un tel geste. Même s'il s'estimait trahi.

Cette vision rendit son courage à Malko. Il devait retrouver Juan Carlos Diaz. Il s'arracha de la banquette de plastique blanc et se dirigea vers la sortie. Bien entendu Angela Ruthmore ne se trouvait pas dans la « chaire » d'acier des disc-jockeys. Le Club 54 était pourtant le nœud de tous les personnages de l'affaire. Angela, Incarnacion, Juan Carlos Diaz...

Il s'arrêta devant le vestiaire. Étant donné la chaleur, la préposée devait mourir de faim. Elle adressa un gracieux sourire à Malko.

— Cigarettes ?

Elles valaient un dollar au lieu de soixante cents. Malko refusa d'un sourire, sortit un billet de vingt dollars, et le posa sur le comptoir.

— J'ai besoin d'un renseignement, dit-il.

— Ah oui ! fit la fille sans s'engager.

— Je cherche une fille.

La vestiaire se dérida, escamota le billet et dit avec un sourire canaille :

— Si je peux vous aider...

— Voilà.

La photo commençait à être froissée. La fille l'examina calmement, les sourcils froncés.

— Je crois bien que je l'ai vue, conclut-elle. La dernière fois, elle portait une très chouette robe bleue. Elle fume des Rothmans.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— Vous la connaissez ?

— Ici, fit la fille, évasivement, on ne connaît personne. Il n'y a pas de « membership », on paie neuf dollars et c'est tout.

« Si vous me demandez son nom, j'en sais rien. Mais elle vient de temps en temps. »

Malko se sentit envahi par un sentiment de découragement.

— Vous ne savez vraiment rien d'autre ? insista-t-il.

Tout à coup, la fille fit claquer sa langue.

— Attendez ! Je crois qu'elle travaille chez Tiffany ! Un soir avant de partir, elle a acheté des cigarettes. Le type avec qui elle était voulait encore rester et elle lui a dit qu'elle devait être à neuf heures chez Tiffany, sinon, elle se ferait virer... Ça m'a marquée, parce que Tiffany, c'est pas le genre d'ici.

— Vous êtes sûre ?

— Je crois. Ou alors, c'est une autre qui lui ressemble. Vous savez

des brunes avec de gros nichons et un gros cul, c'est pas ce qui manque ici. Vous pourriez trouver mieux.

Elle était maigre comme un clou... Malko s'engagea dans le couloir rouge menant à la sortie, puis, changeant d'avis, revint sur ses pas. Fou de joie. Tiffany était un des magasins les plus chics de New York. La moindre babiole coûtait trois cents dollars. Il y avait de merveilleux bijoux, des choses folles, hors de prix et complètement inutiles comme des boutons de blazer en or massif, déguisé en acier. Au coin de la 57^e rue et de la Cinquième avenue, Tiffany représentait le rêve américain.

Malko n'avait plus sommeil. S'il n'y avait qu'une chance sur un million que la fille brune vienne, il fallait la courir. Au passage, il se servit une limonade au bar et il retourna sur le canapé blanc.

Cinq minutes plus tard, une somptueuse brune au visage rond qui ne devait pas avoir plus de quinze ans, la poitrine éclatant dans un T-shirt trop petit, les fesses serrées dans un blue-jean délavé déchiqueté à mi-cuisses, perchée sur des socques de bois, vint s'installer à côté de lui. La vestiaire avait parlé. Voyant que Malko ne réagissait pas, la fille se pencha vers Malko.

— You have a joint ?

Il secoua la tête négativement. Elle sourit.

— You wanna dance ?

— Non.

— You wanna fuck ?

— Non plus, dit Malko.

Écœurée, la fille se tut. Deux heures du matin. Encore au moins une heure à tirer. Sinon il était bon pour Tiffany.

* *

*

Malko sortit du taxi et traversa la Cinquième avenue. Tiffany venait juste d'ouvrir. Personne ne s'était montré au Club 54 et il avait dormi cinq heures après avoir eu toutes les peines du monde à se débarrasser de la Lolita en socques qui avait baissé ses prix jusqu'à quinze dollars. Bien qu'il n'ait pas bu une goutte d'alcool, son crâne semblait prêt à éclater. Il avait l'impression d'avoir un orchestre dans la tête... Un portier galonné lui ouvrit la porte de bronze et il pénétra dans le magasin.

Il remarqua tout de suite les gorilles traînant entre les comptoirs. Une demi-douzaine de costauds, sûrement armés, prêts à contrer tout hold-up. Entre deux rondes, ils se tenaient dans des sortes de cages en verre dépoli.

Malko commença à flâner entre les comptoirs, examinant les vendeuses beaucoup plus que les boucles d'oreilles, les montres ou les

bijoux. Pour faire plus sérieux il demanda le prix d'une paire de boutons de manchettes en or.

— Deux mille cinq cents dollars, annonça la vendeuse d'une voix suave. C'est un modèle exclusif en or massif.

— Vous ne faites pas le plaqué ? demanda Malko pour s'amuser.

— Jamais, sir, fit la vendeuse. Ici tout est vrai.

Elle était sincèrement choquée. Il continua sa promenade, sentant son espoir diminuer. Le magasin était relativement petit et il ne voyait aucune vendeuse ressemblant de près ou de loin à l'inconnue de la photo. Il en fit trois fois le tour, s'attardant à chaque comptoir, dévisageant toutes les vendeuses.

Il s'aperçut tout à coup que deux des gorilles lui avaient emboîté le pas. On le prenait pour un malfrat en quête d'un mauvais coup. Le comble !

Il allait ressortir lorsqu'il aperçut au fond une plaque de bronze indiquant « Second étage, argenterie ». Il se précipita aussitôt vers l'ascenseur. La fille pouvait être en vacances ou malade, ou absente, ou avoir disparu après l'incident. Mais elle ignorait avoir été photographiée. Donc, devait se sentir en sécurité.

Il sortit de l'ascenseur, émergeant dans un flamboiement d'argenterie. Il s'arrêta devant une ménagère en argent massif au prix de vingt-quatre mille six cents dollars, regardant autour de lui. Une voix féminine le fit se retourner :

— May I help you ?

Il eut du mal à ne pas ciller. C'était la tueuse brune du World Trade Center, sagement vêtue d'un chemisier noir avec un rang de perles et d'une jupe assortie. Elle examinait Malko avec indifférence et un sourire commercial. Il réussit à dire d'une voix normale.

— Peut-être.

La fille brune ne l'avait aperçu que quelques instants au World Trade Center et il avait des lunettes noires.

Peut-être ne le reconnaissait-elle vraiment pas. Peut-être aussi jouait-elle la comédie. Il l'avait vue à l'œuvre, côté sang-froid. De toute façon, elle savait où se trouvait Juan Carlos Diaz.

CHAPITRE XVIII

Malko souleva le couvercle de la ménagère et le reposa avec précaution. La vendeuse l'observait avec un sourire commercial et compréhensif.

— Vous voulez faire un cadeau ? demanda-t-elle. Nous avons de très beaux services à café...

— Au fond, dit Malko, je crois que je préférerai un bijou. J'ai vu un très joli bracelet en bas. Cela vous ennuierai de l'essayer ?

— Mais il y a sûrement une vendeuse, remarqua la fille brune en souriant.

— Bien sûr, admit Malko, mais elle doit avoir soixante ans.

— Ah, je vois ! Bon je vais vous accompagner.

Ils reprirent l'ascenseur ensemble.

Malko observa discrètement la vendeuse. Nez busqué, regard intelligent, mâchoire volontaire, des cheveux mi-longs, des hanches très larges. C'était sans doute possible la femme qui avait abattu Frankie « The Bug » et « Fat » Fungi... Ils arrivèrent à la vitrine des bracelets. Malko s'en fit sortir deux. Un en lapis-lazuli, l'autre en jade, par la vieille vendeuse revêche.

— C'est très très joli, approuva la fille brune, vous désirez l'offrir à une blonde ou à une brune ?

— À une brune.

— Alors, prenez du vert.

— Essayez-le, proposa Malko. Je voudrais voir l'effet que cela fait. Elle s'exécuta, faisant tourner son poignet devant lui. Il lui sourit.

— Je vais le prendre.

— Je vais vous faire faire un paquet cadeau, dit la fille brune.

— Ce n'est pas la peine, dit Malko. Gardez-le.

— Je le...

Elle s'empourpra d'un coup.

— Mais, sir, vous n'y pensez pas !

Malko s'extirpa son sourire le plus enchanteur.

— Je trouve que ce bijou vous va. J'étais entré ici sans idée précise, parce que j'étais en avance pour un « breakfast meeting », je n'ai personne à qui faire un cadeau. Cela ne vous engage à rien, bien entendu. Je ne sais pas votre nom et vous ne savez pas le mien.

Elle le fixa avec un mélange de stupéfaction et d'irritation. Mais, elle n'avait pas retiré le bracelet de son poignet. Malko se tourna vers la vendeuse de la vitrine :

— Miss, voulez-vous me donner la facture ?

Elle lui tendit une fiche et il se dirigea vers la caisse voisine. Cinq

cent quatre-vingt-sept dollars avec les taxes... Il paya cash, avec des billets de cent dollars, et, sans retourner à la vitrine des bijoux, se dirigea vers la sortie. Tandis que le portier lui tenait la porte, il vit que la vendeuse brune le regardait intensément. Elle lui adressa un petit signe lui signifiant de revenir. Il secoua la tête avec un sourire et sortit dans la Cinquième avenue. La chaleur lourde lui tomba immédiatement sur les épaules, mais cette fois il la sentit à peine. Il y avait une cabine téléphonique dans la 57^e rue. Il s'y précipita. Depuis le temps que John Peabody attendait une bonne nouvelle... Il savait que lorsqu'il était à New York, le Deputy Director de la D.O.D. arrivait très tôt à son bureau. Sa secrétaire le lui passa immédiatement.

— Alors, vous venez me faire vos adieux ? demanda l'Américain.

— Pas exactement, dit Malko. Je voulais vous dire que j'ai retrouvé la complice de Juan Carlos Diaz. La tueuse du World Trade Center...

Il y eut un silence qui se prolongea bien cinq secondes, puis John Peabody demanda d'une voix incrédule :

— Are you pulling my leg ?(43)

— Pas du tout, dit Malko. J'ai eu de la chance. Mais je ne suis pas au bout de mes peines... Ce n'est pas cette fille qui m'intéresse, mais Diaz. Je compte sur elle pour me mener à lui.

Le Deputy Director de la D.O.D. le coupa :

— Bon sang, comment avez-vous fait ?

— Parfois, je me sers d'une boule de cristal, avoua Malko.

— Shit ! fit John Peabody. Vous savez son nom ?

— Non, avoua Malko, mais je vais le savoir. Je vous rappellerai lorsque Diaz sera dans ma ligne de mire.

Il y eut un soupir découragé au bout du fil.

— Écoutez Malko, fit John Peabody, je vous ai dit hier que je laisse tomber. La D.O.D. ne veut plus faire l'histoire Diaz. Tout ce que je peux faire, c'est vous brancher sur le F.B.I... Eux l'arrêteront.

— Il ne se laissera pas arrêter, dit Malko.

— Tant mieux, fit l'Américain. Ils le flingueront. Où êtes-vous ?

— Quelque part dans New York, fit Malko, avant de raccrocher.

Il sortit de la cabine, en sueur, et se dirigea à pied vers le Plaza, au coin de la 60^e rue, à trois blocs de là. Il avait décidé de prendre son petit déjeuner, dans le breakfast-room du Plaza, endroit délicieux et rococo décoré de plantes vertes et de rotin blanc. L'endroit idéal pour réfléchir à ce qu'il allait faire de sa « conquête ». Il ignorait le point essentiel. L'avait-elle reconnu ?

Dans le hall du Plaza, il acheta le New York Times. La photo de Juan Carlos Diaz s'étalait en première page, sur deux colonnes. « The most wanted man » titrait l'article. Le F.B.I. se lançait dans la bagarre. Tout y était : Dulles Airport, Spanish Harlem, le World Trade Center et le meurtre d'Incarnacion Capuro.

Il y avait évidemment quelques coups de pouce... Chris Jones était devenu un valeureux guerrier du F.B.I. et les deux mafiosi, des gardes du corps de feu Capuro. Le meurtre de ce dernier et celui de son épouse étaient présentés comme des crimes terroristes. Pas un mot de Camano.

Malko replia son journal. Il était presque seul dans l'immense « breakfast-room ». Les « scrambled eggs » et le bacon étaient parfaits, l'atmosphère d'un calme absolu. En abordant la vendeuse de Tiffany il avait mis en marche une bombe à retardement. Qui pouvait lui éclater entre les mains, si Juan Carlos Diaz se trouvait encore à New York... Mais c'était aussi sa seule chance de retrouver le terroriste avant le F.B.I.

C'était un gambit intéressant. Dont la vie de Malko pouvait dépendre. Il fallait continuer le rôle du soupirant milliardaire. Joe Colombo allait être utile. Il paya et appela l'Italien d'une cabine du hall. Joe était libre, et ils prirent rendez-vous pour quatre heures et demie. « Personal business », précisa Malko avant de raccrocher. La rangée habituelle de fiacres stationnaient le long de Central Park South. Il se demanda comment les chevaux pouvaient survivre à New York sans masque à gaz...

* *

*

— Vous avez compris, Joe, ma maison est dans le Connecticut près de Hardford, et j'habite au Carlyle quand je viens à New York. J'ai de gros intérêts dans les tabacs Winston-Salem... Je suis divorcé. Un peu fou.

— OK, boss, grasseya Joe Colombo. Vous allez voir le tableau que je vais faire. Mais vous devez m'écouter, je connais des frangines avec qui il faut pas se donner tant de mal.

— J'aime la difficulté, Joe, dit Malko.

Pour l'Italien, il faisait simplement la cour à une ravissante vendeuse de Tiffany... Prudence.

— Mettez votre casquette, Joe, ajouta Malko. Éteignez votre cigare et si cette jeune femme accepte de m'accompagner, ouvrez-lui la portière.

— Sûr, fit Joe vexé, en crachant son cigare par la glace ouverte. Et je lui mettrai pas la main aux fesses.

— Parfait, approuva Malko, avancez un peu.

L'entrée des employées de Tiffany se trouvait dans la 57^e rue. Tiffany venait de fermer cinq minutes plus tôt. Les premières employées commencèrent à émerger. Tout allait se jouer là.

Maintenant, le flot des employées se pressait dans la grande porte

de fer. Il aperçut soudain « sa » vendeuse, au milieu des autres. Aussitôt, il sortit de la limousine et marcha au-devant d'elle.

Lorsqu'elle le vit, elle s'arrêta et attendit. Il remarqua qu'elle ne portait pas le bracelet.

— J'étais sûre que vous seriez là, dit-elle d'un ton acerbe.

Malko sentit qu'il fallait désamorcer son agressivité rapidement ou son projet capotait.

— J'avais seulement envie de bavarder avec vous, dit-il.

Sans répondre, la fille brune plongeait la main dans son sac et en sortit un petit écrin qu'elle lui tendit.

— Tenez, voilà votre bracelet, je n'ai aucune envie de l'accepter, mais il y a des milliers de filles à New York, qui vous lécheront les pieds et le reste pour un bijou comme ça. Merci de votre intention.

Malko glissa l'écrin dans sa poche, sans effacer son sourire, malgré la brutalité des paroles.

— Laissez-moi au moins vous raccompagner, proposa-t-il.

Elle jeta un coup d'œil ironique à la longue limousine noire.

— Eh bien ! vous mettez le paquet, vous, quand vous voulez une femme. Le coffre doit être plein de roses... Merci, mais j'habite tout près...

Au risque d'une réaction violente, Malko la prit par le bras.

— Tans pis, cela ne sera pas long, mais vous ne pouvez pas me refuser cela.

Il était parfait dans son rôle de dragueur. La fille brune eut un soupir excédé, mais se dirigea vers la Cadillac. Joe en jaillit aussitôt, la casquette bien droite et lui ouvrit la portière. Malko la rejoignit à l'intérieur. Au moins il allait savoir où elle habitait. Elle se pencha vers le chauffeur.

— Vous me déposez au 84 sur la 57^e rue entre la Seconde et la Première avenue.

Elle se retourna vers Malko, avec un sourire ironique.

— Vous devez être très riche ? Vous travaillez ?

— Je gère mes biens, dit sobrement Malko. Ma famille était dans le tabac. En Virginie. Maintenant, j'habite le Connecticut et le Carlyle, quand je suis à New York. Je m'appelle Holt Herring. Puis-je savoir votre nom ?

— Silvia Gomez.

— Vous n'êtes pas américaine ?

— Non, dit-elle, colombienne, mais je vis à New York depuis longtemps.

Elle avait posé son sac entre eux. Tout doucement Malko en approcha la main, écarta l'ouverture et y glissa l'écrin contenant le bracelet.

La Cadillac passa le feu de la Seconde avenue. Joe Colombo ralentit

et glissa vers le trottoir. Silvia Gomez regardait droit devant elle. La main sur la portière. Malko se pencha vers elle.

— Vous voulez vraiment que nous nous quittions ainsi ?

— Absolument, dit-elle d'un ton sans réplique. Je ne suis pas à vendre.

— Bien, dit-il. Si vous changiez d'avis, vous savez où me joindre. J'aimerais déjeuner ou dîner avec vous.

— Cela m'étonnerait, dit Silvia Gomez.

Elle sortit, claqua la portière, puis se précipita à travers le flot des voitures, comme si elle était pressée de fuir la limousine noire. Malko la suivit des yeux. Joe se retourna, rigolard.

— Elle a pas l'air commode, la garce. Et puis, elle est pas terrible. Moi, je vous dis, je connais des frangines...

— Joe, dit Malko, cette jeune femme ressemble à quelqu'un que j'ai connu. Je tiens beaucoup à la revoir. Essayez donc de savoir quelque chose sur elle par son doorman.

Il lui tendait un billet de cent dollars.

— Sûr, fit Joe avec un large sourire. Au fond, elle est pas si tarte cette souris.

— Nous allons d'abord au Carlyle, dit Malko.

Il y avait une chance sur deux pour que Silvia Gomez appelle, à cause du bracelet. Jusque-là, il était persuadé qu'elle ne l'avait pas reconnu. Mais si Juan Carlos Diaz se trouvait encore à New York, il y avait de fortes chances pour qu'elle lui parle de son aventure. Lui, reconnaîtrait Malko. Il se promit de révéler à John Peabody ce qu'il savait si elle ne téléphonait pas. Le standard était prévenu de passer les communications pour Holt Herring dans sa suite.

* *

*

Le téléphone sonna à six heures et demie.

— Allô ? fit Malko.

— Monsieur Herring, demanda une voix féminine teintée d'accent espagnol.

— Speaking, dit Malko. De la part de qui ?

Il y eut un petit silence, puis un soupir agacé à l'autre bout du fil.

— Je vous ai dit que je ne voulais pas de ce bracelet, fit Silvia Gomez. Je vais vous le déposer à votre hôtel et je vous demande de ne pas tenter de me le renvoyer.

— Si vous le déposez, je vous le fais renvoyer, répondit Malko, d'un ton enjoué.

— Je n'en veux pas. Que faut-il faire pour me débarrasser de lui, et de vous ?

Malko rit.

— Puisque vous êtes tellement braquée, je vous fais une proposition. Dînons ensemble ce soir. Vous me rendez le bracelet et je ne vous ennuie plus.

Il y eut un « blanc », puis Silvia Gomez soupira :

— Vous ne manquez pas de suite dans les idées ! Qui vous dit que je peux dîner avec vous ?

— Ce que femme veut, Dieu le veut, dit Malko. Je viendrai vous chercher vers huit heures. Nous irons au Cirque. Ils ont un excellent soufflé.

Il raccrocha avant de lui avoir laissé le temps de dire non. Si elle ne rappelait pas dans les cinq minutes, elle acceptait. Un quart d'heure s'écoula, sans que le téléphone sonnât. Malko alla prendre dans un attaché-case son pistolet extra-plat et le démontra pour le nettoyer.

Si Silvia Gomez n'avait vraiment pas voulu le revoir, elle aurait déposé le bracelet sans téléphoner. Sa voix était un peu trop naturelle et elle s'était laissée convaincre un peu trop facilement.

Quand Joe Colombo frappa à la porte, Malko avait fini de remonter son arme. Le chauffeur se laissa tomber dans un fauteuil.

— Elle est rupine, votre copine, annonça-t-il. Elle habite une chouette penthouse, depuis quatre ans, pour sept cent cinquante dollars par mois, plus trois cents de maintenance. Il paraît que ses parents sont pleins de fric, dans son pays et qu'elle travaille pour s'amuser.

— Rien d'autre ? demanda Malko.

Joe Colombo tira une bouffée de son infect cigare :

— Si, les mecs : elle en consomme beaucoup. De tout. Elle fait souvent des dîners chez elle. Il y a beaucoup d'étrangers. Quelquefois, il y a un type qui reste coucher. Dans ce cas-là, elle envoie le doorman chercher le breakfast pour deux. Elle a pas de complexes. Une fois, il paraît qu'elle a fait une gâterie à un type pendant que sa femme de ménage était encore dans la cuisine, avec la porte ouverte.

— Eh bien ! tout cela semble de bon augure, Joe, dit Malko. Nous allons peut-être passer une excellente soirée.

* *

*

Les deux verres s'entrechoquèrent avec un bruit cristallin, reflétant la robe de dentelle noire rehaussée de paillettes, largement décolletée sur deux seins très blancs. Silvia Gomez avait relevé ses cheveux noirs en chignon, et sa robe était presque trop habillée pour le restaurant. Le Cirque était bondé et le foie gras acceptable. Lorsqu'il était arrivé à la 57^e rue, Silvia Gomez attendait dans le hall, un petit sac sous le

bras...

Il but son Cavernet Sauvignon, se demandant comment allait se terminer la soirée.

— À quoi pensez-vous, Mr. Herring ? demanda Silvia Gomez.

— À vous, dit Malko. Il se demandait si cette créature si féminine, aux ongles faits, parfumée, élégante, raffinée, était la femme qu'il avait vue abattre froidement deux hommes. Le bracelet de jade entourait son poignet, signe de réconciliation. Ou ultime raffinement du piège... Même si ce soir, Silvia Gomez ne pensait qu'à se détendre, Malko savait de quoi elle était capable.

On apporta le soufflé au Grand Marnier. Malko le goûta et fit la grimace. Le cuisinier avait sûrement appris la recette par correspondance.

La conversation à bâtons rompus ne lui avait pas appris grand-chose. Silvia Gomez était venue à New York parce qu'elle s'ennuyait à Cali, dans sa Colombie natale. Ses parents, qui y possédaient des plantations, lui donnaient de l'argent, mais elle tenait à travailler, pour ne pas dépendre d'eux. Elle n'aborda pas sa vie privée, mais son attitude disait qu'elle ne devait pas être à une aventure près. Il y avait comme cela, à New York, des dizaines de jolies filles qui attendaient un mari et qui en essayaient beaucoup en attendant... Silvia Gomez jouait avec son verre.

— C'est amusant la façon dont nous nous sommes rencontrés. On dirait un conte de fées...

Malko lui prit la main et la baisa.

— J'espère que le conte de fées durera. Que vous viendrez me voir dans le Connecticut.

Elle sourit :

— Peut-être. J'adore la campagne.

Le café se donnait beaucoup de mal pour ressembler à un expresso, mais ce n'était pas ça... Malko régla une addition pharamineuse et ils se levèrent.

Silvia Gomez était aussi grande que Malko. Alors qu'ils passaient devant le vestiaire, Malko eut l'impression de recevoir un coup dans l'estomac. L'homme qui venait de pousser la porte du Cirque, escortant une femme aux cheveux argentés, était John Peabody.

Le Deputy Director de la D.O.D. aperçut Malko avec Silvia Gomez et réprima visiblement un haut-le-corps. Leurs regards se croisèrent. Celui de l'Américain était un mélange de stupéfaction, d'incrédulité et de rage. Lui aussi, avait vu la photo de Silvia Gomez... Malko empoigna le bras de sa cavalière et la poussa vers la sortie, passant devant John Peabody comme s'il ne le connaissait pas. La limousine de l'Américain était garée en double file, derrière celle de Joe Colombo. Au moment où Malko s'y installait, il aperçut John Peabody

ressortir du restaurant et se pencher vers son chauffeur.

— Où allons-nous ? demanda Joe.

— Chez Regines, dit Malko.

Silvia Gomez l'observait avec attention.

— Vous avez l'air contrarié tout à coup, dit-elle. Si vous voulez rentrer, vous pouvez me déposer...

— C'est le soufflé, dit Malko, il n'était pas très bon. Mais vous allez me faire oublier ce mauvais souvenir.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Elle ne fit même pas semblant de résister et une langue pointue et souple alla à la rencontre de la sienne.

— Merci pour le bracelet, murmura-t-elle, écartant son visage du sien. Impassible, Joe Colombo contemplait le début de ce beau roman d'amour dans son rétroviseur. Lorsqu'ils arrivèrent chez Regines, sur Park Avenue, le rouge à lèvres de Silvia Gomez se répartissait également autour de la bouche de Malko. En mettant le pied sur le trottoir, Malko aperçut une longue limousine noire qui stoppait un peu plus loin.

La C.I.A. était là.

* *

*

Ils n'étaient plus que trois couples à osciller sur la piste de plastique multicolore éclairée par en-dessous. Le corps un peu lourd de Silvia Gomez était incrusté contre celui de Malko avec beaucoup de naturel. Elle dansait plus que tendrement, de tout son corps, l'embrassant souvent. Le parfait flirt mondain.

La musique était moins démente qu'au Club 54, mais excellente, et les femmes nettement plus élégantes. Le slow s'arrêta, Silvia Gomez s'écarta et sourit à Malko.

— Si nous rentrons ?

L'intonation de sa voix ne voulait pas dire « chacun de notre côté ». Ils se laissèrent tomber dans la limousine, ivres de musique et d'alcool. Sans rien dire, Joe prit le chemin du Carlyle. Silvia Gomez posa sa bouche contre l'oreille de Malko et murmura :

— Allons chez moi. J'ai de la musique de mon pays, et je n'aime pas l'hôtel.

— Nous allons à la 57^e rue, Joe, annonça aussitôt Malko. Il n'osait pas se retourner pour voir s'ils étaient suivis. Se demandant comment tout cela allait finir. L'alcool incitait à une certaine euphorie, mais il demeurait sur ses gardes. Silvia Gomez appartenait à cette catégorie d'activistes qui faisaient l'amour aussi bien que la guerre.

Tandis que Silvia descendait la première, Malko plongeait la main

sous la banquette de la Cadillac, récupéra son pistolet extra-plat et le glissa dans la poche intérieure de sa veste.

— Joe, dit-il, attendez une heure et partez.

Le portier somnolait et les salua à peine. Silvia Gomez habitait au dix-septième étage. Elle ouvrit les deux serrures de sûreté, et ils pénétrèrent dans un élégant appartement tout tendu de rouge. Une penthouse en L qui faisait le coin de l'immeuble, avec un grand canapé noir, une stéréo dans la bibliothèque, des sculptures d'Amérique latine accrochées au mur. Une épaisse moquette blanche amortissait les bruits. Silvia Gomez se laissa tomber dans le canapé profond comme le Grand Canyon et attira Malko.

Elle l'embrassa longuement, comme si elle ne pouvait se rassasier. Il dut se contorsionner pour qu'elle ne sente pas son arme. Une porte ouverte donnait sur une cuisine ultra-moderne, une autre laquée rouge, était fermée.

— C'est ma chambre, dit Silvia Gomez. C'est sacré. Aucun homme n'y a jamais mis les pieds.

Malko, à cette seconde, sut qu'il était en danger de mort. Néanmoins, il sourit :

— Vous ne faites jamais l'amour dans votre chambre ?

— Jamais, fit Silvia Gomez, cela vous dérange de le faire ici ? Ou dans la cuisine ?

— Absolument pas, assura Malko.

Silvia Gomez eut une petite grimace :

— Vous permettez que j'ôte cette robe, elle me serre un peu...

Elle fit glisser un zip jusqu'au bas de ses reins et apparut en slip noir de dentelle. Les cuisses étaient trop épaisses et la poitrine tombait un peu mais elle était quand même très appétissante.

Elle revint se lover contre Malko, glissant ses doigts dans sa chemise, l'effleurant du bout de ses ongles.

— Vous ne pensiez pas amortir votre bracelet si vite, murmura-t-elle.

Il y avait un rien d'ironie dans sa voix. Malko posa ses lèvres sur la courbe gonflée d'un sein.

— Quel horrible mot ! Cessez de dire des horreurs.

— Alors, déshabillez-vous, dit Silvia Gomez. J'ai horreur d'être nue à côté d'un homme habillé...

Malko eut l'impression qu'on lui frictionnait le dos avec un iceberg. La perspective de se trouver nu et désarmé en présence de cette tueuse et de la porte fermée ne l'enchantait pas du tout. Mais au point où il en était, il n'avait que deux possibilités : continuer la roulette russe ou dévoiler son jeu. Mais si Juan Carlos Diaz ne se trouvait pas dans la chambre voisine, il ne mettrait jamais la main dessus. Silvia n'était pas du genre à parler. Quittant le canapé, il posa sa veste sur une chaise et

il se déshabilla rapidement.

Silvia l'observait, appuyée sur un coude.

— Vous avez un corps splendide, dit-elle d'une voix douce.

Elle s'allongea complètement sur le canapé, fit glisser son slip le long de ses jambes.

— Vous voulez de la musique de mon pays ? proposa-t-elle.

— Avec plaisir, accepta Malko.

Elle mit un disque. Une voix de femme s'éleva aussitôt, chantant en espagnol. Au bout de quelques mesures, Malko avait reconnu la chanson : Dis merci à la vie. Celle qu'il avait entendue à Spanish Harlem, le soir où Juan Carlos Diaz avait grièvement blessé Chris Jones et leur avait échappé.

Silvia se retourna, les yeux brillants, avec une expression doucement ironique :

— Vous aimez ?

Les notes de la guitare résonnaient dans les oreilles de Malko comme la musique tonitruante qui annonce le début des corridas. Il se dit qu'à ce jeu, le taureau ne gagnait jamais.

— C'est très joli, dit-il.

Revenant vers lui, Silvia Gomez s'amusa à le renverser en arrière sur le divan, puis s'assit sur lui, à cheval sur sa poitrine... Dans le mouvement qu'elle fit, Malko aperçut soudain le cordon blanc d'un Tampax émergeant de Silvia. Bizarre. Elle se conduisait pourtant comme si elle allait faire l'amour. La mise à mort était peut-être toute proche. Il essaya de calculer combien de secondes il lui faudrait pour attraper son pistolet. Silvia Gomez le regardait en souriant, se balançant au rythme de la chanson.

— J'adore cette musique, dit-elle.

Elle serrait son torse entre ses cuisses musclées. Malko essayait de contrôler les battements de son cœur, guettant le moindre craquement, surveillant les mains de Silvia. Sous quelle forme allait se matérialiser le piège ? Il décida de brusquer les choses. Au moins, choisir son moment.

— Vous avez vraiment envie de faire l'amour ? demanda-t-il.

Elle le fixa, le regard vide, tout à coup.

— Non, dit-elle, comme si elle venait de le découvrir. Je ne veux pas faire l'amour.

Mais elle ne changea pas de position, soutenant le regard de Malko. Celui-ci continua :

— Si vous ne voulez pas faire l'amour, que voulez-vous faire ?

La douceur s'effaça instantanément du visage qui lui faisait face. Il vit deux yeux vides comme ceux d'un fauve, durs, à l'expression glaciale.

— Matarte maricon(44), dit-elle en espagnol. Cela me fera plus jouir

que le meilleur amant du monde.

CHAPITRE XIX

Pendant quelques secondes, ils se fixèrent sans bouger. Malko à la fois soulagé et crispé d'angoisse. Pour que Silvia Gomez, dans la tenue où elle se trouvait, soit aussi sûre d'elle, Juan Carlos Diaz ne devait pas être très loin.

Il scruta les yeux noirs brûlants de haine, la grande bouche maintenant crispée dans un rictus mauvais. Son pistolet était à trois mètres de lui. Une distance infinie. Il banda tous ses muscles et sans perdre une fraction de seconde, se redressa.

Mais Silvia Gomez avait prévu son mouvement. Elle réussit à rester accrochée à lui. Ils roulèrent ensemble sur la moquette, Malko dessus. Prenant appui sur le sol, il écrasa de toutes ses forces son avant-bras gauche sur la gorge de la Colombienne. Silvia Gomez poussa un cri étranglé et relâcha son étreinte. Malko se releva d'un bond et plongea vers ses affaires.

— Stop !

La voix dans son dos l'arrêta. Il se retourna.

La porte de laque rouge était ouverte. Juan Carlos Diaz se tenait dans l'embrasure, un gros pistolet automatique noir dans la main droite, vêtu du même costume qu'il avait la dernière fois que Malko l'avait vu. Sans lunettes noires, mais avec un sale sourire.

— Buenas noches, maricon, fit le terroriste d'une voix douce. Mets les mains sur ta tête et tourne-toi vers moi.

Malko obéit lentement. L'homme qu'il avait en face de lui était un tueur. Silvia Gomez se releva, les yeux fous, frottant son cou endolori.

— Ne t'approche pas de lui, aboya Juan Carlos Diaz, prudent.

Pendant quelques secondes, les trois personnages demeurèrent figés.

Malko cherchait désespérément dans sa tête une idée pour échapper au tueur. Juan Carlos Diaz, sûr de lui, ne semblait d'ailleurs pas pressé de l'abattre. Il adressa un sourire ironique à Malko, toujours nu comme un ver.

— Alors, maricon, tu as fini par me retrouver...

— Vous ne vous en sortirez pas toujours, Diaz, dit Malko.

Le Vénézuélien haussa les épaules avec amusement.

— Mais si, je quitte New York. Je ne pense pas revenir. Là où je vais, le F.B.I. ne viendra pas me chercher.

— Allez, guapita, habille-toi, dit-il à Silvia Gomez.

La Colombienne regardait Malko avec une haine concentrée :

— Laisse-moi le tuer, ce pig, fit-elle. Je veux lui tirer une balle dans les couilles. Je t'en prie !

Juan Carlos Diaz eut un bon sourire, comme un père qui accorde une gâterie à son enfant préféré.

— Si tu veux, mais dépêche-toi.

Silvia Gomez, sans se rhabiller, fila vers le meuble où se trouvait l'électrophone. Elle ouvrit un placard et en sortit un sac de cuir : celui qu'elle avait au World Trade Center. Elle y plongea la main, la ressortit tenant un Stainless « 38 ». Elle en sortit le barillet, le vérifia d'un coup d'œil, le referma et se releva, une lueur de folie dans ses yeux noirs. Contournant Malko, elle vint se placer en face de lui, prenant bien soin de ne pas être dans la ligne de tir de Juan Carlos Diaz qui observait Malko avec un sourire ironique.

Celui-ci sentit le picotement de la peur sur le dessus de ses mains. De toutes ses forces, son cerveau repoussait la peur viscérale de la mort. Il se maudissait. À force de jouer à la roulette russe, on perdait toujours. La musique continuait.

— Vas-y, guapita, dit Juan Carlos Diaz. Ne le fais pas attendre.

Le regard de Silvia Gomez quitta les yeux de Malko et descendit, cherchant l'endroit où elle allait tirer. Une sorte de paix balaya l'angoisse de Malko. Il regarda le court pistolet nickelé braqué sur son bas-ventre presque avec indifférence. Il enregistra en même temps un bruit venant de l'extérieur. Le ronflement d'un hélicoptère. À la même seconde, une sonnerie stridente les fit sursauter tous les trois. Quittant le bas-ventre de Malko le regard de Silvia Gomez se porta vers la porte.

Au même moment, la voix caverneuse d'un mégaphone éclata derrière le battant.

— Ici, le F.B.I. ouvrez immédiatement !

Le réflexe de Juan Carlos Diaz fut instantané. Il pivota et tira deux fois en direction de la porte. Les traits de Silvia Gomez s'étaient brusquement tirés. Malko ne voulait pas bouger, pour ne pas attirer son attention. L'écho des deux coups de feu s'était à peine éteint qu'une véritable fusillade éclata de l'autre côté de la porte. Instinctivement, ils plongèrent tous sur la moquette. Juan Carlos Diaz roula sur lui-même pour être protégé par le corps de Malko.

Au même moment, un coup violent ébranla la porte qui s'ouvrit d'un coup. Les agents du F.B.I. venaient tout simplement de faire sauter les serrures. De nouveau, Juan Carlos Diaz réagit instantanément. Malko sentit le canon de son pistolet se poser sur la nuque.

— Ven aquí, ordonna le Vénézuélien.

Il tira Malko, se servant de lui comme d'un bouclier, reculant vers la chambre. Deux hommes armés de revolvers s'encadrèrent dans la porte et se trouvèrent nez à nez avec Silvia Gomez qui venait de se relever.

— Drop your gun ! cria un des deux hommes.

Silvia Gomez lâcha son revolver. Visiblement les deux agents ne s'attendaient pas à trouver une fille nue en face d'eux. L'immobilité de la Colombienne ne dura que quelques secondes. Elle fit brusquement un geste totalement inattendu. Allongeant la main vers son ventre, elle saisit le cordon blanc qui pendait entre ses jambes, et le tira, sortant de son vagin un cylindre blanchâtre.

Les deux agents du F.B.I. la contemplaient, médusés. Aucun des deux n'eut le temps de réaliser que le soi-disant Tampax ne portait aucune trace de sang. Tenant toujours le cordon de la main gauche, Silvia Gomez tira sur le Tampax de la droite. Le tampon se détacha avec un léger crissement.

Dans le même mouvement, Silvia Gomez le jeta aux pieds des deux agents du F.B.I. et se laissa tomber derrière le divan. Elle n'avait pas atteint le sol qu'il y eut une petite explosion et qu'une flamme claire et aveuglante jaillit du Tampax, montant jusqu'au plafond. En une fraction de seconde, les vêtements d'un des hommes du F.B.I. s'enflammèrent, le transformant en torche vivante. Il recula en hurlant, bousculant son camarade, lui aussi atteint par les flammes de la grenade incendiaire.

Silvia Gomez se releva d'un bond, saisit son sac et son revolver, puis s'enfuit vers la chambre, tandis que les flammes bloquaient encore la porte. Elle y arriva au moment où Malko se relevait, toujours sous la menace de Juan Carlos Diaz. De nouveau, le mégaphone beugla dans le couloir :

— Sortez les mains en l'air. Ici le F.B.I.

Mais personne ne chercha à pénétrer dans l'appartement.

— Tu ne vas pas t'en sortir, maricon, dit Juan Carlos Diaz à Malko.

— Salaud, c'est toi qui les a amenés, grinça Silvia Gomez.

Elle frappa violemment Malko à la tempe avec le canon du Smith et Wesson.

— Guapita, va vérifier l'autre porte, ordonna Juan Carlos Diaz.

Silvia sortit de la chambre. Malko entendit un bruit de portes claquantes, une exclamation et un coup de feu. La Colombienne réapparut, brandissant son Stainless, les yeux fous.

— Ils sont là aussi ! dit-elle.

Elle se précipita aussitôt sur Malko, gesticulant avec son pistolet, qu'elle appuya sur son ventre nu. Il essaya de ne pas trop se contracter.

— Je vais lui en mettre une dans le ventre, tout de suite, cria-t-elle. Je veux l'entendre gueuler.

— Attends, conseilla Juan Carlos Diaz, nous allons en avoir besoin. Habille-toi, tu vas leur crier que nous sortons avec lui. Que si quelqu'un tire, il est mort. OK ?

Il se tourna vers Malko. Toi, mets les mains sur ta tête et passe devant moi.

— Mes vêtements sont de l'autre côté, fit remarquer Malko.

— Tu es très bien comme ça, ricana le terroriste, avec cette chaleur...

Tout à coup le bruissement d'un hélicoptère se rapprocha. Silvia Gomez courut à la fenêtre et écarta le rideau. Malko aperçut les feux clignotants et aussitôt la voix démesurée d'un mégaphone fit trembler les vitres.

— Ici, le F.B.I, rendez-vous, vous êtes cernés. Sortez les mains en l'air. Nous savons que vous êtes là...

L'hélicoptère se balançait au ras des toits de la 57^e rue, juste en face de l'immeuble. Juan Carlos Diaz jura en espagnol et cracha par terre, hurlant, brusquement fou de rage.

— Et comment, on va sortir ! Allez guapita, vas-y.

Avançant jusqu'à Malko, il lui enfonça le canon de l'automatique dans le cou, par derrière. Prêt à lui pulvériser le cervelet. Silvia sortit de la chambre. Malko l'entendit crier vers le couloir.

Il perçut une vague réponse et la jeune femme revint, les yeux brillant d'une joie mauvaise.

— On peut y aller !

— Vamos, dit Juan Carlos Diaz.

Silvia poussa brusquement le battant d'acajou sur le côté. Elle devant, en robe de soie, Malko et le terroriste derrière, ils traversèrent le living-room, franchirent la porte arrachée. La moquette brûlait encore là où Silvia Gomez avait jeté son Tampax incendiaire.

Le couloir était brillamment illuminé. Trois hommes se trouvaient sur le palier. L'un d'eux était Milton Brabeck. Tous, revolver au poing, fixaient la porte. Ce spectacle sembla ravir Juan Carlos Diaz.

— Foutez le camp ! cria-t-il. Je ne veux voir personne quand je prends l'ascenseur. Sinon, je tue l'otage.

Les trois hommes refluèrent rapidement et disparurent par l'escalier de service. Silvia Gomez se tourna vers Malko et cria d'une voix hystérique.

— Les policiers sont des cochons, on doit les descendre !

— Calme-toi, fit Juan Carlos Diaz. Appelle l'ascenseur.

Elle obéit. D'où ils se trouvaient, on n'entendait plus l'hélicoptère. Trente secondes plus tard, l'ascenseur arriva, vide. Juan Carlos Diaz y poussa brutalement Malko, sans le lâcher une seconde. Toujours nu comme un ver. Puis il appuya sur le bouton « L ». Le hall d'entrée. La descente se passa en silence. Silvia Gomez respirait lourdement. Malko l'avait vue glisser une boîte de Tampax dans sa sacoche. En plus de deux pistolets. Juan Carlos Diaz semblait parfaitement calme.

L'ascenseur stoppa avec une légère secousse et les portes

s'ouvrirent.

Juan Carlos Diaz poussa Malko en avant, laissant Silvia Gomez dans la cabine. Aussitôt, ils aperçurent les agents du F.B.I. un peu partout dans le hall. Des projecteurs illuminaient la façade vitrée donnant sur la 57^e rue. Le concierge avait disparu. Juan Carlos Diaz s'arrêta net et cria :

— Partez, je ne veux voir personne !

Un des hommes du F.B.I., rougeaud, le visage glacial, s'avança vers le terroriste, marchant très lentement, les bras écartés du corps. Malko put voir la surprise dans ses yeux devant sa tenue.

— Stop, ordonna Juan Carlos Diaz.

Silvia Gomez avait tiré ses deux pistolets et couvrait le hall. Celui du terroriste était toujours braqué contre le cou de Malko.

— Que voulez-vous ? demanda l'homme du F.B.I. Nous ne vous laisserons pas partir, et nous ne donnerons pas de rançon.

Juan Carlos Diaz parut horriblement vexé par l'allusion à la rançon.

— Nous sommes des révolutionnaires, pas des criminels, répliqua-t-il d'un ton acerbe. Nous travaillons pour la Révolution mondiale. Évacuez ce hall. Autrement, je tue l'otage.

— Si vous faites cela, vous ne vous en sortirez pas, remarqua d'une voix ferme l'agent du F.B.I.

Juan Carlos Diaz haussa les épaules.

— Cela n'a pas d'importance. J'ai déjà sacrifié ma vie à la Révolution. Je compte jusqu'à vingt. Après, je ne veux plus voir personne. Et si vous ne me croyez pas, demandez-lui, fit-il, désignant Malko de la tête.

— Il le fera, confirma celui-ci.

L'agent du F.B.I. fit demi-tour, Malko l'entendit donner des ordres et les autres policiers refluerent vers la sortie. La plupart portaient des gilets pare-balles sur leurs costumes et avaient des armes à la main. Juan Carlos Diaz poussa Malko.

— Vamos.

Ils traversèrent le hall, émergeant dans la 57^e rue déserte. Les barrières jaunes de la police isolaient toute la partie comprise entre la Première et la Seconde avenue, renforcées par plusieurs voitures bleues. En face, un énorme Mack semi-remorque orange était stationné en double file, en train de décharger des marchandises, bloqué par les événements. Un monstre de dix-huit roues, clignotant de tous ses feux de position. Malko sentit sous ses pieds nus l'asphalte brûlant du trottoir. Devant eux le cercle des policiers reculait, l'hélicoptère bourdonnait au-dessus de leurs têtes ; il se demanda s'il allait s'en sortir... Ils stoppèrent devant une Mercedes jaune canari avec une plaque DPL garée devant une borne d'incendie. Juan Carlos Diaz se retourna vers Silvia Gomez.

— Tu conduis, moi, je monte derrière avec lui. Vas-y la première. Il se retourna et cria de nouveau : Si vous nous suivez je le tue.

Pas de réponse. Malko voyait les policiers se déplacer, se doutait de toutes les mesures prises. John Peabody avait eu une fière idée d'aller dîner au Cirque. Sans cela il serait en train d'agoniser dans le penthouse de Silvia Gomez. Il commençait à s'habituer à sa nudité. Psychologiquement du moins. Ils s'installèrent à l'arrière. Juan Carlos Diaz ne l'avait pas lâché une seconde. Silvia Gomez tourna la clef du démarreur.

Rien.

Elle récidiva, sans plus de succès, jurant entre ses dents. Juan Carlos Diaz l'observait. Il jura brusquement :

— Ils ont trafiqué le moteur, les pigs !

Pour la première fois, Malko le sentit énervé, crispé. Heureusement que le terroriste avait besoin de lui... Le Vénézuélien le poussa dehors et ils se retrouvèrent sur le trottoir de la 57^e rue.

— Maricons ! hurla Juan Carlos Diaz aux ombres qui grouillaient autour d'eux ! Je veux une voiture de police tout de suite.

Aussitôt la voix caverneuse d'un mégaphone répondit.

— No way ! Rendez-vous ! Avancez en levant les bras.

Comme une folle Silvia Gomez leva son Stainless et tira en direction de la porte de son immeuble. Il y eut un cri, des bousculades, mais personne ne répliqua. Malko sentait le bras de Juan Carlos Diaz trembler contre le sien. C'était le moment le plus dangereux. Il pouvait s'énervier et lui coller une balle dans la tête. Quitte à se faire massacrer. Tout à coup, il s'écria en espagnol :

— El camión !

Collé contre Malko, il se lança à travers la chaussée, Silvia Gomez suivant et se retournant sans cesse. Ils arrivèrent auprès de l'énorme Mack, le contournèrent. La porte de la cabine était ouverte. Juan Carlos Diaz jeta à Silvia Gomez :

— Monte la première et surveille-le.

La jeune femme obéit, s'installa à plat ventre sur la banquette et braqua son Smith et Wesson sur Malko. Alors seulement Juan Carlos Diaz le poussa sur le marchepied, le suivant rapidement et refermant la portière du camion derrière lui.

— Reste couchée, ordonna-t-il à la jeune femme.

Comme ça on ne pouvait pas les abattre tous les deux en même temps. Le terroriste farfouillait dans le tableau de bord, cherchant le démarreur. Il finit par trouver le contact. Il y eut un couinement puis le rugissement de l'énorme diesel qui lâcha une volute de fumée et enclencha la première. Le monstre s'ébranla. Devant eux, le feu clignotant d'une voiture de police semblait pris de folie.

Debout sur l'accélérateur Juan Carlos Diaz s'accrocha au volant. Le

Mack fit un bond en avant, broyant les barrières jaunes puis écrasant le capot de la voiture bleue. Ils sentirent à peine le choc. Juan Carlos Diaz brûla le feu de la Seconde avenue, en sens unique vers le sud, continua sur la 57^e rue et tourna dans la Troisième avenue, remontant vers le nord.

Derrière, Malko entendait les sirènes des voitures de police lancées à leurs troussees. Juan Carlos Diaz semblait ne pas s'en apercevoir. Au carrefour de la 60^e rue, un taxi passa au vert et fut pris en écharpe par le semi-remorque. Malko sentit le choc, vit en un éclair le taxi rouler sur lui-même, prendre feu en s'écrasant contre une devanture.

Le terroriste ne broncha pas.

Derrière eux, à en juger par le vacarme, c'était une véritable meute qui les suivait. Une voiture bleue de la police accéléra et passa devant eux, s'immobilisant au milieu du carrefour suivant. Malko se sentait de plus en plus inquiet. Ils remontaient vers Spanish Harlem, le fief de Juan Carlos Diaz. Le terroriste semblait s'amuser comme un enfant au volant de son monstre, donnant de grands coups d'accélérateur et de volant. Impitoyablement, Silvia Gomez gardait son arme braquée sur Malko, en dépit des cahots.

Juan Carlos Diaz se mit à siffloter, accroché à son volant. Les immeubles obscurs défilaient autour d'eux, les sirènes de la police hurlaient. New York se réveillait.

Le terroriste regarda sa montre et poussa un cri dément. Malko se demanda s'il n'était pas devenu fou. Le canon noir du revolver de Silvia lui faisait froid dans le dos. Elle avait sincèrement envie de le tuer.

Maintenant en plus, il y avait le hululement répété et saccadé d'une voiture de pompiers derrière eux. Mais il aurait fallu un tank pour arrêter les dix-huit tonnes du Mack. Par les vitres baissées, Malko recevait un air chaud et humide.

Où leur course folle allait-elle se terminer ?

Et surtout, comment ?

Ils n'étaient plus qu'à dix blocs de Spanish Harlem.

Quelques rares lumières brillaient encore dans le building de la « Con Edison »⁽⁴⁵⁾ au coin de la 65^e rue et de West End Avenue, en plein cœur de Manhattan. Ce building ne fermait jamais, car il abritait le centre nerveux contrôlant tout le réseau de distribution électrique de New York et du comté de Westchester, à travers trois cent vingt-cinq sous-stations. Une trentaine d'employés étaient de service en cette nuit de juillet. Dan Gormley, le manager, surveillait la petite merveille d'électronique qui répartissait le courant amené sur New York par différents câbles, de tout l'État, et même de plus loin.

À côté de lui, un des six spécialistes calculait au computer les besoins de New York pour les heures suivantes. Sur son écran cathodique, il pouvait contrôler à volonté n'importe laquelle des trois cent vingt-cinq sous-stations. À sa gauche, il avait le panneau général de contrôle avec les sept manettes principales permettant de disjoncter à volonté tout ou une partie de la ville. C'était une nuit sans histoire, bien que la consommation d'électricité soit un peu plus élevée que la moyenne, à cause des centaines de milliers de climatiseurs tirant du courant pour lutter contre la chaleur humide et oppressante. Un des « system operators » revint d'une pause café et s'ébroua :

— Putain de chaleur ! fit-il. On se croirait au Sahara !

— À qui le dites-vous, dit Dan.

Il en avait un peu assez de vérifier ses cadrans et son tour de veille ne se terminait qu'à six heures du matin. Pas question de s'en aller avant. Le garde en uniforme à l'entrée de West End Avenue, notait tout.

Il bâilla. Le temps passait lentement dans ce silence aseptisé.

* *

*

La voiture grise était arrêtée en bordure de la route numéro 23 menant à Indian Point, dans le nord de l'État de New York. Une route absolument déserte à cette heure tardive. Le grondement d'un orage tout proche secouait le ciel et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Il n'était pas passé un véhicule depuis vingt minutes.

Soudain, trois hommes surgirent de l'obscurité en courant et se jetèrent dans la voiture arrêtée. Trente secondes plus tard, elle démarrait. Elle avait à peine parcouru deux cents mètres qu'une

énorme explosion illumina la campagne. Pendant une fraction de seconde, on put apercevoir comme en plein jour, deux gigantesques pylônes électriques, se dressant isolés au milieu d'une prairie. Puis, sciés à la base par les charges d'explosif, ils se couchèrent lentement sur le sol, retenus par les câbles électriques qui se rompaient l'un après l'autre dans une gerbe d'étincelles bleuâtres et de craquements semblables à la foudre.

L'explosion fut saluée dans la voiture par des cris de jubilation.

— Viva Puerto Rico libre ! hurla le conducteur, un grand barbu maigre.

Les autres reprirent en chœur. Un des passagers se pencha vers l'avant, soucieux :

— Pourvu que les camarades aient réussi aussi !

Leur opération s'était déroulée sans le moindre mal : les pylônes, bien entendu, n'étaient pas gardés et la région déserte. On ne pouvait pas surveiller tous les pylônes haute tension des U.S.A. Il fallait aux terroristes une heure et demie pour regagner New York.

* *

*

Il était une heure trente-sept quand deux aiguilles sur les écrans s'affolèrent brusquement. Dan Gormley sursauta lorsque le « System operator » annonça d'une voix calme :

— Incident sur Indiari Point n° 3. Deux lignes hors d'usage...

Aussitôt un autre « system operator » commença à jongler avec le computer. Les deux lignes de trois cent quarante-cinq mille volts chacune amenaient sur New York neuf cent mille kilowatts, sur les cinq millions huit cent mille kilowatts que la ville consommait en ce moment.

— Ça doit être la foudre, commenta un autre « system operator ». Cela arrivait fréquemment. Jouant avec ses manettes, le manager combla aussitôt le « trou » en faisant appel à de l'électricité canadienne et à une autre ligne venant du nord de l'État, le « New York State Power Pool ». En quelques minutes quatre générateurs à l'intérieur même de New York étaient appelés par le computer central et commençaient à fonctionner : Ravenswood, Astoria, Arthur Kill et Waterside.

L'alerte était passée, mais la puissance ne revenait pas sur Indian Point n° 3.

— Il faudrait pas qu'une autre claque, remarqua un « System operator », disant tout haut ce que les autres pensaient tout bas.

— Pas une chance, assura le manager.

Depuis la grande panne de novembre 1965, Con Edison s'était

réorganisée. Pourtant, dix-neuf minutes plus tard, d'autres aiguilles s'affolèrent de nouveau. Le « system operator » se sentit un peu nerveux. Il ne restait plus qu'une seule ligne amenant de l'électricité du nord de l'État et un ravitaillement plus modeste en provenance du New Jersey et du Long Island...

— Coupez de 5 %, ordonna le manager.

Le téléphone sonna. Un des « System operators » décrocha, écouta, jura et se tourna vers le manager.

— C'est la State Police. Deux pylônes ont été dynamités, ceux de Indian Point. Pas des inconnus. La police a trouvé sur place des inscriptions F.A.N.L.P. Viva Puerto Rico libre !

— Enculés de Spikes ! jura Dan Gormley. On va avoir de la merde. Coupez 8 % de plus.

Les « System operators » s'exécutèrent, jonglant de nouveau avec les ordinateurs, ramenant la charge totale de New York à environ cinq millions de kilowatts. Plusieurs localités du comté de Westchester furent plongées dans l'obscurité. Mais le système tint bon.

Le manager était pendu au téléphone, essayant de savoir ce qui s'était passé avec les pylônes, quand même très inquiet. Un incident semblable ne s'était jamais produit. Il pensa brusquement à l'employé portoricain qui avait donné sa démission un mois plus tôt. On devait avoir sa trace. Par lui on retrouverait les saboteurs.

La routine reprit, mais l'atmosphère était tendue, inquiète, on percevait l'inhumaine chaleur à travers les murs. Sans se l'avouer tous les « System operators » attendaient le prochain coup dur. Maintenant qu'ils savaient que ce n'était pas la foudre.

Il se produisit à deux heures dix-neuf.

— Pleasant Valley out, transmission interrompue ! cria un des « System operators ».

Pleasant Valley était la dernière ligne qui amenait de l'électricité du nord de l'État. Elle venait d'être coupée près de la petite ville de Poughkeepsie, au bord de l'Hudson.

— Appelez la police de Poughkeepsie, hurla le manager. Qu'ils aillent voir ce qui se passe. Sinon, on va se retrouver dans le noir. Et trouvez-moi le maire !

Il s'essuya le front, lisant le computer, terrorisé. Il lui restait seulement deux lignes amenant de l'électricité à New York. Celle du « Long Island Lightning Company », charriant environ trois cent mille kilowatts et Linden, cinq cent mille. Ce qui s'ajoutait aux trois millions de kilowatts produits dans New York même. Alors que la consommation était encore de cinq millions de kilowatts.

Une atmosphère tendue régnait dans la Control Room. Pendant trois minutes, il ne se passa rien, puis la voix angoissée d'un « System operator » annonça :

— L I L Co(46) nous lâche, ils se protègent !

— My God ! fit Dan Gormley.

Le Long Island ne tenait pas à se retrouver dans le noir. Et il était impossible de pousser plus les générateurs de la ville.

— Ça va se terminer par une catastrophe, murmura le supervisor.

Il louchait sur les sept manettes, tenté d'en abaisser cinq, pour sauver le lower Manhattan. Mais quelle responsabilité ! Il hésita pendant une dizaine de minutes, sentit les battements de son cœur se calmer.

En jouant sur les sous-stations, les « System operators » parvenaient à maintenir le courant partout, mais c'était de l'acrobatie. L'accalmie ne dura pas longtemps : neuf minutes. Une autre aiguille fila doucement vers la gauche, vers le zéro.

— Le Linden est out, annonça le « system operator » en charge du New Jersey. Panne de régulateur.

Cette fois, c'était l'hallali.

Sur les cinq millions de kilowatts « sucés » par New York, ils ne pouvaient plus en fournir que trois...

— Paralysé d'horreur, le supervisor regarda l'écran indiquant la tension de soixante cycles commencer à descendre : 58, 57, 55, 54... Il n'y avait plus rien à faire. Tétanisé il regardait les sept manettes. S'il avait eu le courage de les abaisser un quart d'heure plus tôt il y aurait eu une chance que le black-out ne soit pas total. Maintenant, il n'y avait plus rien à faire. Eux continuaient à y voir clair, à cause du générateur privé du Control Center, mais tout New York était en train de s'éteindre, des buildings aux feux de signalisation.

Dan Gormley jura et jeta un crayon par terre. Qui aurait pu jamais penser à une attaque terroriste sur les lignes électriques ? Les saboteurs avaient bien choisi leur nuit, avec cette chaleur humide qui forçait tous les climatiseurs de New York à fonctionner.

Le téléphone commença à sonner de tous les côtés.

* *

*

Juan Carlos Diaz, toujours accroché à son volant, poussa un hurlement sauvage.

— Regardez, les lampadaires !

Malko vit les lumières vaciller légèrement, diminuer, puis s'éteindre... Le camion continuait sa course folle vers le nord. À quelques blocs de Spanish Harlem, Silvia Gomez s'était redressée, le canon de son Stainless contre Malko. Celui-ci se tourna vers le terroriste.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Derrière eux, les voitures de police hurlaient toujours. Tout à coup, les feux du croisement suivant, celui de la 88^e rue, s'éteignirent, ainsi que tous les buildings autour d'eux, ne laissant que la clarté du ciel étoilé.

— Ça y est ! jubila Juan Carlos Diaz. Les pigs sont dans le noir ! Il ricana. Dans dix minutes, cette putain de ville sera plongée dans le noir. Regardez !

C'était saisissant. New York s'éteignait. Malko regarda les énormes buildings qui faiblissaient comme une chandelle qu'on éteint. Il y eut un effroyable bruit de tôles derrière eux. Malko aperçut dans le rétroviseur plusieurs voitures enchevêtrées au milieu du carrefour, un feu tournant, et la flamme d'un incendie. Leurs poursuivants venaient de heurter un camion venant de la 88^e rue, égaré par le manque de lumière.

La vie semblait s'arrêter. Les voitures assez rares se mettaient en pleins phares et roulaient très lentement, abordant les carrefours avec prudence. Il n'y avait plus aucune lumière. Le rire hystérique de Juan Carlos Diaz couvrit le bruit du camion.

— Regardez les pigs ! Nos frères ne sont pas gênés, ils n'ont pas l'air conditionné eux. Mais maintenant, ils vont piller. Ça va être la grande nuit ! les pigs vont avoir peur. Il n'y aura plus une boutique intacte demain.

Silvia Gomez renchérit d'un rire de folle.

Le terroriste ne ralentissait pas en dépit de l'obscurité totale. Il accrocha une voiture de police bleue dont, il arracha l'aile.

Un peu calmé, il se tourna vers Malko :

— Alors, tu vois qu'on les a semés, ces cochons de flics !

Dans son excitation, il avait parlé espagnol. Langue que Malko comprenait. Silvia Gomez explosa :

— Tuons-le maintenant, j'en ai tellement envie !

— Attends, conseilla Juan Carlos Diaz, nous avons tout le temps. Je préfère qu'il soit exécuté devant les camarades. Ce sera plus normal. La première réunion du Tribunal populaire de Spanish Harlem.

Il était peut-être fou, se dit Malko, mais rien ne pouvait les arrêter. Derrière eux, il n'y avait plus une seule voiture de police et le « black-out » n'allait pas faciliter les recherches. Ils étaient maintenant dans Spanish Harlem et dans le noir absolu. Malko distinguait des bandes de pillards mystérieusement prévenus, s'attaquant déjà aux vitrines, jetant des pavés, arrachant des grilles. Déchaînés. C'était la grande revanche de Spanish Harlem. Il n'arrivait pas à comprendre comment Juan Carlos Diaz avait pu plonger une ville de huit millions d'habitants dans l'obscurité.

Un juron le fit sursauter.

Le terroriste, debout sur le frein, essayait de stopper les dix-huit

tonnes du semi-remorque. Devant eux, la Troisième avenue n'était qu'un magma de véhicules enchevêtrés à un carrefour à cause des feux éteints. Certains conducteurs étaient sortis des véhicules, les abandonnant aux pillards.

— Madre de Dios ! cria Silvia Gomez.

À soixante-cinq à l'heure le camion fonçait sur le carrefour. Juan Carlos Diaz donna un violent coup de volant, monta sur le trottoir, faucha un réverbère, une bouche d'incendie et l'avant aplati du semi-remorque entra de plein fouet dans la devanture d'une pizzeria éteinte.

Malko fut projeté contre le pare-brise de la cabine, échappant au coup de feu tiré par Silvia Gomez. Il vit Juan Carlos Diaz lâcher le volant pour plonger la main dans sa poche à la recherche de son pistolet.

D'un seul élan, Malko se redressa et plongea par la portière arrachée par le choc avant que Silvia Gomez ait le temps de tirer une seconde fois. Il atterrit pratiquement dans les bras d'un jeune Portoricain, puis, de là, sur l'asphalte. Un cri jaillit derrière lui :

— Es nudo !

C'est vrai qu'il était nu comme un ver ! Quelques pillards portoricains entouraient déjà le camion enfoncé dans la pizzeria comme un coin. Bousculant le Portoricain qui lui barrait le chemin, il plongea dans l'obscurité, courant vers le sud.

Ceux qui se trouvaient dehors, à cette heure tardive étaient tous trop occupés à piller pour se préoccuper de lui. Il faillit renverser un Portoricain, portant à grand-peine une machine à laver, suivi de toute sa famille qui l'exhortait de la voix et du geste.

À la lueur d'un incendie ravageant un restaurant, il aperçut une plaque : 103^e rue. Il n'avait guère que trente blocs à descendre pour regagner la civilisation. Ni métro, ni bus, ni aucun moyen de transport. Manhattan était plongé dans le noir le plus total à l'exception de quelques immeubles disposant de groupes électrogènes. Une voiture de police coupant l'avenue à grands coups de sirène, faillit l'écraser. Il entendit un des flics hurler.

— Regardez-moi, ce dingue, il est complètement à poil...

Mais les pillards retenaient toute leur attention. Malko se retourna, scrutant l'obscurité. Il était certain que Juan Carlos Diaz et Silvia Gomez essaieraient de le rattraper. Il bifurqua dans la 102^e rue, noire comme un four, pour regagner la Seconde avenue. Ses pieds nus le brûlaient atrocement et devaient être en sang. Coudes au corps, il continuait à courir. Peu à peu la rumeur des pillages s'estompait, les embouteillages aussi. Enfin, il aperçut un civil faisant la police d'un carrefour, avec une lampe électrique : il avait quitté Spanish Harlem. Encore dix blocs jusqu'au Carlyle où il n'aurait plus qu'à grimper onze

étages. La poursuite du F.B.I. avait dû se dissoudre dans la pagaille générale.

* *

*

— Vous avez traversé New York tout nu ! répéta John Peabody, fixant Malko d'un air incrédule. My goodness !

— Je peux vous assurer que personne ne m'a rien demandé, précisa Malko. Et que j'étais bien content d'être en état de courir... Je ne vous demande même pas si vous avez des nouvelles de Juan Carlos Diaz...

L'Américain baissa la tête :

— Comment voulez-vous faire quelque chose, avec le bordel qu'il y a aujourd'hui. Le F.B.I. a commencé son enquête là où le camion s'est écrasé. Sans résultat, jusqu'ici...

Il faisait jour, mais New York était encore aux trois quarts paralysé. Comme les ascenseurs ne marchaient pas, les gens n'étaient pas venus travailler. Malko avait dû monter ses onze étages à pied et recevait le Deputy Director de la D.O.D. dans un des salons du Carlyle, où dormaient encore plusieurs personnes, surprises la veille par la panne. Au Radio City Music Hall, ils étaient quatre cents banlieusards à avoir passé la nuit à même la moquette ou dans les sièges...

— On sait ce qui s'est passé ? interrogea Malko.

— On commence. Juan Carlos Diaz a rencontré un Portoricain qui avait travaillé à la Con Edison et a pu se procurer le schéma des lignes de force alimentant New York. Je suis sûr qu'il a été ensuite aidé par des techniciens cubains qui ont calculé ce qu'il fallait faire. Les experts de la Con Edison disent qu'on n'a pas utilisé un gramme d'explosif en trop, mais que cela ne pouvait pas rater. Or, on ne peut pas mettre un flic derrière chaque pylône électrique. Comme ces enfoirés ont signé leur coup partout, les Portoricains ne vont plus se sentir pisser.

Malko demeura silencieux. C'était complet. Juan Carlos Diaz avait gagné sur toute la ligne.

— À propos, précisa le Deputy Director de la D.O.D., j'ai dit au F.B.I. que c'est vous qui m'aviez prévenu hier soir. Vous aviez fauché la photo de la fille dans ma corbeille, hein ?

— Oui, avoua Malko.

John Peabody but une gorgée de son café.

— Je vous comprends, dit-il. Mais si je n'avais pas eu l'idée d'aller au Cirque hier soir, vous étiez mort et Diaz envolé.

Malko ne répondit pas. Il avait horreur de devoir sa vie au hasard. C'était un compagnon de route trop peu sûr...

— Nous avons transmis ce matin tous les éléments de l'affaire au président du F.B.I., continua le Deputy Director de la D.O.D. Il est très

concerné par l'explosion portoricaine. Ils ont un sacré coup d'envoi. On va les avoir sur le dos très vite. Avec ou sans Diaz. Vous pouvez être sûr qu'aujourd'hui tous les « Spikes » de New York boivent à la santé du F.A.L.N.P.

Malko, tout à coup, pensa à quelque chose.

— John, dit-il, pouvez-vous avoir accès aux dossiers de l'ambassade de Bolivie à Washington ?

L'Américain tâta son goitre avec précaution. À côté d'eux, un dormeur écroulé dans un fauteuil s'étirait.

— Pourquoi ?

— Pour essayer de savoir quel nom porte le passeport remis par Mme Capuro à Juan Carlos Diaz.

John Peabody fixa longuement Malko. Les deux hommes pensaient à la même chose. Malko sentait que le fait d'avoir retrouvé la trace de Silvia Gomez avait impressionné l'Américain. Celui-ci alluma une cigarette et dit sans regarder Malko :

— C'est délicat, mais je peux essayer.

— Ça doit être ça. Juan Mendoza, né en Argentine, Bolivien par naturalisation. Diplomate sans poste actuellement. Et son épouse Mercedes Mendoza, née Guarani. Les deux documents ont été envoyés à New York il y a trois jours, aux bons soins de Capuro. Ils arrivaient de La Paz directement. Il manquait les photos, mais l'employé a été obligé d'enregistrer les noms et les numéros au cas où les Américains le questionneraient...

Malko regarda avec admiration l'homme de la C.I.A. Il lui avait fallu quatre heures et demie pour obtenir le renseignement.

En compagnie de Milton Brabeck, ils déjeunaient tous les trois à The Tavern on the Green. Comme l'air climatisé était encore en panne, on étouffait littéralement. Des centaines de New-Yorkais étaient allongés sur les pelouses roussies de Central Park.

— Comment avez-vous appris cela ? interrogea Malko.

L'Américain adressa à Malko un regard dénué de toute expression.

— Je ne vous le dirai pas. J'ai communiqué cette information au F.B.I. L'affaire Diaz est maintenant une affaire d'État...

Malko ne releva pas l'allusion.

— Pouvez-vous me prêter Milton pour la journée ?

Le Deputy Director de la D.O.D. le regarda, plein d'ironie.

— Vous voulez faire du shopping avant de partir ?

— Juste, dit Malko.

— Alors, si c'est pour du shopping, Mr. Brabeck peut vous accompagner.

— À propos, dit John Peabody, le F.B.I. a récupéré vos affaires et votre pistolet chez Silvia Gomez. Ils vont vous faire déposer les affaires à l'hôtel. Je vous fais renvoyer le pistolet directement en Autriche.

— Merci, dit Malko en se levant.

Qu'en termes galants...

* *

*

— Rien sur la Panam, confirma Milton Brabeck.

En sueur, hagard, au bord de l'hystérie, la chemise ouverte jusqu'au ventre. Il avait fallu que Malko lui promette monts et merveilles pour lui faire monter à pied les trente-six étages du C.B.S. building. Mais pour ce que Malko voulait faire il avait besoin d'un bureau officiel où

on puisse le rappeler... Depuis trois heures, il vérifiait tous les vols de toutes les compagnies aériennes quittant New York dans la soirée ou le lendemain. Kennedy Airport ayant été fermé, à cause du black-out, Juan Carlos Diaz n'avait pas pu partir, pris à son propre piège.

Milton Brabeck agissant en qualités obtenait une collaboration totale des compagnies.

Sans résultat jusque-là.

— Combien on en a fait ? demanda Malko.

— Dix-sept, dit le gorille. Il en reste trois : Air France, Braniff et Avianca. Tous les trois partent ce soir. Air France pour Paris, Avianca pour Bogotá et Braniff pour Lima.

— Eh bien ! continuons.

— Vous parlez d'un shopping, grommela Milton Brabeck.

À cause de la désorganisation due à la panne, leurs recherches s'avéraient épiques. Soudain, le gorille resta le récepteur en l'air avant d'avoir composé le numéro de l'Avianca.

— C'est marrant, remarqua-t-il, le F.B.I. n'a pas l'air d'avoir fait le même boulot. Les gars me l'auraient dit...

— Nous le faisons, c'est le principal, dit Malko. La pagaille doit être telle aujourd'hui qu'ils n'y pensent pas.

D'une oreille distraite, il écouta Milton Brabeck dévider son laïus pour la dix-huitième fois, d'une voix lasse, donner ses références et attendre, écroulé de chaleur sur le bureau. Malko avait du mal, lui aussi à lutter contre le sommeil et la chaleur. Il vida dans un verre le contenu d'une bouteille de Beck's et but la bière fraîche d'un trait. Tout à coup, il vit le gorille sursauter.

— Nous les avons ! s'exclama-t-il. En first sur Bogotá.

Fiévreusement, il se mit à prendre des notes, puis raccrocha, les yeux brillants d'excitation.

— Ils partent ce soir à sept heures sur Avianca. Places IA et IC en first. Ils ont donné comme contact téléphonique le numéro de téléphone de Capuro et son nom...

Malko, brusquement, ne sentit plus la chaleur.

— Ils ont quand même de l'audace, remarqua-t-il.

Milton Brabeck secoua la tête.

— Pas tellement. Il n'y a pas de contrôle de police au départ. Le F.B.I. n'a pas assez de gens pour surveiller tous les vols qui partent de New York. Surtout avec des faux passeports. Il faut appeler tout de suite Mr. Peabody.

— Je l'appelle, dit Malko.

Il composa le numéro personnel new-yorkais du Deputy Director de la D.O.D. qui répondit lui-même.

— J'ai trouvé, annonça Malko. Ils partent ce soir à sept heures sur Avianca.

— Terrific ! exulta l'Américain. J'avertis immédiatement le F.B.I. On va enfin coincer ce salaud. Et ce sera grâce à nous. Encore bravo pour votre « shopping ». Maintenant, je vous quitte.

Malko raccrocha, resta songeur un moment, puis dit tout à coup :

— Milton, appelez Joe Colombo. Nous allons à Kennedy Airport.

Le gorille ouvrit des yeux comme des soucoupes :

— Mais pourquoi ? Mr. Peabody vous a dit...

— Je veux assister à l'arrestation de Juan Carlos Diaz, dit Malko. Pas vous ? On ira ensuite au Mount Sinai raconter ce qu'on a vu à Chris Jones.

Ça, c'est une bonne idée, approuva Milton Brabeck. J'espère que Joe ne s'est pas mis en grève.

* *

*

Malko sauta hors de la limousine, énervé et furieux. Ils avaient mis plus d'une heure et demie pour atteindre Kennedy Airport, à cause des embouteillages. Avant de sortir le dernier de la voiture, il avait discrètement soulevé le couvercle du petit bar encastré devant la banquette. Sous les bouteilles, ses doigts avaient trouvé le contour d'une arme et il avait ramené un Smith et Wesson 38 automatique un peu rouillé.

Joe Colombo était un homme de ressource, connaissant les goûts de sa clientèle. Il venait de stopper devant l'aile ouest de l'International Building, là où se trouvaient les salles de départ de l'Avianca. Suivi de Milton Brabeck, il pénétra dans le hall d'enregistrement.

Une foule bigarrée se pressait devant les comptoirs d'enregistrement dans un capharnaüm de bagages, de cris d'enfants, de vociférations en espagnol, sous l'œil bovin et désintéressé de deux flics en uniforme. Malko se dirigea vers la banque d'enregistrement des first. Là, il n'y avait personne. Arborant son plus gracieux sourire, il demanda à l'hôtesse en rouge :

— J'ai deux amis qui partent sur ce vol, les Mendoza, pouvez-vous me dire s'ils sont déjà enregistrés ?

— Avec plaisir, dit l'hôtesse.

Elle consulta le tableau des first et inclina affirmativement la tête.

— Oui, ils sont là. Aux places IA et IC. Vous partez aussi ?

— Non, dit Malko, je viens seulement leur dire au revoir. Où puis-je les trouver ?

— Dans le salon d'attente des first, au second étage, expliqua-t-elle. Prenez l'ascenseur derrière vous.

Malko était déjà dedans, suivi de Milton Brabeck.

Le gorille arborait un large sourire de crocodile.

— Cette fois, ça y est !

— J'espère que le F.B.I. est là, dit Malko, ils ont déjà dû opérer. Vous êtes armé, Milt ?

Le gorille tâta sa veste.

— Toujours, on ne sait jamais. Mais je préférerais ne pas intervenir. Vous savez ce qu'a dit Mr. Peabody.

L'ascenseur stoppa et les portes s'ouvrirent. Malko sortit le premier, regarda autour de lui et eut du mal à conserver son impassibilité. Tranquillement assis sur un canapé, en train de lire un journal, il y avait Juan Carlos Diaz, vêtu de sombre, avec une cravate et des lunettes noires, et Silvia Gomez, très élégante dans un tailleur de soie rouge !

Il regarda autour de lui. Personne ne semblait inquiéter les deux terroristes. C'était aberrant. Milton Brabeck les fixait, écarquillant les yeux. Malko se tourna vers lui.

— Milt, je préviens le F.B.I., surveillez-les. S'ils tentent de s'enfuir, je vous donne l'ordre de tirer...

— OK, fit le gorille de mauvaise grâce.

Malko se dirigea vers une hôtesse en rouge qui enregistrait les passagers et se pencha sur le bureau.

— Comment puis-je appeler la police d'ici ? demanda-t-il. Le F.B.I.

Elle eut à peine le temps de s'étonner. Trois hommes venaient de surgir de l'ascenseur. Pas la peine de les regarder plus de dix secondes pour deviner leur appartenance : les costumes, gris, la cravate en dépit de la chaleur, les yeux froids et l'air sévère. Tous la veste ouverte. C'était comme s'ils avaient eu « F.B.I. » sur le front. Malko se sentit inondé de joie. Enfin ! Le plus grand examina rapidement la salle, puis s'approcha de lui.

— Vous êtes Mr. Linge ?

— Oui, dit Malko. Vous venez de la part de John Peabody ? Vous êtes du F.B.I. ?

Rapidement, l'agent mit la main dans sa poche et exhiba sa plaque à Malko.

— John Foster, F.B.I., dit-il. Venez avec nous...

Il le prenait déjà par le bras, tandis que ses deux acolytes l'encadraient.

Malko crut avoir mal entendu. Le ton de l'agent du F.B.I. était cassant, sec, presque désagréable... Il se dégagea brusquement.

— Vous êtes fou ! Juan Carlos Diaz est ici. Là-bas sur la banquette. Vous ne venez pas l'arrêter ?

Milton Brabeck s'était rapproché. L'agent du F.B.I. s'adressa à lui :

— Vous êtes Milton Brabeck, du Secret Service ?

— Oui, dit Milton.

L'autre exhiba de nouveau son badge.

— John Poster, F.B.I. Nous avons des ordres pour vous neutraliser tous les deux jusqu'au départ de l'appareil de l'Avianca. Suivez-nous sans difficulté, s'il vous plaît. Vous savez que nous n'y sommes pour rien...

Milton Brabeck secoua la tête avec incrédulité.

— Mais c'est pas possible ? Et Diaz ? Il est là-bas.

— Nous avons l'ordre de le laisser partir, dit l'agent du F.B.I. Un ordre qui vient de Washington. Désolé, je n'y peux rien...

Tout à coup, une voix veloutée à l'accent espagnol annonça dans le haut-parleur :

— Les passagers first class à destination de Bogotá sont priés de se présenter à l'embarquement.

Les gens se levèrent dans la salle. Juan Carlos Diaz replia son journal et en fit autant. Malko crut qu'il allait exploser. Ce n'était pas possible ! Il ouvrit la bouche pour hurler. À une vitesse stupéfiante, l'agent du F.B.I. qui le tenait le bâillonna. Il avait la taille de Chris Jones – et sa force. Il eut beau se débattre, les deux autres vinrent à la rescousse et il fut littéralement porté hors de la pièce, dans un réduit à côté de l'ascenseur. Les trois agents se placèrent devant la porte menant à la salle.

— Please, sir, dit John Foster, ne nous rendez pas le travail difficile.

— Mais je rêve ! explosa Malko, ivre de rage. Sur l'ordre de qui laissez-vous partir Juan Carlos Diaz ? Il a tué, il a plongé New York dans le noir, c'est un des plus dangereux terroristes du monde.

— Vous pouvez appeler la personne qui vous emploie, dit soudain l'agent. Il y a un téléphone en bas. Lui pourra vous expliquer.

Il devait rester dix minutes avant le décollage. Tant que l'appareil de l'Avianca était dans l'espace aérien américain, on pouvait faire quelque chose.

— Allons-y, accepta Malko.

Blanc de rage, il se rua dans l'ascenseur. Les trois agents du F.B.I. l'escortèrent jusqu'à une des cabines et restèrent là. Il en repéra une demi-douzaine d'autres dans le hall. Ses mains tremblaient tellement de rage qu'il dut s'y reprendre à deux fois pour composer le numéro de John Peabody.

L'Américain fit « allô » immédiatement. Malko ne lui laissa pas le temps de parler.

— C'est vous qui avez donné l'ordre de laisser filer Diaz ?

— Non, ce n'est pas moi, dit l'Américain d'une voix lasse. C'est le président lui-même. Le F.B.I. ne fait qu'exécuter ses ordres... J'en suis malade.

— Vous en êtes malade ! ricana Malko, vous qui vouliez voir la tête de Juan Carlos Diaz rouler dans Pennsylvania Avenue !

Il y eut un long silence gêné au bout du fil.

— Malko, dit enfin le Deputy Director de la D.O.D., c'est une décision politique. Depuis le « black-out », Diaz est devenu le héros des Spikes. Le président a dit qu'il ne voulait pas voir cent mille Portoricains assiéger la prison où il se trouverait ou s'emparer d'un métro pour le libérer. Je sais que c'est moche, mais c'est la vie. Je pense qu'il a raison.

— Il a tort ! dit Malko. Tout ce que je lui souhaite, c'est qu'il revienne et cette fois qu'il ait une bombe atomique. Le président viendra à genoux lui demander pardon. Vous en crèverez de votre lâcheté.

Il raccrocha si fort qu'un chapelet de pièces retomba de l'appareil. Étouffant de rage. Sans un mot, Milton Brabeck s'approcha de lui. À voix basse le gorille dit à Malko :

— Je pense la même chose que vous... J'ai entendu. Ils ont peur d'avoir des ennuis terribles sur les bras.

Malko secoua la tête.

— Cela coûte moins cher que de perdre l'honneur.

Il en était malade. L'Amérique s'engageait dans la grande spirale de la lâcheté. Sans un mot, il traversa le hall, regagnant la Cadillac. Les agents du F.B.I. l'encadraient. Lorsqu'il monta dans la limousine, ils s'engouffrèrent dans une Chevrolet grise qui démarra derrière eux.

Alors qu'ils longeaient les pistes pour regagner le freeway, un grondement de réacteurs lui fit tourner la tête. Un « 747 » décollait. Il reconnut au triangle rouge sur la queue celui de l'Avianca s'élevant dans le soleil couchant. Il imagina Juan Carlos Diaz, confortablement installé à l'avant de l'appareil. Derrière la Cadillac, le F.B.I. était toujours là.

Des larmes de rage et d'impuissance lui montèrent aux yeux.

-
- 1 : Trafiquant de drogue.
 - 2 : Contractuelle.
 - 3 : Commissariat.
 - 4 : Près de 40° C.
 - 5 : Portoricains.
 - 6 : Drogues.
 - 7 : Une ration de drogue.
 - 8 : Dix cents.
 - 9 : Où vas-tu pédé ?
 - 10 : Pédé.
 - 11 : Mon dieu, ayez pitié !
 - 12 : Je vous bénis au nom de Dieu tout-puisant !
 - 13 : Fête nationale américaine.
 - 14 : Grand magasin similaire au Printemps.
 - 15 : Ouvrier de la construction.
 - 16 : Forces armées de Libération Nationale Portoricaine.
 - 17 : L'aéroport de Vienne.
 - 18 : Roissy.
 - 19 : Domestic Opération Division. Branche de la C.I.A. opérant sur le territoire des U.S.A.
 - 20 : On fait d'une pierre deux coups.
 - 21 : Couchez-vous tout le monde !
 - 22 : Dirección General de Informaciones, service spéciaux cubains.
 - 23 : Chaude-pisse, en argot.
 - 24 : J'ai envie de sucer.
 - 25 : Eau glacée parfumée à différents parfums.
 - 26 : Baise-moi, baise-moi.
 - 27 : Connard.
 - 28 : Héroïne.
 - 29 : Juste une dose.
 - 30 : Prends mon fric.
 - 31 : Dis merci à la vie.
 - 32 : Enculé de merde.
 - 33 : Bug signifie parasite.
 - 34 : Il n'est pas compris dans le deal.
 - 35 : Vous vous foutez de moi ?...
 - 36 : Diplomate.
 - 37 : La garce !
 - 38 : Descendez cette ordure.
 - 39 : Navette.
 - 40 : Arrête, tu me fais mal.
 - 41 : Vous êtes dingue ! Vous voulez vous suicider ?
 - 42 : Le maire de New York.
 - 43 : Vous vous foutez de moi.
 - 44 : Te tuer, pédé
 - 45 : Consolidated Edison, compagnie qui fournit son énergie à New York.
 - 46 : Long Island Lightning Co.